(2)ZC.782

22101986071

ARCHÉOLOGIE

ET

BIBLIOGRAPHIE MEXICAINES

ARCHÉOLOGIE

ET

BIBLIOGRAPHIE MEXICAINES

PAR

A. GERSTE, S. J.

Extrait de la *Revue des questions scientifiques*, 1887-88.

BRUXELLES
IMPRIMERIE POLLEUNIS, CEUTERICK ET LEFÉBURE
35, RUE DES URSULINES, 35

1888

(2) ZC. 782

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine

ARCHÉOLOGIE ET BIBLIOGRAPHIE

MEXICAINES

Vers la fin du XVIe siècle, Juan de Cárdenas, médecin espagnol, professeur à l'université de Mexico, écrivait au troisième livre de ses *Problemas y secretos maravillosos de las Indias* (1) : « Nulle part ne foisonnent comme dans la Nouvelle-Espagne les esprits à la fois pénétrants, vifs et profonds. Placés dans un autre milieu et sur un plus vaste théâtre, les Mexicains éclipseraient ce qu'il y a de plus savant au monde. » Il n'est pas un étranger, croyons-nous, qui en visitant le Mexique ne doive souvent se rappeler cette appréciation du docteur Juan de Cárdenas. Mais d'autre part, quel désolant contraste quand on veut mesurer les progrès réalisés, par des hommes si bien doués, dans les diverses branches de la science, des arts et de l'industrie. Tant d'intelligences d'élite n'ont produit jusqu'en ces dernières années qu'un nombre fort restreint d'œuvres originales et vraiment méritantes. Presque toujours l'initiative est venue du dehors ; et notamment l'histoire, l'ethnographie, l'archéologie nationales, ont été

(1) Mexico, 1591.

longtemps tributaires de l'étranger. De même que certains produits du sol mexicain s'exportent en quantités énormes, pour revenir après une légère élaboration encombrer les marchés du pays, de même les pictographies, les œuvres de la statuaire aztèque, les anciens manuscrits prenaient le chemin de l'Europe ou des États-Unis; ils y exerçaient la sagacité des américanistes; et les Mexicains n'apprenaient guère à les étudier que dans des livres français ou anglais, pitoyables parfois, et toujours fort incomplets.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Il s'est même produit, dès les origines de la colonisation espagnole, un mouvement intellectuel assez intense, qui se prolongea et s'accentua dans les âges suivants. On peut aisément le constater aujourd'hui, grâce au magnifique ouvrage publié l'année dernière à Mexico par M. Joaquín García Icazbalceta sous le titre : « *Bibliografía mexicana del siglo XVI.* Parte primera. Catálogo razonado de libros impresos en México de 1539 á 1600, con biografías de autores y otras ilustraciones, por Joaquín García Icazbalceta. México, librería de Andrade y Morales, 1886. » (Paris, Maisonneuve et Cie.)

Nous n'avons pas à examiner ici les causes néfastes qui arrêtèrent cet élan, les discordes intestines, les révolutions incessantes qui suivirent la déclaration d'indépendance. Constatons seulement que toutes les études sérieuses furent bientôt à peu près abandonnées, et que le peuple mexicain s'accoutuma à professer un grand mépris pour les œuvres nationales et un culte exagéré pour les productions d'outre-mer.

Heureusement, ces dernières années ont été marquées par une réaction éclatante. Les Mexicains ont résolu de secouer une tutelle dont ils n'ont guère besoin. Il est vrai que cette lutte pour l'émancipation intellectuelle, commencée par quelques enthousiastes, ne fut d'abord secondée que froidement et presque à contre-cœur par la nation;

mais elle se développa bientôt, et elle commence à prendre des proportions grandioses. Des écrivains d'élite ravivent l'esprit national, et, en dotant leur patrie d'ouvrages sérieux, travaillent à l'affranchir de cette littérature hétérogène, cosmopolite, qui défrayait presque seule les études au Mexique.

Dans l'histoire de cette renaissance scientifique, le livre que nous venons de citer fera certainement époque. Pour beaucoup, le nom seul de l'auteur sera la meilleure des recommandations. Il y a longtemps, en effet, que de toutes parts on met à contribution la vaste science de M. Icazbalceta. L'incomparable bibliothèque où il a réuni une foule d'éditions rares et de documents inédits est devenue un centre de consultations, où Pimentel, Orozco y Berra, et beaucoup d'autres illustres américanistes ont puisé les éléments de leurs meilleurs ouvrages. Lui-même, au cours d'une vie partagée entre l'étude, les devoirs professionnels et les œuvres de bienfaisance, a publié coup sur coup d'importants travaux, souvent cités par des écrivains de renom, plus souvent encore copiés sans aucune citation.

Croyant que l'heure n'est pas encore venue d'écrire sur le Mexique un travail d'ensemble, complet et original, M. Icazbalceta s'est voué à la tâche ingrate d'en réunir les matériaux ; et, tandis que des documents de haute valeur pour les origines américaines, enfouis au British Museum et dans d'autres collections européennes, attendent encore des interprètes et des éditeurs, M. Icazbalceta a mis en lumière une série considérable d'antiques manuscrits, recueillis de tous côtés et à grands frais. Écrivain tout à fait indépendant, il n'a pu compter que sur ses propres ressources pour ces savantes études, qu'il dissimule sous la forme trop modeste d'introductions et de notes. Il les a même souvent imprimées de sa main.

Tous les livres de l'illustre secrétaire de l'Académie mexicaine sont originaux et profonds, mais aucun peut-

être ne dénote autant de science, un esprit aussi primesautier, et, disons-le, autant d'abnégation que la *Bibliografía mexicana del siglo XVI*. C'est en ce genre le premier effort sérieux qui se tente au Mexique, et cependant l'auteur s'est élevé au niveau des meilleurs bibliographes étrangers. Abondance et intérêt des matières traitées, sévère exactitude dans les moindres détails, luxe de l'impression et des phototypies, tout est si achevé que bien peu d'œuvres européennes pourraient rivaliser avec celle-ci. Nous ne voyons de défaut que dans le titre. Au lieu d'une simple bibliographie, nous avons en réalité un ensemble de notices fort importantes sur le mouvement religieux, social, littéraire et scientifique dans la Nouvelle-Espagne. A ce dernier point de vue, l'ouvrage relève incontestablement de la *Revue des questions scientifiques*.

TRAVAIL BIBLIOGRAPHIQUE.

Pour donner une idée du livre et en faire apprécier la valeur, il faut examiner à part le travail bibliographique et les excellentes dissertations qui s'y trouvent enchâssées.

La description des publications mexicaines du XVIe siècle ne saurait nous être indifférente. Telle est, en effet, la nature des ouvrages composés alors, que l'historien, le linguiste, l'ethnographe doivent en avoir le catalogue aussi exact et aussi complet que possible. Il faut connaître d'abord Motolinia, Sahagun, et leurs confrères plus ou moins rapprochés de la conquête, dont les relations forment la base de toute investigation sérieuse sur la période précolombienne : il est urgent, autant que difficile, d'indiquer la filiation et les vicissitudes de ces relations, l'histoire des textes et les éditions diverses. Viennent ensuite les publications en langues indigènes : aztèques, otomis, popolaques, mistèques, huastèques, tarasques, zoques,

tzendal (1), zapotèques, cachiquels, etc. A la liste de ces ouvrages, M. Icazbalceta en ajoute un, le seul connu jusqu'ici écrit en *chuchon*, curieux et difficile idiome parlé surtout à Tepexic de la Seda (2).

Les nombreux catéchismes et les traités de prononciation qu'ils contiennent, les *arte*, les grammaires, les vocabulaires, nous montrent avec quelle ardeur on apprenait les langues des nations soumises. On les enseignait publiquement dans l'université de la capitale (3). Les nouveaux venus, en effet, n'étaient pas tous des aventuriers, pressés de faire fortune et de regagner la mère patrie. Beaucoup venaient se fixer définitivement, et, dans la colonie d'alors, tout accuse un sérieux travail d'assimilation, ou du moins une tendance marquée à réunir en un corps de nation les éléments disparates qui couvraient le sol de la Nouvelle-Espagne. De là pour tous, mais plus impérieusement pour les missionnaires, la nécessité d'étudier les idiomes du pays. Les documents contemporains nous permettent d'apprécier le zèle qu'ils apportèrent à cette étude. On voyait alors des prêtres vénérables se mêler aux passants dans la rue, prendre part aux jeux des enfants pour surprendre leurs idiotismes, et noter tous les mots nouveaux. On ose à peine croire à tous les détails racontés à ce sujet ; mais l'on peut à coup sûr en appeler aux œuvres imprimées alors, et dont plusieurs n'ont pas été dépassées de nos jours. C'est là encore un

(1) *Bibliografía mexicana,* pp. 121 sq.

(2) *Ibid.*, pp. 234 sq. Cfr Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indígenas de México,* t. II, p. 262, Mexico, 1865.

(3) *La instruccion pública en México, durante el siglo XVI,* dans Memorias de la Academia Mexicana, t. III, pp. 300 et 472. *Constituciones de la real y pontificia universidad de México,* 2e édit., p. 58. Voici le texte de la constitution 119 des statuts de l'université : *Otra cátedra de lengua mexicana, de propiedad, con salario de trescientos pesos cada año... que se ha de leer desde las ocho hasta las nueve de la mañana, y desde las tres hasta las cuatro de la tarde, por la mañana lengua mexicana, y por la tarde otomí.* De plus, à d'anciens élèves de l'université nous devons des ouvrages aztèques, otomis, tarasques, huastèques, mazahuas, zapotèques, totonaques, opatas, coras, tarahumares, etc.

des points où l'époque coloniale nous a légué des exemples que les modernes devraient bien imiter. M. Icazbalceta, qui fait bon marché des préventions les plus enracinées, ne craint pas d'avouer la situation inférieure du Mexique actuel. Depuis la proclamation de l'indépendance, la linguistique américaine a été fort délaissée, et c'est à peine si quelques écoles officielles l'ont récemment inscrite au programme de leurs études. Les instituts religieux et les séminaires avaient commencé depuis longtemps, suivant en cela les traditions des premiers évangélisateurs.

De toutes les villes du nouveau monde, Mexico fut la première qui posséda des imprimeries, et elle les dut à un évêque, Fr. Juan de Zumarraga, qui les établit à une époque très voisine de la conquête.

Les premières publications furent naturellement des traités de religion. Mais, à côté de ceux-ci, l'on vit presque aussitôt paraître une multitude d'ouvrages divers de botanique, de physique, de médecine et de chirurgie ; des *recopilaciones* de lois et des traités de jurisprudence ; des recueils de chansons, des comédies religieuses, des classiques latins, des dialogues littéraires ; des ouvrages militaires et nautiques ; de l'histoire, de la philosophie, de la théologie et du droit canon. Il faut une description soignée de ces livres pour bien juger de la vie scientifique et littéraire du Mexique au XVIe siècle ; et, disons-le une fois de plus, une bonne bibliographie de cette époque offre, même pour l'historien, le plus vif intérêt.

Malheureusement les productions des anciennes presses mexicaines sont aujourd'hui d'une désolante rareté. Plusieurs ont disparu sans retour, l'on a perdu la trace de beaucoup d'autres, et pour les écrivains dont les ouvrages nous restent, il s'est fait un tel chaos d'hypothèses discordantes, les efforts pour le débrouiller ont si complètement échoué, qu'une nouvelle tentative pouvait sembler téméraire. M. Icazbalceta s'y est pourtant essayé; avec quel succès, les bibliographes de profession le diront ;

mais déjà ils ont pris l'habitude de s'en rapporter sans scrupule à son autorité, ses conclusions sont acceptées de confiance et on les reproduit un peu partout.

Ce qui crée à la *Bibliografía mexicana* des droits éclatants à notre reconnaissance, ce sont les admirables notices consacrées aux auteurs du XVIe siècle. L'historien y trouvera les éléments d'une étude nouvelle sur les premiers âges du régime colonial ; il y verra réduits à leur juste et souvent très médiocre valeur bien des livres écrits depuis cinquante ans sans grand souci de la vérité. Les travaux d'évangélisation et de colonisation, l'organisation civile, les réformes sociales, la sollicitude, souvent mal secondée, du gouvernement pour relever la race indigène, et la mettre au moins sur un pied d'égalité avec les colons ; tout cela M. Icazbalceta l'esquisse à grands traits, en quelques pages, avec la sûreté d'un homme qui vit au milieu des témoins et des monuments de cette époque mouvementée.

Pas plus que les descriptions de livres, ces dissertations ne sauraient être ici l'objet d'un examen spécial. Mais, à côté des notes historiques, la *Bibliografía* nous apporte, sur divers points de science, des données intéressantes, qu'il y aurait profit à résumer rapidement. Nous le ferons d'autant plus volontiers qu'elles nous fourniront l'occasion de toucher en même temps diverses questions relatives aux antiquités mexicaines.

ANTIQUITÉS MEXICAINES. STATIONS ARCHÉOLOGIQUES. ANTIQUES GISEMENTS D'ÉMERAUDES.

Quoique le cadre de la *Bibliografía mexicana* n'admette qu'incidemment les questions relatives à l'archéologie et à l'ethnographie, on y rencontre sur ces sujets bon nombre d'informations nouvelles et souvent inespérées. Qui se douterait, par exemple, que les traités de

morale, les examens de conscience, signalés par M. Icazbalceta, dussent fixer l'attention de l'ethnologue ou de l'historien? Rien de plus vrai, cependant. Vous y trouverez des détails inattendus sur les mœurs, les coutumes, les rites des différents rameaux de la famille nahoa. Dans l'interrogatoire de leurs pénitents, les confesseurs passaient en revue certaines pratiques étranges, en usage chez les Indiens depuis des siècles, et entachées de superstition ou d'idolâtrie. Citons notamment le *Confesionario en lengua mexicana y castellana* du père Juan Bautista, et le *Advertencia para confesores* du même auteur (1).

Une autre mine à exploiter, c'est la collection de grammaires et vocabulaires de langues indigènes. L'*Arte en lengua zapoteca*, pour ne rappeler ici que l'ouvrage du père Juan de Cordoba, a fourni à Orozco y Berra le Calendrier zapotèque qu'il inséra au quatrième livre de son histoire (2). De cet *Arte* intéressant, il ne reste qu'un exemplaire connu, et les savants sauront gré à M. Icazbalceta d'en avoir reproduit au long des passages importants. D'après ces extraits, les devins prédisaient l'avenir en observant surtout le serpent nommé *pella*, les scorpions *nioxobi* et *pegootao*, l'oiseau *piquia*, le hibou, etc. (3). En cas de mauvais augure, les Zapotèques enfouissaient un petit chien, une caille ou quelque autre animal sur la route qui conduisait à leur hutte, pour arrêter ainsi en chemin l'influence malfaisante qui venait à eux. L'éclipse de lune présageait la mort de quelque grand personnage. Le soleil en s'éclipsant donnait à entendre qu'il voulait voir une guerre, et les Indiens lui obéissaient aussitôt en cherchant à s'entre-tuer. Le même dieu avait jeté son

(1) *Bibliografía mexicana del siglo XVI*, pp. 353 et 355.

(2) *Historia antigua y de la conquista de México*, t. II, pp. 1 sqq., Mexico, 1880.

(3) Cfr Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, lib. II, cap. 19, p. 109, édit. Icazbalceta, Mexico, 1870. Des détails analogues se retrouvent chez beaucoup d'autres tribus, et constituent une donnée assez importante pour l'étude ethnographique de la race.

dévolu sur les nains : tout ce qui se rencontrait d'hommes de très petite stature lui était impitoyablement immolé.

Il est un point de vue trop négligé, nous semble-t-il, dans l'étude des anciens livres mexicains : c'est qu'ils pourraient souvent nous mettre sur la voie de riches stations archéologiques. On est très loin d'en avoir dressé une liste exacte. Si les monuments à fleur de sol et que l'on pourrait examiner sans fatigue renferment encore tant de mystères, ceux que recèlent les souterrains et les cavernes sont presque totalement inconnus. Les fouilles heureuses entreprises par MM. Désiré Charnay, Léopold Batres et autres, sont peu de chose en comparaison de ce qui reste à explorer. Il serait facile de citer bon nombre de points qui réservent aux chercheurs d'amples moissons d'antiquités, et dont le chemin semble oublié aujourd'hui, ou que l'on croit peut-être inaccessibles. Malgré tout leur dévouement à la science, nos contemporains n'osent s'aventurer dans certains parages, où le zèle religieux porta les premiers missionnaires à pénétrer au péril de leur vie. De là tant de lacunes dans les travaux modernes.

En 1885, M. Léopold Batres publia un itinéraire des ruines et monuments anciens de la république (1) ; travail utile, mais tout à fait insuffisant. Ainsi, pour l'État de Tlaxcala, c'est à peine s'il nous donne la maigre indication de « Ruines connues sous le nom de Xicotencatl ». Or, dans un récent voyage à travers ces provinces, nous avons trouvé et identifié sans peine de nombreux vestiges de constructions précolombiennes. Le savant inspecteur des monuments archéologiques des États mexicains devait une mention spéciale aux environs de Nativitas (2) où, sur un espace d'environ trois kilomètres, du nord-est

(1) *Cuadro arqueológico y etnográfico de la República Mexicana. Itinerario para visitar las ruinas y monumentos arqueológicos de la República Mexicana*, Mexico, 1885.

(2) En azteque *Yancuitlalpan*, terres nouvelles. Cfr A. Peñafiel, *Nombres geográficos de México, estudio jeroglífico de la matrícula de los tributos del códice Mendocino*, p. 247, Mexico, 1885.

au sud-ouest, les collines étaient couvertes de stations florissantes, avec leurs temples, leurs forteresses, leurs aqueducs, leurs tranchées, leurs galeries encore reconnaissables. C'était bien là, nous n'en doutons pas, une des principales lignes de défense des Tlaxcaltèques dans leurs luttes héroïques contre les tribus rivales.

Ce qu'on ne saurait nier, c'est l'existence sur ces hauteurs d'une population guerrière qui mériterait d'être mieux étudiée. Grâce à l'obligeance et à la générosité de MM. Baldomero Rejon et Bernardo Caso, nous avons pu réunir plusieurs centaines de figurines, des idoles, des débris d'armes et d'ustensiles, provenant toutes du Chichipico (1), et d'un terrain de moins de quinze mètres carrés. Nous nous proposons de les décrire ailleurs.

A signaler encore, dans la même aire, le *Miston* à Mixco, les vestiges de *Cacaxtlan*, ancienne ville forte antérieure à Tlaxcala, le *Tenexotzin* sur la colline Xochitecatl, et, vers le nord, un de ces nombreux souterrains dont la cordillère est percée, et qui jouaient un grand rôle dans les opérations militaires. Au dire de témoins que personne ne suspecte, on l'appelle *Ahuexuetzin*, parce que, un ou deux jours avant la pluie ou la grêle, il s'en dégage une sorte de brouillard fort caractéristique. A peu de distance, le hasard nous a fait retrouver les cinq pierres prismatiques, bien polies, de près de deux mètres de hauteur sur plus d'un demi-mètre de base, qui formaient le *Huitzocteme*, grand autel où l'on immolait des victimes humaines. De la muraille qui servait de démarcation entre l'ancien Tlaxcala et Iztacamaztitlan, il reste des traces au point nommé Tenamascuicuitl ; cette construction mesurait environ neuf mille mètres de long, trois de haut et cinq ou six de large.

Les autres districts fourniraient également à M. Batres leur contingent de documents archéologiques, et rien

(1) Municipe de Nativitas, État de Tlaxcala.

qu'en parcourant certains livres indiqués par M. Icazbalceta, ou même les extraits publiés par cet écrivain, il pourrait marquer de nouvelles étapes dans son *Itinerario*, entre autres, le fameux panthéon de Chacaltongo, un des points les plus élevés de la Mixtèque, que Fray Benito Fernandez visita dès le XVIe siècle (1). Tandis que ses guides indigènes, tremblant de voir châtier le profanateur, s'étaient arrêtés au seuil du sanctuaire, l'intrépide dominicain entra seul dans l'enceinte mystérieuse. Il y découvrit bientôt une salle immense, éclairée par le haut. Sur deux côtés, le long des parois, étaient rangées des espèces d'urnes en pierre et, au-dessus d'elles, de nombreux corps humains, drapés dans de somptueux vêtements, ornés de joyaux, de colliers et de médailles d'or. Plus loin s'ouvrait une autre chambre, où il remarqua un petit autel en forme de niche, puis une infinie variété d'idoles en métal, en pierre, en bois ; quelques-unes même (détail à noter) faites d'un tissu chargé de pictographies. Dans ses excursions ultérieures, Fr. Benito surprit plus d'une fois les Indiens dans des antres profonds, sacrifiant des victimes humaines. Sur les hauteurs de Achiutla (2), il rencontra un temple peuplé d'innombrables divinités, dont les autels étaient encore souillés de sang (3). La principale, appelée le *Cœur du peuple,* était une grosse émeraude, éblouissante, et d'un travail achevé : elle représentait un petit oiseau enlacé par un serpent.

L'auteur auquel nous empruntons ce détail, ajoute qu'il ne s'agissait probablement pas d'une véritable émeraude, puisqu'il n'y en avait pas dans ces régions, mais d'une pierre verdâtre appelée *Chalchihuitl*. A l'encontre de cette opinion partagée, croyons-nous, par plusieurs écrivains, il nous semble avoir rencontré des témoignages décisifs. M. Icazbalceta, revenant sur sa première conjecture, a

(1) Icazbalceta, *Bibliografía mexicana*, pp. 149 sqq.
(2) District de Tlaxiaco, État de Oaxaca.
(3) Cfr Clavigero, *Historia antigua de Méjico*, lib. VI, p. 119, Mexico, 1853.

bien voulu nous indiquer lui-même un texte fort explicite de Sahagun. Il sera bon de le citer ici avec beaucoup d'autres, parce que la question n'est pas sans importance, et n'a jamais été discutée, que je sache.

Dans les rites et les usages mexicains, l'émeraude (vraie ou fausse, n'insistons pas pour le moment) jouait un grand rôle. Elle formait la parure des dieux et des empereurs. Quand un noble mourait, on lui en suspendait une aux lèvres (1) ou on la lui mettait dans la bouche (2), pour que, dans l'autre vie, elle lui servît de cœur. Avec la même intention ils incrustaient des pierres fines dans le buste de leurs idoles (3). Le fragment de Sahagun publié par M. Icazbalceta (4) nous apprend qu'on faisait avaler aux moribonds un *Chalchihuitl*, et ce n'est pas la seule fois que nous voyons l'idée de pierre précieuse associée à celle de cœur et de vie. Après le décès de l'empereur Ahuitzotl, Netzalhuapilli et d'autres princes voisins vinrent réciter des discours devant le défunt et lui présenter des émeraudes, tandis que les gens de Tlatelolco faisaient une offrande de *Chalchihuitl*. Le corps du prince sur le bûcher et l'esclave brûlé avec lui étaient parés d'émeraudes (5). Motecuhzoma s'en ornait les oreilles, la couronne, les chaussures (6) ; il envoyait le corps des marchands s'en fournir à Tututepec et Quetzaltepec (7). D'après Tezozomoc, dès que Quetzalacxoyatl fut élu roi de Acolhuacan, « on lui perça le cartilage du nez, pour y

(1) Torquemada, *Segunda parte de los veinte i un libros rituales i monarchia indiana*, lib. XIII, cap. 45, p. 521.

(2) Cfr Veytia, *Historia antigua de Méjico*, t. III, p. 5, Mexico, 1836.

(3) Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, publiée par M. Icazbalceta, lib. II, p. 162, Mexico, 1870.

(4) *Bibliografía mexicana*, p. 319.

(5) Hernando Alvarado Tezozomoc, *Crónica mexicana*, édit. Vigil., pp. 569 sq., Mexico, 1881.

(6) *Ibid.*, p. 629.

(7) *Ibid.*, p. 602. Cfr Antonio Peñafiel, *Nombres geográficos de México, estudio jeroglífico de la matrícula de los tributos del códice Mendocino*, pp. 169 et 222.

introduire un petit tuyau de fine émeraude » (1). Dans les rôles hiéroglyphiques des tributs imposés aux Mexicains (2), on rencontre souvent des impôts du précieux minéral. Certaines peuplades, par exemple celles de la côte que soumit Ahuitzotl, les employaient avec une telle profusion que les enseignes militaires portaient chacune leur émeraude, polie comme un miroir et du plus vif éclat (3). Rien de facile comme de citer à l'infini des détails de ce genre (4).

Reste à voir de quelle pierre il s'agit. On sait les mésaventures des chercheurs d'émeraudes, qui souvent se sont laissé éblouir par le spath fluor vert. Le *sacro catinò di smeraldo orientale* que nul n'était admis à voir sans l'autorisation du sénat de Gênes, était une substance vitreuse sans valeur. En rappelant ce fait entre mille, on nous dit que les Mexicains se sont aussi trompés, ou que, du moins après la conquête, ils appelaient *esmeralda* de simples *chalchihuitl*. Sans doute, mais *chalchihuitl* n'était-il pas un nom générique (5), appliqué souvent à de véritables émeraudes, quoique d'une espèce moins fine ? Motolinía écrivait dans un des chapitres de son histoire publiés pour la première fois par M. Icazbalceta : « Il y a ici beaucoup d'or, d'argent, des métaux de toute sorte, les pierres les plus variées, notamment des turquoises et d'autres appelées chalchihuitl ; les plus fines d'entre elles sont, dit-on, des émeraudes » (6).

Mais il y a plus : la langue aztèque donnait au mot *chalchihuitl* un sens bien défini. Voici un texte de Saha-

(1) *Ibid.*, p. 659.

(2) Dans Kingsborough, *Antiquities of Mexico.*

(3) Ils l'appelaient *Xiuhtezcatl.*

(4) Cfr Tezozomoc, *op. cit.*, pp. 543, 638, 645, etc. *Boletin de la Sociedad de geografía y estadística de la republica mexicana*, 2ª época, t. II, p. 471, Mexico, 1870.

(5) Cfr. Eufemio Mendoza, *Apuntes para un catálogo razonado de las palabras mexicanas introducidas al castellano*, p. 23.

(6) *Historia de los Indios de la Nueva España*, tract. III, cap. 8, dans *Coleccion de documentos para la historia de México*, t. I, p. 189, Mexico, 1858.

gun que nous signale M. Icazbalceta : « Les émeraudes appelées *quetzalitzli* se rencontrent ici nombreuses, d'excellente qualité et de haute valeur. Le mot vient de *quetzalli*, plume d'un vert prononcé, et *itztli*, obsidienne, pierre parfaitement polie et sans défaut. Effectivement, les bonnes émeraudes sont limpides, transparentes et brillantes. *Quetzalchalchivitl* désigne une autre espèce de pierre verte, semblable au *chalchivitl ;* les meilleures sont sans tache, vertes et transparentes. Enfin l'on nomme *chalchivitl* des pierres vertes, opaques, tachetées de blanc. Les principaux du pays en faisaient grand usage, et les portaient au poignet. Elles constituaient l'insigne de l'homme noble. L'usage en était défendu aux *maceguales* (1). »

Les traditions indigènes, consignées dans la *Crónica mexicana* de Tezozomoc (2), établissent la même distinction. D'une campagne dirigée contre les peuples de la côte, les vainqueurs rapportèrent à Mexico des « émeraudes fines et d'autres *chalchihuitl* ». Au retour d'une expédition à Oaxaca, les populations se portèrent à la rencontre de l'armée triomphante, et « lui offrirent de riches présents de plumes, des émeraudes et beaucoup d'autres espèces de pierres *chalchihuitl* ». Motecuhzoma II reçut des gens de Tehuantepec « des pierres fines de *chalchihuitl* fort estimées, et avec elles des émeraudes ». Enfin l'empereur, parlant un jour de ses ambassadeurs avec Cihuacoatl Tlilpotonqui, lui dit qu'il fallait prendre les envoyés royaux, non parmi les gens de basse condition, mais au sein de la noblesse : « Qu'arriverait-il, ajoute le prince, si vous placiez une très riche émeraude au milieu de *chalchihuitl ?* La première seule brille ; les autres paraissent pierres de la montagne. De la même manière, je voudrais rehausser l'éclat des seigneurs, que l'on a trop oubliés jusqu'ici. »

(1) Les macehuales étaient les gens du peuple. Cfr Sahagun, *Historia general de las cosas de Nueva España*, édit. Carlos de Bustamante, t. III, p. 296, Mexico, 1830.

(2) Pp. 544, 546, 578, 600, etc.

En distinguant les vraies émeraudes des fausses, les Mexicains réservaient les premières aux idoles et aux princes, tandis que les *chalchihuitl*, les fluorures de chaux teintés de vert, les béryls étaient portés en forme de bracelets par les riches et les nobles (1). C'était bien une véritable émeraude que l'idole d'Achiutla découverte par Fr. Benito Fernandez ; les Espagnols voulaient la lui payer quinze cents piastres. Il en est de même des joyaux que Cortès emporta lors de son premier voyage. Gomara, si je ne me trompe, assure que l'un d'eux, taillé en forme de coupe, fut évalué quarante mille ducats. Avant cette époque, le conquérant avait déjà envoyé à Charles-Quint deux colliers d'or, portant chacun près de deux cents émeraudes (2).

D'où venaient ces *quetzalitzli ?* Les Aztèques demandaient-ils les belles variétés uniquement à la Nouvelle-Grenade, et ne pouvaient-ils pas les trouver sur leur propre sol ? Nous croyons qu'ils le pouvaient. Bien que les minéralogistes ne mentionnent généralement en Amérique d'autres gisements d'émeraudes que ceux du Pérou et de la Colombie (3), l'on pouvait croire que le schiste micacé de Tejupilco (district de Temascaltepec, État de Mexico), contenait la pierre précieuse, et nous sommes heureux de pouvoir citer à l'appui de cette opinion une note écrite de la main de D. Antonio del Castillo dans le *Ortognosia* de Andrès del Rio. Depuis, MM. Mariano Bárcena et Santiago Ramirez ont constaté le fait, comme nous l'apprend notre excellent ami, D. Rafael Aguilar (4).

(1) Orozco y Berra, *Historia antigua de México*, t. I, p. 301.

(2) Cfr Clavigero, *Historia antigua de México*, p. 188, Mexico, 1853.

(3) Albert de Selle, *Cours de minéralogie et de géologie*, t. I, p. 313, Paris, 1878. Thomson, *Outlines of mineralogy*, etc.

(4) Cfr M. Bárcena, *Tratado de geologia*, p. 155, Mexico, 1885. Ramirez, *Noticia histórica de la riqueza minera de México y de su actual estado de explotacion*, p. 249, Mexico, 1884. Voyez aussi le tableau publié par le directeur de l'École nationale des mines, D. Antonio del Castillo, dans le *Boletin de la Sociedad mexicana de geografía y estadística*, t. X, p, 566, Mexico, 1865.

En résumé, les Mexicains avaient non seulement le chalchihuitl, le béryl noble ou aigue-marine, le béryl commun (1), et d'autres cristaux d'un vert d'eau demi-transparents, assez communs dans les roches granitiques, mais des émeraudes d'une belle nuance, entièrement hyalines. Aujourd'hui encore ils connaissent ces riches dépôts, quoi qu'en dise un savant auteur (2). Outre Tejupilco, leurs traditions signalent Tutotepec et Quetzaltepec. Et, quand bien même nous n'aurions pas le témoignage de Tezozomoc, les noms seuls ne parlent-ils pas assez haut ? Quetzaltepec se décompose en *quetzal (quetzalli*, plume verte, ou *quetzalitzli*, émeraude), en *tepetl*, colline ou montagne, et *c* terminaison de lieu ; de la même manière que *tototl*, oiseau, et *tepetl* ont donné *Tototepec* ou *Tutotepec*. Les indigènes pourraient sans doute signaler bien d'autres gisements : seulement, l'expérience leur a appris à garder pour eux, soit leurs propres découvertes, soit les secrets qu'ils se transmettent de père en fils avec une étonnante précision. Que de fois ils viennent vendre aux joailliers ou offrir à leurs bienfaiteurs des pépites d'or, de l'argent, des joyaux, dont à aucun prix ils ne veulent indiquer la provenance ! Souvent on a vu entre leurs mains, à Tlaxcalantzico (à peu de distance de Cholula), une superbe émeraude de dimensions extraordinaires ; mais, depuis les tentatives faites pour les en déposséder, on n'est plus parvenu à en rien savoir. Des faits analogues nous ont été attestés par des témoins dignes de foi.

LES ÉCRITS DE FRAY BERNARDINO DE SAHAGUN.

Il ressort de ce qui précède que, dans une étude sérieuse du Mexique d'autrefois, l'on ne peut plus désormais se passer de la *Bibliografía mexicana del siglo XVI*. Mais

(1) Dans Sierra-Gorda, État de Guanajuato, à Real del Monte, État de Hidalgo, et ailleurs.

(2) Lucien Biart, *Les Aztèques*, pp. 210 sq.

l'auteur nous paraît avoir surtout bien mérité des ethnographes et des archéologues dans ses laborieuses recherches sur Bernardino de Sahagun. Personne mieux que ce pauvre franciscain n'a compris son pays d'adoption, et n'en a décrit le passé avec une vérité plus saisissante. Aimant passionnément les indigènes, épris de leur histoire, il leur consacra soixante années de sa laborieuse existence. Dans la terrible peste de 1545, il ne tomba malade lui-même, qu'après avoir prodigué ses soins aux naturels et en avoir enterré de ses mains plus de dix mille. Son zèle l'a peut-être aveuglé quelquefois. Arrivant au Mexique après les premiers essais d'évangélisation, il crut découvrir que jusqu'alors on avait travaillé en pure perte. D'après lui, ces millions de baptisés, chrétiens à la surface, pratiquaient secrètement les rites du culte antique. En recevant le Dieu des Espagnols, ils n'avaient fait qu'enrichir leur mythologie d'un nouveau nom, parce que, suivant leur système traditionnel, ouvrir leur panthéon à une divinité étrangère, ce n'était pas nuire aux premiers occupants.

Jusqu'à quel point la rapide conversion des Mexicains fut-elle sincère? Sur ce point resté longtemps obscur, M. Icazbalceta émet des idées justes et propose d'heureuses conjectures qui, sans épuiser la question, la placent dans un jour nouveau et en préparent la solution. Sahagun paraît avoir exagéré de bonne foi et assombri le tableau au point de donner parfois dans des erreurs manifestes. Mais ce n'est pas le moment de nous expliquer là dessus; bornons-nous à montrer combien son zèle, un peu trop soupçonneux, a servi la science. Au cours de sa croisade contre l'idolâtrie, il en vint à trouver tout suspect, et dès lors se mit en devoir d'étudier à fond le peuple qu'il voulait convertir. Pas de coutumes anciennes, pas de divertissements dont il ne scrutât l'origine; pas d'expressions populaires dont il ne s'opiniâtrât à pénétrer le sens mythologique. Il épiait tout, et ne se faisait grâce

d'aucun détail. L'idée fixe qui semblait l'obséder l'amena par exemple à se rendre compte du *volador*, jeu encore en usage de nos jours, quoique avec une autre signification. Quatre hommes s'attachaient à autant de cordes enroulées au sommet d'un mât fort élevé et, tournant rapidement autour de celui-ci, venaient toucher terre juste après le treizième tour. Dans le fragment publié par M. Icazbalceta, Sahagun constate que treize multiplié par quatre donne précisément les cinquante-deux années du siècle nahoa, l'intervalle d'un jubilé à l'autre (1). Il y a là, dit-il, « une allusion au jubilé, durant lequel ils ratifiaient leur pacte impie avec les fausses divinités. »

Dans cette guerre acharnée contre la religion aztèque, Fr. Bernardino ne s'épargnait aucune fatigue. A Xochimilco, il entra dans l'eau pour en retirer une idole de pierre, en l'honneur de laquelle fumait l'encens de copal (2). Convaincu avec raison que les tenants du culte antique cherchaient de préférence les hauts lieux, et que, devant l'évangélisation victorieuse, l'idolâtrie avec ses rites sanglants s'était réfugiée jusqu'aux cratères du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl, il n'hésita pas à tenter une ascension qui passait alors pour impossible ou peu s'en faut, et devant laquelle reculent aujourd'hui encore d'intrépides touristes (3). Ceux-ci reviennent le plus souvent découragés, avant d'avoir atteint le sommet, ou du moins n'osent guère y prolonger leur séjour. Une caravane partit de Puebla il y a peu d'années, armée de toutes pièces, munie d'instruments de précision et bien approvisionnée : une demi-heure après avoir touché au cratère du Popocatepetl, elle redescendit haletante, épuisée, sans avoir fait une seule observation utile. L'Iztaccihuatl était regardé comme plus inaccessible encore. Sahagun, lui, gravit les deux

(1) Icazbalceta, *Bibliogr. Mex.*, p. 321.
(2) *Ibid.*, p. 274.
(3) Le Popocatepetl mesure environ 5391 mètres au-dessus du niveau de la mer; l'Iztaccihuatl 4790; le Citlaltepetl (montagne-étoile, pic d'Orizaba) 5295.

volcans, au péril de sa vie, et assista plus tard à l'éruption du Citlaltepetl (1). Il savait que les Mexicains adoraient les montagnes, et notamment l'Iztaccihualt *(iztac,* blanc, *cihuatl,* femme), ainsi nommé parce que les contours de sa cime neigeuse représentent assez bien une femme étendue, couverte d'un suaire. Les Tlaxcaltèques offraient des sacrifices à la Malinche ou *Malintzin*, dont la crête, vue d'un côté, ressemble à une tête gigantesque. C'est là que se forment les pluies qui fertilisent toute la province : et la montagne, ainsi que la déesse qu'elle représente, en a pris le nom de Matlalcueye (2).

Ce que Sahagun ne pouvait découvrir par lui-même, il le demandait aux plus sages des Aztèques. A Tepepulco ou Tepeopulco, il passa deux années en conférences avec une dizaine de vieillards, qui répondaient à ses questions par des hiéroglyphes et des peintures figuratives, expliquées celles-ci par des interprètes indigènes. Il se transportait ainsi d'une localité à l'autre, ne regardant ni au temps ni aux peines pour saisir sous toutes ses formes la civilisation primitive. Nous avons donc là un témoin consciencieux et des mieux informés. Quoiqu'il faille parfois se tenir en garde contre ses appréciations, son œuvre restera toujours, parmi les documents écrits, une des sources primordiales de l'érudition mexicaine. Ce n'est d'aucune façon le résumé des travaux antérieurs, mais l'écho fidèle des traditions conservées oralement ou en pictographies et très minutieusement rendues ; car le rédacteur se faisait scrupule de toucher même au style assez grossier des indigènes.

Tout ce qui concerne ce texte capital est donc de la dernière importance, mais aussi d'une difficulté désespé-

(1) Icazbalceta, *Op. cit.*, pp. 255 sq.

(2) Voir l'explication qu'en donne Motolinía, *Historia de los Indios de la Nueva España*, trat. 3, c. 16, p. 228. Ce nom vient de *matlalin*, bleu, vert obscur, et *cueitl*, jupe, cotillon. La robe bleue est un attribut de la déesse et symbolise les pluies qu'elle dispensait.

rante. Il a été si souvent retravaillé, analysé, reproduit en extraits par l'auteur lui-même ou par de hardis plagiaires, que la bibliographie de Sahagun est devenue un vrai labyrinthe. Il nous semble que M. Icazbalceta en a retrouvé le fil. Après avoir raconté la vie du missionnaire et fait justice, en passant, de vénérables légendes (comme celle de la fameuse persécution), il discute à fond chacun des nombreux écrits attribués à Sahagun. C'est ainsi que, pour la *Historia general de las cosas de Nueva España*, il nous montre l'infatigable missionnaire se transportant à Tepeopulco, puis à Tlatelolco et plus tard à Mexico, pour recueillir successivement, sur le passé des Nahoas, la tradition acolhua ou tezcuane, les souvenirs des Tlateloltèques, et la version mexicaine proprement dite, auxquels répondent trois rédactions différentes du précieux travail (1). La description des manuscrits et leur histoire est aussi exacte que possible. Celle des éditions offrait moins d'embarras. La première ne s'imprima qu'en 1830, par les soins de Carlos María de Bustamante : tout comme dans celle de lord Kingsborough (2), on y rencontre des incorrections ou, du moins, des lacunes. Il est regrettable que M. Jourdanet s'en soit servi pour publier une traduction française, bien que les travaux philologiques de M. Remi Siméon donnent à cette traduction une valeur exceptionnelle (3).

Les éditeurs futurs de l'histoire de la Nouvelle-Espagne auront à tenir bonne note des documents conservés à la bibliothèque nationale de Mexico. Ce riche dépôt, dont le catalogue, préparé par le conservateur en chef, M. José María Vigil, sera pour beaucoup une révélation, contient un volume de *Cantares de los Mexicanos y otros opúsculos*. Un des fragments a pour titre : *Calendario Mexicano*,

(1) Icazbalceta, *Op. cit.*, pp. 274 sq. Cfr Alfredo Chavero, *México á través de los siglos*, t. I, pp. xxxvi sqq.

(2) *Antiquities of Mexico*, Londres, 1830-1849.

(3) Icazbalceta, *Op. cit.*, pp. 298 sqq.

latino y castellano. Vient ensuite un *Arte adivinatoria*, dont le prologue, l'avis aux lecteurs et le chapitre I sont nouveaux. Ce précieux manuscrit avait été signalé déjà ; mais M. Icazbalceta y a reconnu l'œuvre de Sahagun, et a rendu aux américanistes le service d'en publier les parties inédites. Elles sont assez intéressantes pour qu'il vaille la peine de les analyser et d'en commenter quelques passages.

Le premier fragment s'ouvre par une vue d'ensemble sur le panthéon mexicain. En passant par-dessus Teotl (1), le Dieu suprême et invisible, qui n'était soumis à aucune représentation matérielle, il nous présente d'abord Tezcatlicopa (miroir étincelant) avec une longue synonymie, qu'il faut avoir présente pour éviter de fâcheuses méprises. La voici, dans l'orthographe même du manuscrit : Titlacoan ou Titlacahuan, Yautl ou Yaotl, Necoc Yaotl, Mayocoia, Nezaoalpilli, Telpochtli, Yohualli, Ehecatl, Ipalnemoani (2). A la fois esprit, air et ténèbres, âme du monde, créateur de toutes choses, source du bien, il gouvernait le ciel et la terre, châtiait et bénissait. Les sièges disposés le long des routes, et sur lesquels nul ne pouvait s'asseoir, étaient réservés au dieu en visite parmi les hommes. Ce mélange d'idées sublimes et de préoccupations ridicules se retrouve partout dans la mythologie mexicaine. Dernièrement encore, et tout près d'ici, nous avons cru en reconnaître un souvenir dans un village d'Indiens fort peu civilisés ; à jour fixe, on les voit dégager les avenues de leurs cabanes, niveler les chemins, enlever les pierres, pour faciliter aux âmes des défunts l'accès de la maison et de la table bien servie qu'on leur a préparée.

Tlaloc, ou plutôt les Tlaloques, ainsi que la déesse Chalchiuhtlicue, maîtres des pluies, de l'éclair et du ton-

(1) Les Mexicains l'appelaient fréquemment " Celui par lequel tout vit, celui qui a tout en soi ".

(2) Icazbalceta, *Op. cit.*, pp. 311 et 320.

nerre, résidaient sur les montagnes et dispensaient aux hommes la nourriture. Pour obtenir d'eux la pluie, on leur offrait, à l'année nouvelle, les cœurs palpitants encore de nombreux enfants, dont on mangeait ensuite la chair (1). Les victimes, ornées de fleurs et de plumes, étaient portées en litière à la montagne, au milieu des chants et des danses. L'enfant pleurait-il ? C'était un signe avant-coureur de l'eau du ciel ; en revanche la rencontre d'un hydropique présageait la sécheresse (2). Nous savons par ailleurs que pendant les premiers mois de l'année, et jusqu'à l'arrivée des pluies tropicales, ces horribles immolations se renouvelaient fréquemment (3). L'on redoublait de cruauté au mois *Tozoztontli* (commençant le 7 avril, dans le système de Clavigero), au mois *Etzalcualiztli* (6 juin), au mois *Tepeilhuitl* (24 octobre), consacré au culte des montagnes d'où descendent les pluies (4). Chacune d'elles était représentée par une figurine en bois, couverte d'une pâte spéciale, surmontée d'une tête humaine et d'une tête de serpent (5). Ces statuettes se fabriquaient en grand nombre au mois *Atemoztli*.

Notons en passant que ces textes et d'autres bien connus justifient pleinement l'idée émise par M. le docteur Hamy sur la station funéraire de Tenenepanco. Sur le versant septentrional du Popocatepetl, à quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, M. Désiré Charnay découvrit un cimetière, où des corps nombreux avaient été enfouis pêle-mêle. Les débris reconnus appartiennent tous à des enfants. De plus, les figures amenées au jour portent les attributs de Tlaloc et de la déesse des eaux

(1) Sahagun, *Historia general de las cosas de Nueva España*, t. I, p. 85.

(2) *Ibid.*, pp. 50 et 86.

(3) *Ibid.*, pp. 52, 58, 67, 160. Clavigero, *Historia antigua de Méjico*, lib. VI, pp. 135 sqq.

(4) Une opinion plus probable place le commencement de *tozoztontli* au 10 avril, de *etzalcualiztli* au 9 juin, et de *tepeilhuitl* au 27 octobre.

(5) Comparez le fragment inédit de Sahagun (Icazbalceta, *Op. cit.*, pp. 313 sq.), avec Bustamante, t. I, pp. 67, etc., 72, 160, 177, etc.

Chalchiuhtlicue. Bref, toutes les circonstances nous autorisent à voir dans Tenenepanco un sanctuaire de Tlaloc et un lieu de sépulture pour les enfants immolés dans ses fêtes(1). L'état des ossements retrouvés ne s'expliquerait-il pas, en partie du moins, par ce fait que les corps des victimes étaient servis dans les festins sacrés ? — Ou nous nous trompons fort, ou près de Nativitas (État de Tlaxcala) s'élevaient également des autels de Tlaloc et de sa personnification tlaxcaltèque, Matlalcueye. Les objets recueillis dans cette zone et les souvenirs qu'y a gardés la tradition rappellent fréquemment le dieu des pluies, un des premiers en date dans la religion de l'Anahuac. Du reste, des sanctuaires et des cimetières se rencontreraient presque à coup sûr au penchant de toutes les montagnes où se forment les orages et d'où viennent les pluies, principalement près de celles que signale le fragment publié par M. Icazbalceta (2) : le Popocatepetl, Tecamachalco, la chaîne de Tlaxcala (Malinche), les hauteurs de Toluca, ainsi que Tepetzingo, Tepepulco, Poiauhtla, etc. (3).

Dans le catalogue de Sahagun, à Tlaloc succède Quetzalcoatl, puis la femme-serpent Cihuacoatl, Chicumecoatl, Toci, et bien d'autres, avec leurs attributions diverses et des détails sur leur culte. Plus bas sont exposées les croyances sur la métempsycose, sur la vie future, sur la divinité qui présidait au séjour des morts, et qu'on appelait tantôt Mictlantecuhtli, tantôt Tzontemoc ou Acolnahuacatl (4).

CALENDRIERS MEXICAINS. LE TONALAMATL.

Le codice de la bibliothèque nationale signalé par M. Icazbalceta s'occupe, à un point de vue spécial, des anciens calendriers. Le principal d'entre eux, plus ingé-

(1) Hamy, *Coup d'œil d'ensemble sur le résultat des fouilles de M. Charnay dans le massif du Popocatepetl*, Paris, 1886.
(2) P. 313.
(3) Cfr Sahagun, *Historia gen. de Nueva España*, t. I, p. 177.
(4) Icazbalceta, *Op. cit.*, pp. 312 sq., 320.

nieux et plus exact (après la réforme de 1454) que celui d'aucun autre peuple à cette époque, remonte peut-être aux premiers âges historiques des Nahoas. Il finit par pénétrer chez la plupart des nations de l'Anahuac, avec les changements de nomenclature que dictaient leur langue, leurs traditions et les vicissitudes de leur existence aventureuse. Les Chiapanèques (1), pour ne citer qu'un cas, avaient pour signes fondamentaux *votan, lambat, been, chinax,* au lieu de *tochtli* (lapin), *acatl* (roseau), *tecpatl* (pierre), *calli* (maison). Mais, au fond, le mécanisme est à peu près le même, ou du moins nous retrouvons presque partout les données fondamentales du comput primitif; et celles-ci ont un air de parenté avec quelques systèmes connus de l'ancien monde. Dans l'impossibilité où nous sommes de discuter avec compétence cette question, l'une des plus enchevêtrées de l'archéologie américaine, nous nous bornons à en effleurer ici les points culminants. La période *ce huehuetiliztli*, fixée dès l'époque toltèque, comprenait deux siècles de cinquante-deux ans, divisés chacun en treize séries de quatre années (2). L'année avait dix-huit mois de vingt jours. Pour arriver à 365, on ajoutait au dernier mois cinq jours *nemontemi* (vacants, inutiles), destinés au repos et marqués eux aussi par des sacrifices sanglants (3). Cet excédent rappelle les cinq *épagomènes* des Égyptiens; mais, tandis que ceux-ci, à partir de la sixième année de l'ère actiatique (29 avant

(1) Cfr Orozco y Berra, *Historia antigua de México,* t. II, pp. 64 sqq. Chez les Michuaca, les signes initiaux étaient *chon, thihui, don, bani,* et avaient littéralement la même signification que les noms aztèques.

(2) Le cycle de 52 années s'appelait *Xiuhmolpilli,* et était représenté par un cercle enlacé d'un serpent et divisé en quatre treizaines ou *tlalpilli :* tout autour sont figurés les quatre signes des années, se répétant treize fois. Une autre roue, le *Xiuhtlapohualli,* portait dans ses dix-huit compartiments les caractères des dix-huit mois de l'année. Enfin un troisième cercle contenait les vingt signes des jours. Tous ces caractères doivent se lire de droite à gauche.

(3) Cfr Mendieta, *Historia ecl. indiana,* lib. II, c. 14, pp. 97 sqq. Sahagun, *Historia de las cosas de Nueva España,* édit. Bustamante, t. I, p. 187.

Jésus-Christ) ajoutèrent dans leur calendrier un jour sur quatre ans, afin de s'accommoder au nouveau comput des Romains maîtres de leur pays, les Aztèques avaient un double système d'intercalations et de suppressions périodiques, pratiquées à intervalles plus ou moins longs et combinées de diverses manières suivant qu'il s'agissait du calendrier vulgaire ou du calendrier astronomique.

Faute de distinguer les phases diverses par où passa le travail chronologique des Nahoas, et d'y démêler certains éléments d'importation étrangère, la plupart des auteurs sont tombés dans une confusion déplorable. A peine en trouvons-nous deux d'accord. Voici, à notre sens, l'explication la plus plausible (1). L'année comprenait d'abord 365 jours complets (entendus comme dans le système égyptien), et commençait au solstice d'hiver par le signe *ce acatl* (un roseau). Une première réforme, celle des sages de *Huehuetlapallan* (2), transporta le commencement au solstice d'été et intercala tous les quatre ans un jour complémentaire. Cette correction, inconnue longtemps aux peuples du groupe *meca* (3), fut adoptée par les races du sud, et remonta probablement avec elles jusqu'à la vallée du Mississipi. Comment expliquer autrement, dans la région des *mounds*, la présence des écailles gravées, qui portent si manifestement les signes chronographiques des populations mayas? Celles-ci avaient admis depuis longtemps l'ensemble du système nahoa, savoir : les quatre signes fondamentaux, symboles des saisons, des points cardinaux et des astres dominants; les dix-huit mois de vingt jours répartis treize par treize; et jusqu'au jour de marché *(kinic*, dans leur langue) qui terminait chaque série de cinq jours.

(1) Cfr Alfredo Chavero, *México á través de los siglos*, lib. IV, c. 15, pp. 675 sqq. Cfr les notes ajoutées par le P. Pierre Marquez à l'édition italienne de Gama, pp. 170 sqq.

(2) A la fin du deuxième siècle avant l'ère chrétienne et peut-être même dès l'année 249 avant J.-C.

(3) Cfr *Revue des questions scientifiques*, janvier 1887, pp. 215 sq.

Les Toltèques corrigèrent à leur tour, en assignant pour point de départ au cycle l'année *ce tecpatl*, et à l'année le jour du même signe. Une combinaison nouvelle avec l'année religieuse, dont nous aurons à préciser la portée, leur donna le *xiuhmolpilli* ou siècle de cinquante-deux ans. A en croire Antoine Léon Gama(1) et son école, on négligeait alors l'intercalation quadriennale, sauf à insérer d'un coup douze jours et demi après chaque cycle, ou vingt-cinq après *ce huehuetiliztli*. Le codice telleriano-remense et celui de Bologne résistent à cette interprétation : la quatrième année s'y montre clairement bissextile. Et n'en devait-il pas être ainsi ? La nature et la destination même du calendrier civil exigeaient que l'année fût aussi exacte que possible et subît à courts intervalles les corrections nécessaires. Ces raisons ne militaient pas en faveur de l'année astronomique, connue exclusivement dans les temples ; et il se pourrait qu'on n'ajoutât les jours complémentaires que de loin en loin, à la fin des cycles plus considérables marqués dans nos pictographies chronologiques (2).

A diverses reprises la tribu aztèque avait, elle aussi, retouché le calendrier traditionnel, mais sans adopter alors l'année bissextile, si bien qu'au xve siècle l'erreur s'élevait déjà chez elle à plus de quatre-vingts jours.

La dernière élaboration date de 1454. Les connaissances astronomiques, assez rudimentaires encore pendant les longues pérégrinations des tribus, ne tardèrent pas à se développer. Les prêtres, voués spécialement au culte des astres et obligés de régler sur eux le cours de leurs fêtes, se livrèrent à des observations minutieuses, et purent enfin, plus de soixante ans avant la conquête, donner à leur comput une forme définitive, merveilleusement exacte. Comprenant que l'insertion d'un jour tous les quatre ans

(1) Nous n'avons pu consulter que l'édition romaine : *Saggio dell' astronomia, cronologia e mitologia degli antichi Messicani*, pp. 32 sqq.

(2) A. Chavero, *Op. cit*, p. 389 sqq.

est un peu trop forte, ils y remédièrent par des suppressions, faites après 130 années révolues, pour le calendrier civil, après le cycle majeur de 1040 années pour le calendrier astronomique. Les diverses compensations étaient calculées de telle sorte qu'après 1716 années l'erreur ne devait pas atteindre deux heures, et qu'il fallait au moins 23 000 années pour qu'elle fût d'un jour dans la chronologie astronomique (1).

Tel est, à vol d'oiseau, le système consigné dans les peintures figuratives. On se perdrait dans d'interminables discussions à vouloir examiner une à une les objections qu'à l'encontre de ces idées peuvent fournir les théories de Gama et d'Emmanuel Orozco y Berra. Leurs conjectures, souvent fort ingénieuses, échouent pour la plupart devant l'irrécusable autorité du codice Borgiano, de celui de Bologne, du telleriano-remense et de la pictographie rituelle du Vatican.

Une dernière observation : le calendrier astronomique ne faisait entrer en ligne de compte ni les vingtaines, ni les *nemontemi*, mais procédait par séries de 260 jours, formant l'année rituelle dont il sera question tout à l'heure. 1461 de ces années équivalent au cycle de 1040 années solaires tropiques. N'est-ce pas une étrange coïncidence que ce même nombre, 1461, d'années communes constituât chez les Égyptiens la grande période sothique? De plus, le cycle mexicain de 1040 années se divisait en quatre époques de 260 années, qui comprenaient précisément chacune 365 années religieuses de 260 jours.

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, décrit et résumé dans la *Bibliografía mexicana del siglo XVI*, contient le calendrier vulgaire, le *tonalpohualli* (compte du soleil ou des jours), mais avec une particularité que le savant auteur a bien raison de faire ressortir (2). Quoique le Sahagun imprimé prenne pour base les mois aztèques,

(1) Cfr *ibid.*, pp. 681 sqq.
(2) Icazbalceta, *Op. cit.*, pp. 300 sq.

en leur accommodant ceux du comput grégorien, le texte inédit part de la nomenclature européenne et y ajuste les mois mexicains. Voilà pourquoi il commence par le 11 du mois *tititl*, qui, dans ce système, correspond au 1er janvier. Mais, qui plus est, au lieu de placer les cinq *nemontemi* à la fin du dernier mois, il les répartit arbitrairement entre les mois *atlcahualco*, *tozoztontli*, *toxcatl*, *tecuilhuitzintli*, *panquetzaliztli*, auxquels il attribue vingt et un jours. Cette rédaction nouvelle, avec son étrange interpolation des jours supplémentaires, se retrouve dans les écrits de Fr. Martin de Leon ; mais M. Icazbalceta fut le premier à découvrir qu'elle remonte à Sahagun. Celui-ci donne aux mois des noms fort différents de la terminologie ordinaire ; et cette divergence, ainsi que bien d'autres, serait faite pour nous dérouter, si nous ne savions que le calendrier subit des transformations diverses au sein des multiples nations établies dans l'Anahuac. Les Toltèques appliquèrent aux mois du *tonalpohualli* les noms des fêtes du rituel : de là les listes données par Gama, tandis que celles de Sahagun représentent la nomenclature primitive des *Mexica* (1).

N'était l'incontestable témoignage des auteurs contemporains, l'on croirait exagérée à plaisir la description des fêtes et des sacrifices humains échelonnés dans le calendrier que nous venons de décrire. Dans le tableau sanglant qu'esquisse à grands traits le fragment manuscrit, un détail nous a frappé. Lors de la fête quadriennale du dieu du feu, après une hécatombe d'esclaves et de captifs, tous les enfants nés pendant les quatre années précédentes recevaient, en passant par le feu, une sorte de lustration. On les menait au temple de Xiuhtecutli, et, après leur avoir percé les oreilles, on leur assignait des parrains et des marraines, chargés de leur instruction morale et religieuse (2). Chaque année, en l'honneur du même Xiuhte-

(1) Chavero, *Op. cit.*, p. 679.

(2) Icazbalceta, *Op. cit.*, p. 319. Sahagun, *Historia de las cosas de Nueva España*, édit. Bustamante, t. I, pp. 76 et 189.

cutli, les Aztèques jetaient dans les flammes de nombreux esclaves et, avant qu'ils achevassent d'expirer, les traînaient devant l'idole pour leur arracher le cœur. Certaines fêtes étaient marquées par des raffinements de cruauté, que Sahagun expose longuement. Il ajoute que, sous l'effort des missionnaires, les immolations humaines disparurent bientôt des cérémonies religieuses, sans que les Indiens renonçassent pourtant à leurs rites et à leurs fables. A défaut d'enfants ou d'esclaves, ils immolaient des poules, des chiens, des oiseaux, et en répandaient le sang devant les dieux, au milieu de nuages d'encens. Peut-être même, à en croire le soupçonneux écrivain, les statues que les néophytes portaient en procession, cachaient-elles dans leur buste quelque idole vénérée. Aux cérémonies les plus saintes des baptêmes, des mariages, des enterrements, se mêlaient de coupables superstitions. En un mot, les extraits publiés par M. Icazbalceta peignent au vif les anxiétés de Sahagun et les doutes qui l'obsédaient sur la religion des nouveaux convertis. Sans doute, comme il a été dit plus haut, le christianisme ne put effacer en un jour le souvenir des rites traditionnels. Il y eut des conversions feintes ; d'autres, quoique sincères, s'accommodaient assez des antiques superstitions (1). De nos jours encore, il s'en pratique beaucoup trop, par ignorance plutôt que par malice. Mais de là au tableau tracé par quelques écrivains, il y a un abîme. Ils n'ont guère vu que les ombres et les taches. Rapprochez de leurs lamentations les témoignages positifs de Motolinía, de ses collègues, des témoins les mieux informés, et l'histoire religieuse du XVIe siècle se présentera sous un jour plus consolant.

(1) Outre les textes connus de Mendieta et de ses collègues, nous croyons avoir trouvé un témoignage nouveau dans un manuscrit mexicain du XVIe siècle. M. José María Vigil, le savant et très obligeant directeur de la Bibliothèque nationale, a bien voulu nous communiquer un recueil d'écrits en aztèque, où nous voyons, entre autres, sous le titre *Ynipan mihtoa*, etc., un plaidoyer contre les superstitions (cfr pp. 388, 406). L'auteur (nous le savons par le prologue d'un autre opuscule) est Fr. Juan de Alameda, un des missionnaires de la première heure et des mieux placés pour connaître les coutumes indigènes.

Ce qui alarma surtout Sahagun, ce fut la découverte du *tonalamatl* ou calendrier rituel. Mais, franchement, son explication est si peu fondée que, si le reste de son réquisitoire ne repose pas sur de meilleurs arguments, il faudra beaucoup en rabattre. D'après lui, les indigènes, restés idolâtres après la prédication de l'évangile, s'ingéniaient à dissimuler leurs fêtes païennes et les célébraient sous le couvert d'un nouveau calendrier de 260 jours, composé à cet effet. En insérant des caractères étrangers aux vingt signes propres de ce comput, ils auraient greffé sur lui tous leurs augures et leurs pratiques de divination. Les plus habiles d'entre eux ayant achevé ce long travail, ils l'auraient fait passer pour un calendrier en honneur chez leurs ancêtres de date immémoriale, tout à fait inoffensif, sans sacrifices, sans mythes d'aucune sorte. Ils n'en montraient pas d'autre aux importuns qui les fatiguaient d'interrogatoires au sujet de leurs rites anciens. « Mais moi, dit Sahagun, je découvris la fraude : car le véritable calendrier (de 365 jours), avec l'indication de toutes les fêtes, je l'avais vu et fait copier depuis longtemps. Du reste, cette période de 260 jours, qui ne se réglait pas sur les révolutions des astres, comment pouvait-elle être la base d'un calendrier ? » Torquemada paraît abonder en ce sens.

L'invraisemblance de ces accusations saute aux yeux. Que la combinaison nouvelle ait profité à quelques indigènes hypocrites, c'est possible ; qu'elle fût spécialement affectée aux pratiques des astrologues, personne ne le nie ; mais ce fait même ne se retourne-t-il pas contre toutes les interprétations trop défiantes ? Dans la supposition que les faux chrétiens aient composé le tonalamatl pour échapper aux soupçons et n'être plus inquiétés, quoi de plus naturel que d'en éliminer jusqu'aux dernières traces d'idolâtrie, et notamment le fameux *arte adivinatoria ?* Si, au contraire, il apparaît constamment chargé de signes cabalistiques, c'est précisément parce qu'il précéda, et de plusieurs siècles, l'arrivée des missionnaires.

Ceci nous mène au cœur de la discussion, et, quoique la théorie surannée des auteurs qui la provoquent ne mérite guère d'être réfutée, il importe de rappeler la haute antiquité du tonalamatl et d'en fixer le caractère.

Les Nahoas connaissaient trois années : l'année civile de 365 jours, dont nous avons parlé plus haut; l'année astronomique ou solaire, qu'ils apprirent de bonne heure à mesurer assez exactement ; l'année rituelle, appelée tonalamatl, comme la peinture hiéroglyphique qui la représente. Elle comprenait vingt périodes de treize jours, formant un cycle complet en deux cent soixante jours. Son iconographie consistait en vingt signes répétés toujours dans le même ordre; seulement (et ce détail est essentiel) au lieu de se développer en séries de vingt, ils se décomposaient en treizaines. La première se formait des symboles un à treize (1 *cipactli*, 2 *ehecatl*,... 13 *acatl);* la seconde, des sept caractères restants, après lesquels se reproduisaient les six premiers signes de la vingtaine (1 *ocelotl*,... 7 *xochitl*, 8 *cipactli*, 9 *ehecatl)* et ainsi de suite. Il n'y avait donc pas, comme on l'a dit, treize mois de vingt jours (ce qui les aurait confondus avec les mois de l'année vulgaire), mais vingt périodes de treize jours. Chacune d'elles occupe, dans les tonalamatl que nous connaissons, un feuillet ou table chargée de symboles : avant tout celui de la divinité qui présidait à la treizaine, puis ceux des jours, les figures des *acompañados de la noche* (1), et des caractères astrologiques.

Ce calendrier était, chez les peuples de l'Anahuac, le pivot de toutes les combinaisons chronologiques, et la base même de l'organisation religieuse. Il servait à fixer

(1) Après 260 jours révolus, le cycle religieux recommençait, en se combinant avec l'année solaire. Mais pour éviter la confusion qui pouvait naître de la répétition des signes du tonalamatl, on leur adjoignit d'abord des symboles nouveaux. Tel était à l'origine le rôle des neuf *acompañados :* mais bientôt, quoi qu'en dise M. Orozco y Berra, l'on abandonna ce système, qui dérangeait l'ordre des périodes. Cfr le tonalamatl publié à Paris par M. Aubin, et A. Chavero, *Op. cit.*, pp. 389 et 698 sqq.

les fêtes qui arrivent à des dates différentes d'une année à l'autre, et c'était d'après lui que les *tlamacazqui*, au commencement de chaque treizaine (comme les prêtres romains aux calendes du mois), annonçaient au peuple les solennités mobiles de la période. Puis encore, c'était le livre sacré des augures. Un enfant venait-il de naître? Aussitôt les *tonalpouhque* ou devins recouraient au tonalamatl : d'après le signe régnant, la divinité tutélaire, l'état des planètes, ils tiraient l'horoscope, et remettaient au père la représentation hiéroglyphique des vertus, des vices, de tout l'avenir de l'enfant. Celui-ci, plus tard, devait constamment porter sur lui ces prédictions. Moins inflexible cependant que le *fatum* d'autres peuples, le mauvais augure pouvait être conjuré par des offrandes aux dieux ou par une éducation soignée (1). Bien qu'essentiellement rituel et astrologique, le calendrier de 260 jours avait une portée plus générale. Les travaux des champs, par exemple, pouvaient se régler sur lui : il commençait (d'après l'opinion la plus probable) au premier mars, à l'époque où l'on semait le maïs, et finissait vers la mi-novembre, après la récolte rentrée. La première fête saluait la floraison des roses, la dernière s'appelait « l'adieu des fleurs ».

Et maintenant, où fixer l'origine de ce calendrier étrange, si caractéristique, si peu analogue à ceux des autres civilisations ? Pour M. Orozco y Berra, il représente le premier travail chronologique des Nahoas primitifs, et l'année de 365 jours est chez eux une importation de l'ancien monde, due à Quetzalcoatl et peut-être à des missionnaires précolombiens. M. Alfredo Chavero renverse les termes : revendiquant l'année solaire pour les premiers temps de la race, il reporte à la période toltèque le comput rituel, lequel place si haut le culte de Quetzalcoatl (personnification de la planète Vénus), et est telle-

(1) Orozco y Berra, *Historia antigua de México*, t. II, p. 23.

ment chargé de fêtes, qu'il doit venir de Tollan. Le savant américaniste ajoute que, dans les souvenirs des peuples mexicains, Oxomoco et Cipactli ou Cipactonal figurent, aux âges héroïques, comme auteurs du calendrier vulgaire. Nous ferons observer que la tradition, assez vague il est vrai, fait aussi intervenir ces personnages dans la composition du tonalamatl.

A notre sens, une distinction que suggère M. Chavero lui-même peut seule résoudre le problème. Les grands civilisateurs du VIIe siècle, les Toltèques, donnèrent au culte une incroyable splendeur, en multipliant les fêtes. Les premiers aussi ils associèrent au calendrier civil l'année religieuse de 260 jours, pour arriver au cycle de 52 ans qui résulte de cette combinaison (1). Mais ce qu'ils n'inventèrent pas, c'est le tonalamatl lui-même. Plusieurs siècles avant la fondation de Tollan, nous en trouvons les éléments constitutifs chez leurs ancêtres nahoas et chez les races parentes ou voisines. Partout ou presque partout apparaissent les vingt treizaines, concurremment avec la chronologie ordinaire des dix-huit mois de vingt jours.

En tout état de cause, le tonalamatl ne saurait être (avons-nous besoin de le dire ?) ce que prétend certaine école, une invention postérieure à la conquête et destinée à masquer le véritable calendrier de 365 jours. Celui-ci, nos adversaires l'accordent, se perd dans les origines de la race : eh bien, si loin que nous le puissions suivre à partir de l'âge toltèque, il se montre tellement dominé, pénétré par le comput religieux que, sans celui-ci, il ne peut plus guère se comprendre. D'où vient, sinon du tonalamatl, le groupement des vingt signes, la nomenclature des mois telle que la donne Gama, et le cycle des quatre *tlalpilli ?*

Il y a plus : les civilisations antiques qui se sont rem-

(1) Le cycle comprenait 4 tlalpilli ou treizaines d'années civiles; et chacune d'elles (si l'on fait abstraction des 5 *nemontemi)* revient exactement à 18 tonalamatl de 260 jours.

placées ou juxtaposées dans l'Anahuac, pourraient toutes déposer en faveur de la haute antiquité du calendrier rituel, et nulle avec plus de force que celle des Zapotèques. Ce peuple, qui a laissé un sillon si profond dans l'histoire mexicaine, se rattachait-il immédiatement aux races du sud, ou bien appartenait-il au groupe ethnique des Nahoas ? Malgré l'incontestable autorité de M. Chavero, nous inclinons à voir en eux l'avant-garde de l'armée émigrante du nord, altérée déjà par son contact avec les Quichés et les Mayas ; mais un fait que personne ne peut nier, c'est qu'au moins ils s'imprégnèrent de bonne heure de la civilisation nahoa et la firent rayonner autour d'eux. Plus de mille ans avant que Mexico Tenochtitlan s'élevât au sein de la grande lagune, et dès le deuxième siècle de notre ère, nous les trouvons établis dans Tzapotecapan ou, comme ils disaient, dans Didjaza. S'ils se modifièrent au contact de leurs voisins, si plus tard ils furent envahis par les influences toltèques, ils nous ont transmis pourtant des monuments évidemment authentiques des premières phases de leur théogonie et de leur chronologie. C'est à cette époque reculée que remonte la pierre de Zaachila, avec le symbole nahoa *ce acatl*, et les traces du culte de Quetzalcoatl, si intimement lié au calendrier religieux. Plus expressives encore sont les superbes ruines de la pyramide de Xochicalco, dont les constructions, apparentées à celles de Palenque et de Copan, attestent les relations des Zapotèques avec les théocraties voisines. Dans une des principales sculptures, on a relevé le traditionnel serpent à plumes (Quetzalcoatl), divers caractères chronographiques du système nahoa, et entre autres les nombres 18, nombre des mois de l'année solaire, et 13, chiffre fondamental du tonalamatl.

Ces indications pourront sembler douteuses : pour lever toute incertitude, il n'y a qu'à rappeler l'ancien calendrier zapotèque publié en 1578 par Fr. Juan de Córdoba dans

son *Arte en lengua zapoteca* (1). Il contient vingt signes, se reproduisant dans un même ordre invariable et répartis en séries de treize. Ces treizaines, appelées *cocij* ou *tobicocij*, sont au nombre de vingt, et donnent l'année de 260 jours. Réunies cinq par cinq, elles forment quatre groupes soumis à l'influence d'autant d'astres principaux. Les signes initiaux sont *chilla, läna, gollöo, guillöo.* N'est-ce pas bien là, sauf des modifications accidentelles, tout le mécanisme du tonalamatl septentrional? Seulement, il s'employait à Didjaza bien des siècles avant que les Aztèques fissent irruption dans l'Anahuac, et ne saurait par conséquent être attribué à une manœuvre hypocrite des faux chrétiens indigènes.

L'on s'est inscrit en faux contre ces conclusions en disant, avec Sahagun, qu'une période de 260 jours, n'étant réglée sur le cours d'aucun astre, ne pouvait former calendrier. Nous l'avouons, les données astronomiques qui sont à la base de la chronologie nahoa nous paraissent parfois indécises. Boturini, Gama, Veytia, Orozco y Berra, qui se sont aventurés dans ce dédale, ne s'entendent pas toujours, et chacun des systèmes proposés a des points faibles. Vainement, par exemple, l'on a cherché à prouver que l'observation des mouvements de la lune intervenait dans la composition du tonalamatl. D'après une théorie récente de M. Chavero, Motolinía seul peut fournir la clef du calendrier rituel. Effectivement, dans un précieux manuscrit de la collection Icazbalceta, le célèbre chroniste nous apprend que la planète Vénus, en grande vénération au sein du sacerdoce nahoa, avait donné naissance au comput de 260 jours. Comme ces prêtres-astronomes n'ignoraient pas que le même astre est alternativement *Lucifer* et *Vesper*, ils personnifièrent son apparition matinale dans Huitzilopochtli, celle du soir dans Quetzalcoatl. La double manifestation de l'étoile s'appelait *opanollin*, et c'est à

(1) Icazbalceta, *Bibliografía mexicana del siglo XVI*, p. 223.

elle que se rapportent vraisemblablement quelques-uns des symboles cruciformes si fréquents dans les pictographies et les sculptures antiques. Peut-être même la plupart de ces croix n'ont-elles qu'une signification astronomique ou chronologique. Il en est pourtant (dût cette opinion paraître surannée) qui nous semblent échapper à toute explication de ce genre; et, si l'on rapproche des monuments anciens tout un faisceau de preuves fournies par l'histoire islandaise, par les traditions toltèques et par le code religieux de diverses races américaines, la thèse de l'évangélisation précolombienne pourra encore se soutenir.

De nombreux indices confirment ce qu'avance Motolinía au sujet du culte de la planète Vénus. Il ajoute, pour rendre compte de la formation du tonalamatl, que l'étoile du soir est visible dans tout son éclat précisément pendant 260 jours. Soit ; mais la vraie période de l'astre est d'environ 290 jours, et est-il probable que les astronomes toltèques, si exacts ailleurs, l'aient ignoré ? Nous ne le pensons pas. Pour comprendre cette anomalie, il faut recourir aux périodes cabalistiques. 13 était le nombre de leurs principales divinités et corps célestes, 20 la base de l'arithmétique nahoa ; et, par respect pour ces chiffres sacrés, ils pliaient tout à certaines séries mystiques, se résignant à n'avoir qu'une concordance imparfaite avec les mouvements des astres. Ce n'était que par des combinaisons multiples, et après un laps de temps plus ou moins long, qu'ils arrivaient à des résultats précis (1).

Ces combinaisons dans les divers computs mexicains sont ingénieuses et fort élégantes. Qui sait si les plus subtiles d'entre elles, mises en relief par les écrivains modernes, furent connues et voulues des Nahoas ? Mais certainement l'ensemble accuse des connaissances astronomiques avancées et supérieures, nous paraît-il, au degré

(1) Cfr Orozco y Berra, *Historia antigua de México*, t. II, pp. 29 sqq.

de culture, si élevé qu'on le suppose, que révèlent les autres aspects de la civilisation aztèque.

Une étude spéciale sur le calendrier devrait entrer dans le détail des intercalations et des suppressions, fixer le signe initial des ères diverses, chercher l'origine de l'ancien cycle nahoa de 80 ans et de celui de 20 ans ; traiter des quatre périodes qui divisaient le mois de 20 jours, et qui se terminaient chacune par le *tianquiztli* ou jour de marché. Mais nous devons nous borner ici aux observations générales que suggère le fragment de Sahagun publié par M. Icazbalceta.

LA MÉDECINE INDIGÈNE.

L'antique civilisation des Mexicains, lentement élaborée dans leurs temples, dans leurs observatoires, dans les collèges des *tlamacazque* (1), a un certain air de parenté avec celle de Memphis, de Thèbes et de Babylone. A comparer notamment leur chronologie et leur astronomie avec les données que fournissent les monuments de l'Égypte et les tablettes des Assyriens, on est frappé des ressemblances au moins autant que des contrastes. Si le parallèle était fait en détail, il serait peut-être à l'honneur de l'Anahuac. Les peuples orientaux, il est vrai, furent les premiers en date, et ainsi ils furent peut-être les lointains initiateurs de la science mexicaine. Mais, là même où nous voyons les Nahoas livrés à leurs propres ressources, sans traditions et sans guides, tout accuse une race véritablement supérieure. Leurs connaissances techniques, leurs aptitudes industrielles nous saisissent d'admiration. Et non seulement quand ils avaient vu travailler une seule fois quelque artiste étranger, ils s'élevaient d'emblée à la

(1) Cfr Sahagun, *Op. cit.*, t. I, pp. 271 sqq.

hauteur de leurs maîtres (1); mais ils inventaient, et leur initiative sut produire des chefs-d'œuvre.

Dans le domaine des sciences, rien ne révèle leur merveilleux génie comme les progrès réalisés dans l'astronomie, la botanique et la médecine. Ils s'y montrent du reste avec leurs défauts et leurs qualités, avec ce perpétuel mélange de grandeur et de puérilité, d'observations profondes et d'incroyables superstitions.

Et c'est là ce qui explique tant d'appréciations contradictoires. Il règne, parmi leurs historiens, un double courant, deux systèmes, si l'on veut, auxquels les préoccupations politiques ou religieuses ne sont pas toujours étrangères, mais qui tiennent un peu aussi à la constitution même de ces peuples si étranges, si bigarrés. Pour les uns, jamais race humaine ne fut mieux douée. Laissée à elle-même et au jeu normal de ses institutions, elle aurait bientôt dépassé les nations de l'ancien monde les plus avancées; la malencontreuse intervention de l'Europe, la fondation de l'empire colonial l'arrêtèrent dans son développement. Mais d'autres traitent de fables toutes ces splendeurs.

La vérité n'est sans doute ni dans ces dithyrambes, ni dans ces dénigrements.

Il est, du moins, hors de doute que les Nahoas aimaient passionnément la nature; tout les poussait à l'étudier, leur passé, leurs instincts, les conditions du pays. Ces investigations, poursuivies durant des siècles, transmises d'une génération à l'autre et constamment enrichies, avaient fini par créer un sérieux enseignement. Si les Espagnols apportèrent aux indigènes d'inappréciables biens de l'ordre moral, ceux-ci, en revanche, auraient pu leur apprendre ce que valent, en histoire naturelle, l'observation et l'expérimentation directe; et, comme disait l'évêque Moxó,

(1) Cfr Mendieta, *Historia ecl. indiana*, lib. IV, c. 13, pp. 407 sqq.

les conquérants auraient gagné à prendre les Indiens pour guides.

Quoi qu'en aient dit de savants américanistes, l'art médical indigène survécut à la ruine de Tenochtitlan. Nous en suivons la trace après la conquête; et voilà pourquoi, avant de remonter à l'ère précolombienne, il n'est pas sans intérêt d'indiquer sommairement ce qu'étaient les médecins de Mexico au XVIe siècle. M. Icazbalceta nous a facilité ce travail préliminaire, et ici nous n'aurons le plus souvent qu'à résumer son importante dissertation (1).

La législation sur ce point témoigne de la sollicitude du gouvernement colonial. Les ignorants et les inhabiles étaient inexorablement écartés, et des commissions officielles s'occupaient de vérifier les titres et les diplômes. Les pharmacies étaient soumises à de sévères enquêtes. Les honoraires étaient taxés; mais, en dépit de l'ordonnance de 1536, qui réduisait le taux maximum à une demi-piastre par visite, il devait s'être introduit d'assez grands abus, puisqu'au jugement de quelques contemporains, vingt jours de traitement suffisaient à ruiner la victime, et que dans les cas désespérés il valait mieux tuer tout de suite le malade, pour ne pas voir se perdre, grâce à la faculté, outre la vie de celui-ci, la fortune de son héritier.

En revanche Mexico comptait alors des médecins d'un rare désintéressement, qui assistaient gratuitement les pauvres, et, empêchés parfois de les voir eux-mêmes, payaient de leurs deniers la visite d'un confrère. D'autres construisaient des asiles pour les enfants trouvés, des hôpitaux pour les métis et les mulâtres (2).

Sans parler de ceux qui en temps d'épidémie s'improvisaient infirmiers et médecins, les religieux mexicains du XVIe siècle fournirent au corps médical un contingent respectable. Suivant le conseil de Cassiodore, « ils appre-

(1) *Bibliografía mexicana del siglo XVI*, pp. 159 sqq.
(2) *Ibid.*, pp. 163 sqq.

naient la nature des plantes et recherchaient attentivement la vertu des mélanges. » Tous les ordres sont représentés dans ce long ménologe de moines guérisseurs. Citons, parmi les plus célèbres, le franciscain Lucas de Almodovar (1), Fr. Pedro de S. Juan, le dominicain Francisco Jimenez (2), qui publia un résumé de l'œuvre monumentale du docteur Hernandez; Alonso Lopez de Hinojosos, coadjuteur temporel de la compagnie de Jésus (3); un prêtre augustin, Farfan, dont le *Tractado brebe de medicina* eut quatre éditions de 1579 à 1610; le vénérable Gregorio Lopez, qui conseille aux chirurgiens d'employer dans leurs opérations le suc d'une herbe (il l'appelle la mandragore) capable de produire, dit-il, une anesthésie de plusieurs heures; enfin Juan de Unza, célèbre dans les fastes de la science cléricale par ses cures merveilleuses. Quand un de ses malades succombait, le bon franciscain expiait par un supplément de discipline sanglante la négligence dont il s'était peut-être rendu coupable (4). Si certains docteurs en faisaient autant, ajoute le biographe, quelles rudes épaules il leur faudrait!

Quant aux théories et aux méthodes, elles étaient moins grossières qu'on ne se l'imaginerait. En dehors même des utiles notions fournies par les indigènes, notions qui ont laissé leur empreinte jusque dans les ouvrages médicaux publiés alors en Europe (5), plusieurs écrits du XVIe siècle

(1) Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, p. 689.

(2) *Quatro libros de la naturaleza y virtudes de las plantas y animales que estan recevidos en el uso de medicina en la Nueva-España.* Icazbalceta, *Op. cit.*, p. 170.

(3) *Summa y recopilacion de cirugia, con un arte para sangrar y examinar barberos.* Mexico, 1595. La première édition parut en 1578.

(4) Mendieta, *Historia ecl. indiana*, p. 717. Icazbalceta, *Op. cit.*, p. 172.

(5) Voyez, par exemple, Nicolas Monardes, *Historia medicinal de las cosas que traen de nuestras Indias occidentales, que sirven en la medicina*, imprimé en 1569, 1571, 1574, 1580, et traduit en français, en anglais et en italien. Icazbalceta, *Op. cit.*, p. 178.

accusent une certaine supériorité de vues et un remarquable esprit de recherche. Il faut lire, dans Juan de Barrios, un curieux chapitre sur les eaux potables de la capitale. Plus loin, parlant des maladies contagieuses, il concentre sa sollicitude sur l'hygiène publique. Il y a d'abord toute une classe de fruits dont il interdit la vente. Quand l'épidémie nous menace, il ne veut pas qu'il entre en ville du linge, des étoffes, ni des aliments plus ou moins décomposés. Les rues doivent être propres, sans traces d'immondices, ni amas d'eaux stagnantes. Il est indispensable de nettoyer, de surveiller les égouts, d'empêcher les danses des nègres, de fermer les théâtres et les écoles, de réglementer sévèrement les boucheries. Qu'il y ait des hôpitaux parfaitement aménagés pour les pestiférés et pour les convalescents (1), des lavoirs distincts pour le linge des malades et celui des personnes non atteintes. Il convient de brûler les objets du défunt, d'enterrer celui-ci aussi profondément que possible, et de jeter de la chaux vive dans la sépulture. De grands feux seront allumés dans les rues, des liquides désinfectants répandus dans les maisons.

La thérapeutique s'inspirait volontiers alors des traditions locales. Plusieurs écrivains et, parmi les derniers en date, M. Lucien Biart (2) disent que l'art médical de l'Anahuac paraît avoir médiocrement attiré l'attention des auteurs espagnols. Est-ce bien là ce qui ressort des traités publiés au XVIe siècle et auxquels nous avons déjà fait allusion? A-t-on oublié que le docteur Hernandez, envoyé à la Nouvelle-Espagne par Philippe II, passa sept années en laborieuses recherches? Et, avant comme après lui, que de missionnaires recueillirent avidement les remèdes du

(1) Sur les hôpitaux de Mexico au XVIe siècle, nous trouvons d'intéressants détails dans *México en 1554. Tres diálogos que Francisco Cervantes Salazar escribió é imprimió en México en dicho año;* édit. Icazbalceta, pp. 202 sqq.

(2) *Les Aztèques*, p. 213. *Archives de la commission scientifique du Mexique*, p. 351.

pays, pour les essayer dans les couvents et les hôpitaux. Sahagun (1), par exemple, énumère toutes les maladies et propose pour chacune d'elles un traitement en vogue chez les Indiens. Au chapitre VII du livre XI de son *Historia*, il donne de longues listes d'herbes médicinales, et avoue qu'il en a appris les vertus à l'école de vieillards indigènes, ne sachant pas écrire, mais fort expérimentés dans l'art de guérir (2). Nous pourrions en appeler encore au fameux jardin de Huaxtepec, où les colons continuèrent à cultiver les simples, et aux mesures dictées par la métropole pour la formation d'une flore médicale.

N'allons pas cependant jusqu'à méconnaître l'opposition, tantôt sourde, tantôt bruyante, que des savants venus d'outre-mer firent parfois à leurs concurrents mexicains. Histoire ou légende, l'épisode du *doctor indio* de Morelia atteste cette hostilité. Accusé d'exercice illégal de la médecine, traduit devant le proto-médicat de Mexico et sur le point d'être châtié pour impéritie, le pauvre rebouteur supplia ses juges de respirer le parfum d'une herbe qu'il leur présenta. Tous furent pris aussitôt d'une violente hémorragie, que l'accusé les défia d'arrêter. Effectivement tous leurs remèdes demeurèrent vains, jusqu'à ce que l'Indien leur fit flairer une autre plante qui étancha le sang comme par enchantement (3).

L'art indigène a donc eu ses incrédules; mais, d'autre part, ce qui en a été conservé par écrit, nous le devons presque entièrement à la curiosité et au zèle scientifique des Européens.

Donnons maintenant quelques détails sur la médecine indigène précolombienne, en interrogeant, autant que

(1) *Historia general de las cosas de Nueva-España*, édit. Bustamante, t. III, lib. x, c. 28, pp. 85 sqq. Torquemada, *Monarchia indiana*, t. II, lib. xv, c. 43, p. 115.

(2) Sahagun, t. III, p. 287.

(3) Cfr *ibid.*, t. III, p. 282.

possible, les monuments primitifs et en la comparant aux méthodes actuelles. Ce sera constater une fois de plus avec quelle ténacité l'Aztèque se cantonne dans les pratiques traditionnelles. Nous verrons, en outre, combien est riche la matière médicale de l'Anahuac, encore peu connue en Europe, et à quelle perfection s'élevèrent ces peuples si longtemps ignorés ou calomniés.

Cette étude, à peine essayée et parfois entièrement omise par nos savants américanistes, offre de sérieuses difficultés. Pour se faire une idée même superficielle des anciennes méthodes curatives, il faut se frayer un chemin à travers un ensemble touffu et incohérent de cérémonies religieuses et de superstitions. Il convient néanmoins de s'y arrêter un moment; car là revit à nos yeux une des phases les plus antiques de la civilisation américaine, comme aussi, au milieu même de ces rites légués par de lointains ascendants et conservés avec un respect fanatique, on entrevoit les efforts d'une race qui aspire à une connaissance plus pratique et plus rationnelle de l'art de guérir.

Certains auteurs, en vantant l'antique civilisation mexicaine, ne font pas assez nettement la part des diverses tribus. Dans ces notes sur la médecine, nous entendons ne parler que des Aztèques, et nous réservons les questions relatives aux nations apparentées ou voisines. L'on sait, en effet, que plusieurs peuplades américaines avaient des moyens fort simples de supprimer la maladie. L'affection paraissait-elle grave? Aussitôt la famille transportait le patient au point le plus élevé de quelque montagne voisine, déposait à côté de lui des aliments et un vase rempli d'eau, puis le laissait à lui-même jusqu'à la mort ou la guérison, sans permettre que personne l'approchât. Dans leurs idées, l'eau était le remède par excellence, parce qu'elle guérissait le corps en lavant les taches de l'âme (1). Après trois ou quatre jours d'indisposition sérieuse, les Teochichi-

(1) Torquemada, *Monarchia indiana*, lib. XIII, cap. 35, pp. 490 sqq. Cfr *ibid.*, c. 21, p. 451.

mèques enfonçaient une flèche dans la gorge du patient. Ils tuaient de même leurs vieillards, pour ne pas voir se prolonger leurs souffrances, et ils les enterraient avec des démonstrations de joie et des chants qui duraient deux ou trois jours (1).

La plupart des tribus *meca* demeurèrent étrangères au mouvement médical, commencé à Tollan, et ce fut assez tard que les Aztèques eux-mêmes recueillirent cet art avec d'autres épaves de la civilisation toltèque. Bien entendu, ils le reçurent mêlé de pratiques religieuses qu'ils ne tardèrent pas à multiplier. En voici une assez remarquable. Dès que le cas offrait de la gravité, le médecin disait à son client : « Tu as commis quelque péché, » et le lui répétait jusqu'à ce qu'il en tirât l'aveu d'une faute peut-être déjà bien ancienne. « C'était aux yeux de tous la principale médication : pour sauver le corps, il fallait d'abord purifier l'âme (2). » Ne dirait-on pas un souvenir de l'Ecclésiastique (3) dans les avis qu'il donne aux malades? L'idée si profonde et si juste qui inspirait ces conseils se retrouve, défigurée, chez d'autres races américaines, tout comme dans les croyances de l'ancien monde. Parmi tant de textes bien connus, nous ne voulons rappeler que la formule de conjuration découverte dans la bibliothèque d'Assurbanipal (4); elle établit un rapport entre le péché et la maladie.

Arrière, mauvais esprit; retire-toi de cet homme.
Quand même tu serais le péché de son père,
Ou le péché de sa mère,
Ou le péché de son frère aîné,
Ou le péché d'un inconnu,
Arrière!

(1) Sahagun, *Historia de las cosas de Nueva-España*, t. III, p. 119.

(2) Cfr *ibid.*, t. II, pp. 63 sqq. Mendieta, *Historia ecl. indiana*, lib. III, c. 41, p. 281. Icazbalceta, *Op. cit.*, p. 160.

(3) XXXVIII, 10 sqq. *Ab omni delicto munda cor tuum.... et da locum medico.*

(4) Fr. Kaulen, *Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen*, 3e édit., 1885, p. 151.

On sait que la confession était en honneur au Mexique avant la conquête. Bien que fort différente de celle des chrétiens, elle explique cependant en partie l'incroyable empressement des Aztèques à recevoir des premiers missionnaires le sacrement de pénitence (1).

La divinité tutélaire de la médecine était *Tocihuatl* ou *Toci* (notre mère, notre aïeule), appelée également *Teteuv innon* et *Tlalli iyollo* (2). On la représentait sous la forme d'un femme âgée, le visage blanc dans le haut et noir depuis le nez (3). Sa fête, qui tombait au mois *ochpaniztli* (du 17 septembre au 6 octobre), était marquée par l'immolation d'une femme nommée *Toci* comme la déesse et ornée des mêmes attributs. Après plusieurs jours de réjouissances, où les *tici*, c'est-à-dire les femmes-médecins et les accoucheuses se divisaient en deux groupes et simulaient un combat, l'on coupait la tête à la *Toci*, on l'écorchait, et un jeune homme, revêtu de la peau sanglante, allait au temple arracher le cœur de quatre victimes humaines. Au mois *hueytecuhilhuitl* (du 19 juillet au 7 août), les *tici* sacrifiaient encore une jeune fille à la déesse *Cihuacoatl*. Les médecins étaient aussi fort dévots à *Tzapotlatenan*, à laquelle ils attribuaient l'invention de l'huile *oxitl*, et à *Ixtlilton* (4), qui accueillait dans son temple les enfants malades. Ceux-ci, quand ils le pouvaient, devaient danser devant l'idole, ou du moins boire une eau sainte conservée dans le sanctuaire (5).

(1) Voir à ce sujet de curieux détails dans Mendieta, *Op. cit.*, p. 282.

(2) C'est l'orthographe de Sahagun, dans le fragment ms. de la Bibliothèque nationale publié par M. Icazbalceta, *Bibliografía mexicana*, pp. 309 et 312.

(3) Tezozomoc, *Crónica mexicana*, édit. Vigil, pp. 505 et 508. Cfr *Codice Ramirez*, pp. 28 sqq.

(4) *Ixtlilton* signifie figure noire. Rappelons en passant que les Mexicains enduisaient leurs idoles de *ulli*, résine d'une couleur de plomb noirâtre, et que les prêtres se peignaient en noir. Est-ce un détail nouveau à ajouter aux souvenirs d'une immigration de nègres, dont la trace semble se retrouver sur plusieurs points du Mexique ? Cfr Chavero, *Op. cit.*, p. 163.

(5) Cfr Sahagun, *Historia de las cosas de Nueva-España*, tom. I, pp. 64 et 148. Clavigero, *Historia antigua de México*, lib. VI, p. 118.

N'y a-t-il pas là une ressemblance avec les sociétés primitives de l'ancien monde? Chez les plus civilisées, la médecine s'exerçait dans les temples et était le patrimoine exclusif de la caste sacerdotale. Les hommes qui s'étaient voués au soulagement des maladies passaient au rang des dieux et recevaient des autels. — Les premiers annalistes mexicains nous ont laissé à ce sujet des indications vagues et fort défectueuses ; mais tout donne à penser que chez les Nahoas, comme en Égypte, comme à Babylone, l'art de guérir était contenu en un certain nombre de préceptes transmis par chaque génération de prêtres à la génération suivante. Les traités conservés dans le temple d'*Imhotep*, à Memphis, fournissaient de nombreuses recettes même aux médecins étrangers (1). Que des *teocalli* mexicains aient eux aussi gardé des recueils sacrés, c'est une conjecture dont l'étude plus complète des monuments hiéroglyphiques pourra seule faire apprécier la valeur.

Dès maintenant, un fait nous paraît se dégager de l'histoire comparative des races américaines. A mesure qu'on se rapproche de leurs origines, les analogies avec les conceptions médicales de l'antique Orient deviennent plus précises. Chez les Toltèques, par exemple, la médecine était bien un art sacré, qui faisait partie du ministère sacerdotal, et il en fut ainsi longtemps avant la fondation de Tollan. En Californie, où nous trouvons des espèces de *kjoekkenmöddings* des Nahoas primitifs, et où s'écoula vraisemblablement la période lacustre ou semi-lacustre de la race (2), les prêtres étaient en même temps sorciers et médecins. Le père Salvatierra l'affirme pour les naturels qu'il évangélisa ; et l'opiniâtre persistance des Indiens dans leurs usages traditionnels, comme aussi les conditions spéciales des tribus califor-

(1) Galien, Περὶ συνθέσεως φαρμάκων κατὰ γένη, βιβλία ζ', lib. V. Cfr Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3e édit. p. 81.

(2) Chavero, *México á través de los siglos*, t. I, p. 116.

niennes, nous font reporter cette coutume à une époque reculée. Nous oserions appeler docteurs et prêtres les sorciers-guérisseurs de la Basse-Californie, les *tuparan* des Pericués, les *dicuinocho* des Guaicures, les *guama* des Cochimis (1). A l'extrémité opposée de la région mexicaine, la race du sud, après l'invasion de la péninsule maya par des émigrants *meca*, avait son sacerdoce réparti en quatre classes : prophètes, gardiens des rites, sacrificateurs, médecins : les *kin* soulageaient les malades par l'application des plantes et l'emploi des sorts.

Les Tarasques cependant, les Aztèques et quelques tribus congénères, bien que pénétrées des influences toltèques ou mayas, ne firent point de la médecine un apanage de la caste des prêtres. Dans les classes inférieures des *Mexica*, presque tous, hommes, femmes, enfants, forcés par la misère de se pourvoir eux-mêmes d'aliments et de remèdes, connaissaient la vertu des plantes et leurs applications (2). Mais, à côté de la médecine domestique s'éleva bientôt, nous le verrons ailleurs, une médecine plus ou moins systématique, basée principalement elle aussi sur l'étude des simples. Quelques hommes s'étaient voués plus assidûment à ce travail, commencé chez les Toltèques, dit-on, par Tlalecuin ou Tlaltetecuin-Xochicaoaca et Oxomococipactonatl. Ce dernier terme, dédoublé en Oxomoco et Cipactli, désigne parfois les initiateurs de la civilisation nahoa et deux divinités du panthéon mexicain (3). Par une curieuse coïncidence, les Quichés appellent Xmucane et Xpiyacoc les premiers ancêtres de la race, et leur donnent presque les mêmes caractères qu'au couple nahoa (4).

Il va sans dire que les peuples mayas-quichés, à l'instar

(1) Cfr Clavigero, *Historia de la antigua ó baja California*, lib. I, § 25, pp. 30 sq., México, 1852.
(2) Torquemada, *Monarchia indiana*, t. II, lib. XIV, c. 14, p. 558.
(3) Mendieta, *Historia ecl. indiana*, lib. II, c. 14, p. 97.
(4) Cfr Chavero, *Op. cit.*, p. 281.

de leurs voisins septentrionaux, s'étaient choisi, dans leurs riches dynasties de dieux, des protecteurs de la médecine. Les ouvrages de Cogolludo, Landa, Lizana et autres fourniraient les éléments d'une étude comparative, de haut intérêt, mais trop vaste pour être abordée ici.

SUPERSTITIONS ET RITES MAGIQUES.

L'art de guérir, on vient de le voir, avait plus d'une attache à la théogonie et au culte : mais l'idée religieuse allait se défigurant d'âge en âge, jusqu'au jour où elle finit par être absorbée ou, du moins, dominée par les prestiges et les incantations de la sorcellerie. Tout fantastique qu'il paraisse, le code de la magie médicale mérite un sérieux examen. En rapprochant de la manière la plus imprévue diverses races du nouveau monde, il nous apporte un utile appoint de données ethnographiques. Sans doute, il serait hâtif et téméraire de bâtir un système sur des ressemblances plus ou moins vagues dans les superstitions : ces maladies de l'intelligence humaine, ces déviations du sentiment religieux naissent, hélas ! tout spontanément chez les races oublieuses de la révélation. Nul besoin d'invoquer des relations suivies entre les peuples, et moins encore l'identité ethnique, pour expliquer comment l'homme de tous les pays cherche à pénétrer l'avenir, à communiquer avec un monde invisible, à conjurer les influences occultes auxquelles il impute toutes ses misères. Seulement, que cette tendance offre dans des nations distinctes des caractères identiques et s'affirme souvent par les mêmes détails, n'y aura-t-il point là autre chose qu'un jeu du hasard ou un fruit naturel de l'âme humaine dégradée ? N'y pourrait-on voir un souvenir d'origine, un lointain héritage, dont une famille humaine, en se dispersant et en se ramifiant, a porté les débris sous toutes les latitudes ? Ce n'est pas encore le moment de prononcer ;

mais il y aura toujours profit à réunir quelques-uns des éléments de cette importante question.

Dans certains districts où les influences chrétiennes n'ont guère pénétré, les indigènes ont un irrésistible penchant pour les pratiques de la magie médicale. Il est malaisé d'en surprendre le détail; car ils s'en cachent devant la *gente de razon* (comme ils nomment les blancs) de peur d'être morigénés ou raillés. Nous avons pourtant assez vu les *brujos*, *curanderos*, *conjuradores* et tout leur attirail pour reconnaître ce double phénomène qu'on observe chez tant de races à certaine période de leur développement: à côté de l'étude des simples et de l'application des préceptes traditionnels, une masse énorme de superstitions. Tous nos maux sont l'œuvre d'un esprit malfaisant ou naissent d'une influence occulte. A la moindre indisposition, le campagnard de certaines provinces est tenté de se croire ensorcelé, *enhechizado*, et voilà pourquoi le médecin, pour guérir, doit savoir conjurer les sorts. Que de localités nous pourrions citer où la visite d'un praticien sérieux est toujours vue de très mauvais œil, tandis qu'aux premiers symptômes d'une maladie suspecte, le *brujo* (sorcier) est anxieusement attendu!

Le procédé des magiciens modernes rappelle souvent à la lettre celui de leurs confrères précolombiens; et maintenant comme alors leurs caprices font loi. Sans doute, au milieu de leurs incantations et de leurs conjurations, ils appliquent de véritables remèdes enseignés par la tradition ou par l'expérience personnelle; les frictions, les breuvages, les poudres mystérieuses exercent leur action, mais le rite magique a seul les honneurs de la guérison.

Avant d'entrer dans l'examen de ces rites, il importe de mettre bien en saillie la distinction si ancienne et si universelle entre les *hechiceros* et les *contrahechiceros*, ceux qui jettent le sort et ceux qui le défont.

Sorciers malfaisants. — Les peuples de l'antique Orient,

les Chaldéens de Babylone, pour ne citer qu'eux, connaissaient non seulement le magicien bienfaisant, mais encore l'enchanteur, trafiquant de philtres, marchand de poisons, sorcier mauvais dont les imprécations évoquaient les esprits de l'abîme et causaient toutes les maladies.

Cette distinction, qui, sous une forme ou sous une autre, se retrouve aussi dans les papyrus égyptiens et dans les souvenirs ou les pratiques d'autres peuples, n'était pas inconnue aux anciens Mexicains. Les traditions tarasques signalent deux classes de médecins. Les *Siquame* (1) ne guérissaient qu'à l'aide d'enchantements et des manœuvres les plus bizarres. Auteurs en même temps de tous les sorts néfastes, ils étaient craints, haïs et souvent maltraités. En revanche les *Xurhica*, qui, au milieu de leurs cérémonies superstitieuses et tout en se livrant à l'hydromancie, appliquaient des substances minérales et végétales, étaient considérés et tout-puissants, même dans les plus délicates affaires domestiques (2).

Chez les Mayas et les Quichés, ou nous nous trompons fort, ou il y avait des enchanteurs en face des prêtres médecins; mais, à coup sûr, les Nahoas avaient diverses catégories de sorciers. Quelques-uns avaient la spécialité des maléfices (3). Entre autres pratiques, fidèlement conservées de nos jours dans plusieurs cantons où la foi n'a pas encore pris racine, les charmeurs façonnaient en argile ou à l'aide de morceaux d'étoffe une sorte de mannequin, qu'ils transperçaient de pointes de maguey et allaient placer au bord du chemin. La personne visée par le sortilège devait infailliblement ressentir des douleurs

(1) Cfr. Lagunas, *Arte y dictionario con otras obras en lengua Michuacana*, México, 1574. Icazbalceta, *Bibliografía mexic.*, p. 160. Mendieta, *Historia indiana*, lib. II, c. 19, p. 110.

(2) *Relación de las ceremonias y ritos... de los Indios de la provincia de Mechuacán*, dans *Coleccion de documentos para la historia de España*, tom. LIII, cité par Nicolas Leon, *Apuntes para la historia de la medicina en Michoacan*.

(3) Cfr. Sahagun, *Op. cit.*, tom. III, pp. 120 et 22 sqq.

aux endroits marqués par l'épine dans le simulacre. Certains *brujos* et *brujas* passaient pour se transformer en toute espèce d'animaux (1). Ils apparaissaient aussi sur les montagnes sous la forme d'un corps enflammé, franchissant comme un éclair d'énormes distances. Malheur aux maisons où ils pénétraient pour sucer le sang des enfants! Le meilleur moyen de leur barrer la route, était d'armer de chardons portes et fenêtres, ou de placer dans la cour une écuelle contenant de l'eau et du charbon. Ces sorciers, universellement méprisés et abhorrés, s'appelaient parfois *nahualli* (2), nom aujourd'hui encore appliqué aux sorcières qui par divers enchantements se métamorphosent à leur gré. Le même terme désignait une sorte d'amulette. On appelait nahualisme, une superstition originaire du sud, paraît-il, et fort en vogue chez les Zapotèques, qui consistait à regarder la destinée d'un homme comme inséparablement unie à celle d'un animal qui prenait le nom de *nahual*. Les magiciens initiaient à ces pratiques les jeunes enfants dont on leur confiait l'éducation. Ils les menaient aux champs, et là, après des offrandes religieuses, apparaissait à chacun d'eux l'être vivant qui devait être son *nahual*.

Magiciens guérisseurs. — La crédulité des masses attribuant la maladie à des causes occultes, il était naturel d'en demander la guérison à des agents mystérieux. Le sorcier persécuteur et méchant appelait le sorcier bienfaisant et libérateur. Et voilà bien, nous semble-t-il, l'explication la plus plausible de la répugnance qu'ont eue tant de peuples à vouloir d'autres médecins que des prêtres ou des magiciens. C'est que nos infirmités (ainsi disent les livres sacrés

(1) Torquemada, *Monarchia indiana*, t. II, lib. VI, c. 48, p. 89. Mendieta, *Hist. indiana*, t. II, c. 19, p. 109. *Libros de mercedes del archivo general*, manuscrit, tom. III, fol. 89, dans Icazbalceta, *Don Fray Juan de Zumarraga*, p. 9.

(2) Cfr Sahagun, *Op. cit.*, t. III, lib. X, c. 9, pp. 22 sqq.

de l'Égypte) ne sont souvent que la manifestation visible d'un désordre caché, d'un génie malfaisant qui a pris possession du corps. En vain espérez-vous une guérison durable des troubles extérieurs, si vous ne chassez l'esprit mauvais dont ils trahissent la présence. De là le double rôle des guérisseurs; de là ces ordonnances complexes, qui, tout en prescrivant des remèdes fort naturels, s'attaquent, par une conjuration, à la racine mystérieuse de tous nos maux. Les papyrus égyptiens nous ont transmis plusieurs de ces invocations magiques; et, dans les idées de beaucoup d'autres races, ce n'est qu'après avoir éloigné le démon possesseur, ou effacé le péché, ou dissipé l'enchantement, qu'un traitement pouvait être efficace. A Babylone, au lieu de médecins proprement dits (1), il y avait des prêtres sorciers, théosophes, guérisseurs, conjurateurs, qui avaient raison de la maladie en purifiant l'infirme, en opposant une invocation nouvelle à l'invocation coupable qui avait frappé la victime. Des fragments conservés au British Museum contiennent bon nombre de ces formules libératrices.

Le système médical des anciens Nahoas reposait sur une conception semblable. Pour eux, comme pour beaucoup de leurs descendants actuels, c'était un art magique, exercé tantôt par de misérables exploiteurs, tantôt par de vrais *curanderos*, qui administraient d'excellents remèdes sans négliger pour cela l'appareil de la sorcellerie.

Voici par exemple le *Tetlacuilique*, tel que le virent nos premiers missionnaires (2). Il souffle d'abord sur la partie malade, la presse en tous sens, y applique les lèvres et la suce, pour en retirer enfin de petites couleuvres, des insectes, des épines, des cheveux : là était l'origine de la douleur ou du malaise. Suivant les cas, il extrait aussi des vers de la bouche et des yeux. L'on comprend avec

(1) Cfr Hérodote, édit. Müller, Paris, 1844, lib. I, c. 197, p. 66.

(2) Torquemada, *Monarchia indiana*, lib. XIII, c. 35, p. 492; cfr lib. IV, c. 28, p. 416.

quelle puissance ces charlatans se rendaient maîtres de l'imagination populaire. Ceux d'aujourd'hui n'ont pas encore désappris cet art : après le traitement, ils brisent parfois, devant le malade, un œuf dont ils font sortir les objets divers qu'ils prétendent avoir retiré du corps. Des documents du siècle dernier nous apprennent que, dans l'état de Puebla, les *tizitl* ou *curanderos de hechizos* étaient passés maîtres en impostures et tours d'escamoteurs (1). Pour accréditer leur ministère, ils s'occupaient avant tout de convaincre leur client qu'il était dûment ensorcelé ; et, du reste, leurs manipulations pouvaient parfois à elles seules provoquer la maladie que leur victime croyait avoir reçue du mauvais sort. Quant aux fatigues du massage, de la succion, de la prestidigitation, ils s'en dédommageaient amplement, et par l'ascendant qu'ils prenaient sur la tribu, et par le prix élevé qu'ils mettaient à leurs soins.

Si nos conjectures sur l'affinité ethnique des peuples mexicains sont fondées, il faudra retrouver chez eux, plus ou moins altérées, les coutumes du plateau central. Et en effet, les documents, les traditions antiques déposent en ce sens. Là même où ils font défaut, les pratiques actuelles des Indiens parlent assez d'elles-mêmes. Nous objectera-t-on qu'il n'est permis d'en rien conclure pour leurs ancêtres ? Mais les races ici demeurent stationnaires ou, du moins, plusieurs tribus s'offrent à nous comme des reliques vivantes d'une époque déjà reculée. Elles sont les monuments authentiques du passé, monuments trop négligés jusqu'ici. En cette matière, quelques savants ont tort, nous semble-t-il, de s'en tenir aveuglément aux relations primitives, oubliant qu'à peu d'exceptions près, elles sont l'œuvre d'écrivains étrangers, bien placés sans doute pour surprendre les secrets des indigènes, mais parfois inhabiles à les traduire. Ces descriptions si détaillées, si

(1) Cfr Andres Perez de Velasco, *El ayudante de cura*, p. 93. Puebla 1766.

minutieuses, ne reflètent pas toujours exactement l'ancienne société mexicaine : il y manque un peu la perspective, la couleur locale, les nuances. Et pouvait-il en être autrement? Sous l'empire des idées et des impressions apportées d'outre-mer, les premiers colons défigurèrent, sans le vouloir, ce monde si nouveau pour eux. Et, faute de termes exacts pour exprimer les traditions indigènes, ils recoururent aux équivalents assez mal choisis de leur propre langue. Qu'on se rappelle ici les inappréciables travaux lexicographiques laissés par le XVIe siècle : en dépit de longues et effrayantes études, leurs auteurs n'ont pas toujours réussi à saisir ni à reproduire la physionomie des langues américaines : c'est qu'ils voulaient instinctivement les ramener à des grammaires semblables à celles de l'Europe. Ces idiomes de structure si différente, mis de force dans un cadre auquel ils ne pouvaient se plier, devaient inévitablement perdre quelque chose de leur caractère. Nous croyons voir les mêmes anachronismes dans les chroniques et les histoires. Heureusement, plusieurs groupes d'indigènes isolés et plus réfractaires que d'autres à la civilisation moderne sont restés comme les témoins des usages antiques. Certains détails que les livres laissent dans l'ombre, des coutumes dont nous ne saisissons pas le sens s'expliquent tout naturellement et s'éclairent d'un jour nouveau, si l'on examine de près les mœurs actuelles. Il en est ainsi notamment de la magie médicale. Malgré tant de secousses et de bouleversements, ce n'est pas seulement le type de la race et les institutions qui se sont conservés avec une étonnante fixité ; dans certains points, soustraits jusqu'ici aux influences chrétiennes, les superstitions elles-mêmes ont traversé les siècles sans altération sensible. Ce fait se renouvelle ailleurs, mais il est ici d'une portée qui ne saurait échapper aux ethnographes. Il permet de compléter les documents écrits et de les soumettre à un contrôle parfois indispensable. A ce titre encore, des témoignages relativement modernes peuvent

avoir grande valeur, et nous n'hésitons pas en appeler ici à ceux des missionnaires du XVIIe siècle.

En parlant de quelques tribus californiennes, leurs prêtres, disent-ils, à la fois médecins et sorciers, guérissent les maladies par l'application des herbes, et en imposent à la multitude en s'attribuant le pouvoir de conjurer les maléfices. Quelquefois ils soufflent sur le membre endolori avec une telle force que le bruit s'entend assez loin. D'autres fois ils sucent la partie malade, surtout quand elle été frappée d'une flèche. C'est un moyen d'absorber le poison de la blessure; mais ils font croire au patient qu'ils retirent de son corps des morceaux de bois, de petites pierres, des épines, cause unique de la douleur. Et, pour mieux tromper, ils cachent d'avance ces objets dans leur bouche, pour les exhiber après l'opération. Ensuite ils les enfilent en collier, et étalent ce trophée comme une preuve de leur art.

Mêmes supercheries chez les *curanderos* magiciens de Sinaloa, qui autrefois s'opposèrent si vivement, et pour cause, à l'évangélisation de leurs compatriotes (1). Maîtres de la vie et de la mort, ils étaient universellement redoutés. « Ces médecins endiablés, dit un vieil historien (2), tantôt soufflent avec force sur le malade, tantôt sucent les organes atteints. L'on serait tenté de voir là en somme une ventouse qui attire et dissipe les humeurs. Malheureusement, tout cela est mêlé de tant de superstitions et de tromperies que nous n'osons nous y fier. Ils donnent à entendre à leurs victimes qu'ils leur enlèvent du corps des bâtonnets, des épines, de petites pierres, que ces imposteurs dissimulaient dans la bouche ou dans la main. La cure faite, ils montrent ces objets avec ostentation. Ils guérissent les blessures de flèche en suçant le poison, et n'en sont guère

(1) Andres Perez de Ribas, *Historia de los triumphos de nuestra santa fee entre gentes las mas barbaras y fieras del nuevo-mundo*, Madrid, 1645, lib. VI, c. 5, p. 386.

(2) *Ibid.*, lib. I, c. 5, pp. 17 sqq.

endommagés, car ils crachent aussitôt le poison, qui n'est pas mortel s'il ne pénètre dans le sang et ne s'incorpore avec lui. » Du reste, ils attribuaient leur puissance au démon, nommé par eux *abuelo*, aïeul, sans trop se rendre compte s'il était créateur ou créature. Il leur apparaissait, disaient-ils, sous la forme d'un serpent ou de quelque autre animal.

Les habitants de la Sierra de Topia, au témoignage de Ribas (1), avaient aussi des *hechiceros*, dont ils redoutaient les sortilèges, parce qu'ils donnaient la maladie ou la santé, la vie ou la mort, des récoltes abondantes ou la stérilité.

Sur les Mayas, les données sont moins précises. Nous savons pourtant que des vieillards sorciers prononçaient des formules d'enchantement sur les femmes enceintes, et guérissaient les morsures de vipères. Ils entendaient aussi des confessions et jetaient des sorts avec des grains de maïs.

Il serait fastidieux de multiplier ces citations. Passons du Mexique à une autre partie du continent américain, et les peuplades sauvages de l'Orénoque nous fourniront ample matière à rapprochements. Leurs médecins (appelés, suivant les tribus, *mojanes*, *piaches*, *alabuquis)* accréditaient leur pouvoir en se disant en rapports suivis avec des génies invisibles (2). Les *piaches* commençaient par prescrire un jeûne rigoureux au malade et à toute sa famille, ou défendaient à qui que ce soit dans la maison de se livrer au sommeil (3). Les *mojanes* posaient en médecins habiles et se vantaient d'en finir avec la maladie rien qu'en suçant l'organe affecté. Souffrait-on, par exemple, d'un mal d'estomac? Ils arrivaient, cachant dans la bouche des racines ou des herbes; puis, après avoir

(1) *Ibid.*, lib. VIII, c. 12, p. 496. Cfr p. 474.

(2) *El Orinoco ilustrado, historia natural, civil y geographica, escrita por el P. Joseph Gumilla de la Compañia de Jesus,* Madrid, 1741, pp. 309 sqq.

(3) *Ibid.*, p. 147.

appliqué les lèvres sur le siège de la douleur, ils montraient triomphalement les racines prétendues extraites de l'estomac. Chez les Otomaca, la succion était si forte qu'elle faisait jaillir le sang, et, dans ce sang, le guérisseur montrait des éclats de pierre, qui étaient les mystérieux agents de la maladie. Souvent aussi ils jetaient largement de l'eau froide sur leurs clients, ou bien, comme chez les Guaybas et les Chiricoas, le patient était plongé dans l'eau jusqu'au cou. Quelques tribus mexicaines, le lecteur s'en souviendra, accordaient tout crédit à un traitement analogue.

Les médecins des Guaranes (Guayra), demi-sorciers, se disaient investis par le ciel lui-même du don de guérir. En somme, ils ne guérissaient que l'imagination ; car, pour tout remède, ils se contentaient de sucer la partie malade et feignaient d'en extraire divers objets qu'ils tenaient cachés dans la bouche (1). Enfin, dans les tribus des Chiquitos, une ordonnance médicale complète se composait de deux prescriptions : d'abord sucer le membre endolori, quelle que soit la nature du mal; puis vouer une femme à la mort, parce que c'est des femmes que proviennent tous les malheurs (2).

Plus au nord, à la côte de Paria, les féticheurs faisaient croire au malade que des influences hostiles lui avaient introduit dans le corps des lames, des couteaux et des pierres (3).

Les *Bohiques*, prêtres-médecins de Haïti, employaient eux aussi une médication semblable à celles des Mexicains de Sinaloa (4).

Ces superstitions ont donc envahi les contrées les plus diverses, depuis la région isthmique du continent américain jusqu'aux pays méridionaux et jusqu'aux îles elles-

(1) Charlevoix, *Historia Paraguayensis*, Venise, 1779, lib. IV, p. 55.
(2) *Ibid.*, p. 215.
(3) Torquemada, *Monarchia indiana*, t. II, lib. VI, c. 26, p. 55.
(4) *Ibid.*, tom. II, lib. XIII, c. 35, p. 491.

mêmes. La sorcellerie revêt à peu près partout les mêmes formes.

En voici une qui paraît avoir été familière chez les Nahoas : quelqu'un était-il pris de fièvres violentes, on se hâtait de fabriquer une espèce de petit chien en pâte de maïs, et d'aller le fixer sur un plant de maguey, dans le chemin public. Malheur à qui passait par là le premier ! Il emportait avec lui la fièvre dont il débarrassait le malade. On se rappellera que les Péruviens de la côte déposaient aussi sur la route les habits de l'infirme, bien sûrs que le passant qui les toucherait prendrait sur lui tout le mal.

Amulettes et pronostics. — Les fouilles ont mis au jour un très grand nombre d'amulettes, et l'on a pu constater leur existence chez la plupart des tribus mexicaines, depuis Tehuantepec jusqu'au nord. — Sur les magiciens de Sinaloà, Perez de Ribas nous transmet ce détail caractéristique, qu'ils étaient en commerce avec l'esprit mauvais et qu'ils portaient dans une petite bourse de cuir le gage du pacte diabolique. Ils y renfermaient des pierres à moitié transparentes. Ce mystérieux sachet était gardé et vénéré comme une relique (1).

Dans certaines conjonctures pourtant, aucun talisman, aucun charme ne pouvait avoir raison de la fascination ou du sort mauvais ; et c'était pour savoir à quoi s'en tenir que les Nahoas recouraient à de multiples pronostics. Ils enchevêtraient des cordelettes et les lançaient à quelque distance : demeuraient-elles mêlées, le malade devait mourir ; mais, si l'une d'elles en tombant s'étirait, la guérison était certaine (2). Ils jetaient aussi à terre, sept ou huit fois, une poignée de maïs : si un grain restait debout, c'était d'un très mauvais augure pour l'infirme (3). Le

(1) *Historia de los triumphos de nuestra santa fee*, p. 17.

(2) Motolinía, *Historia de los Indios de la Nueva-España*, trat. II, c. 8. Mendieta, *Hist. ecl. indiana*, lib. II, c. 19.

(3) Torquemada, *Monarchía indiana*, t. II, lib. 6, c. 48, p. 84.

chant du *tecolotl* (hibou) perché sur la hutte ou sur un arbre voisin présageait la maladie ou la mort; et la chouette était appelée *yautequila* (messagère du dieu et de la déesse des enfers), parce qu'elle venait, disait-on, visiter le malade au nom du funèbre *mictlantecuhtli*. Si l'on rencontrait en chemin le ver *pinaviztli*, il fallait tracer sur le sol deux lignes en forme de croix et, plaçant l'insecte au centre, voir quelle direction il prenait : rampait-il vers le nord, c'était un arrêt de mort inéluctable; allait-il au sud, c'était le salut (2).

Ces peuples superstitieux tiraient présage des plus insignifiantes circonstances et tournaient tout en pronostic. Toutefois on ne saurait lire, dans Sahagun, le détail de ces absurdités sans songer à des superstitions toutes semblables chez des races bien différentes.

EFFICACITÉ DE LA THÉRAPEUTIQUE. — CORPS MÉDICAL.

Quoique l'art médical fût le patrimoine des prêtres ou des sorciers, il ne se bornait pas, chez les Mexicains, aux imprécations, aux lustrations, aux cérémonies extravagantes que certains auteurs décrivent si complaisamment. A côté d'un élément religieux fort altéré par la superstition, se laissent entrevoir de sérieuses connaissances pratiques. Malheureusement, dès qu'on veut dégager de cette gangue les notions vraiment utiles de la thérapeutique mexicaine, l'on se heurte à d'énormes difficultés. Les détails jetés çà et là par nos premiers chronistes ébauchent à peine la question; et, pour la résoudre, ce n'est pas trop de toutes les données que fournissent les pictographies, la linguistique, les analogies avec d'autres civilisations mieux connues, l'étude patiente de la médecine populaire d'aujourd'hui. Cette recherche nous entraînerait trop loin; et il faudra nous contenter de

(2) Sahagun, *Hist. de las cosas de Nueva-España*, t. II, lib. IV, c. 5, 8 sqq., pp. 8 sqq.

quelques indications sur l'efficacité de la thérapeutique indigène, sur ses procédés, sur l'organisation du corps médical. En cette matière où nous nous aventurons pour ainsi dire sans guide, il ne peut être question d'un exposé complet et approfondi. Il fallait bien cependant effleurer le sujet, ne fût-ce que pour réunir quelques notions exposées à se perdre.

A en croire d'anciens auteurs, les Aztèques possédaient merveilleusement la science d'Esculape ; et aujourd'hui même, pour un petit nombre de sceptiques, on compte une légion d'admirateurs. D'après eux, les remèdes transmis chez les Indiens de génération en génération étaient et sont encore souverains pour tous les maux. Ils les appliquent de confiance.

Ces vertus ne sont-elles pas un peu imaginaires ? Assurément beaucoup d'écrivains les ont trop célébrées, et il serait périlleux de partager pratiquement leur enthousiasme archéologique. Des drogues les plus préconisées par les rebouteurs indigènes, quelques-unes sont sans effet, ou même sont nuisibles. Nous nous en expliquerons plus loin en parlant de la matière médicale, mais nous verrons aussi que beaucoup de ces remèdes ont fait leurs preuves, qu'ils ont pour eux la sanction d'une expérience déjà longue.

Du reste, les faits sont nombreux et incontestables. Il serait facile de citer bien des Européens réputés incurables, ruinés en consultations et en remèdes, et qu'un traitement assez bizarre du *curandero* a rendus à la vie. Pour certaines affections graves, les herboristes en titre connaissent des secrets religieusement enseignés de père en fils. Mais s'agit-il d'indispositions ou d'accidents vulgaires, le premier venu, dans certains districts, vous dira sans hésiter quelle herbe doit vous guérir. Dans une récente excursion en terre chaude, notre compagnon de voyage, pris subitement d'un mal d'yeux insupportable, vit venir à lui un campagnard, qui, ayant entendu ses plaintes, lui

offrit, si nos souvenirs sont fidèles, une poignée de *yerba de santa María* et de *yerba dura* fraîchement cueillies. Très peu de temps après qu'on les eut appliquées à froid sur les yeux, toute la douleur disparut. Dans des maladies dangereuses, rebelles à tout traitement, devant lesquelles les sommités médicales s'étaient déclarées impuissantes, nous savons à n'en pas douter que des tisanes préparées par les indigènes ont été promptement et pleinement efficaces.

Déjà les *conquistadores* vantaient hautement la médecine et la chirurgie des nations soumises. Ils recrutaient parmi elles leur corps médical militaire. Après le désastre de la *noche triste* et la bataille d'Otumba, Cortès et ses compagnons furent guéris de leurs blessures par les Tlaxcaltèques.

Nombre d'Espagnols, abandonnés et réputés perdus par les savants d'outre-mer, durent la vie à nos rebouteurs. Entre leurs mains, les blessures se cicatrisaient vite. Les cures étaient rapides, non seulement parce que, étrangers à toute vue d'intérêt personnel, ils ne prolongeaient pas à dessein la maladie, comme l'observe malicieusement Motolinia (1), mais grâce surtout à une longue pratique et à l'ingénieuse application des remèdes du pays.

Si leur mérite n'avait été incontestable, Cortès (2) eût-il prié l'empereur, dès 1522, de ne laisser passer en Amérique aucun médecin de l'ancien monde ? Il en vint pourtant, et en bon nombre ; mais ils n'ébranlèrent pas le prestige dont jouissaient les guérisseurs indiens. Ajoutons que ceux-ci, après la conquête, reçurent une certaine éducation scientifique. Dans l'école du couvent de Tlatelolco, ils prenaient une assez sérieuse connaissance de la thérapeutique. Il résulte même d'un *Confesionario* de 1599 qu'ils s'accusaient comme d'une faute d'avoir exercé leur art sans aucun examen préalable (3).

(1) Icazbalceta, *Bibliografía mexicana*, p. 161.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 160.

Corps médical. — L'organisation du corps médical chez les Nahoas est enveloppée de ténèbres. Dans certaines familles, la profession de la médecine passait constamment du père aux fils. Mais formaient-ils une caste proprement dite? Les monuments figuratifs sont muets sur ce point. Ils donnent seulement, que je sache, les hiéroglyphes de l'endormeur, de l'herboriste, de l'arracheur de dents, du saigneur, etc. (1), sans rien préciser sur leurs pratiques ni sur leur organisation.

Les pictographies nous font croire, sans permettre de l'affirmer, que chez les peuples de l'Anahuac, comme chez les Égyptiens de la période memphitique, l'exercice de la médecine était partagé. Les médecins égyptiens, dit Hérodote (2), ne traitent qu'une seule espèce de maladie, qui les ophthalmies, qui les maux de tête ou de dents. D'aucuns consacrent exclusivement leurs soins aux douleurs intestinales, d'autres aux maladies cachées. — Rome, on le sait, avait également des médecins *topiques*.

A défaut de témoignages directs, nous croyons trouver dans l'idiome tarasque des traces d'une institution semblable. Le vocabulaire de Gilberti donne les termes suivants : *xurhica mayapensri*, chirurgien; *tzinangaricuhperi*, médecin des yeux; *tzinandicuhperi*, médecin des oreilles (3).

Cela ne veut pas dire sans doute que les praticiens ordinaires aient été aussi exclusifs, mais que, pour certaines affections plus générales dans le pays, il y avait des spécialistes qu'on employait de préférence.

Les monarques de Tzintzuntzan (Michoacan) s'entouraient

(1) Orozco y Berra, *Historia antigua de México*, t. III, pp. 30 sqq., et dans l'atlas, planche IX, numm. 41, 57, etc.

(2) Hérodote, lib. II, c. 84, p. 97, lib. III, c. 1, p. 132. Cfr *Ctesiae Cnidii fragmenta*, édit. Müller, Paris, 1844, p. 2; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*

(3) Cfr Nicolas Leon, *La cirugía en Michoacan*, p. 1. Pour ce qui regarde l'archéologie particulière des Tarasques, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur aux savantes monographies du directeur du *Museo michoacano*, docteur Nicolas Leon.

d'un corps bien fourni de médecins *simplicistas*. C'étaient des *empiricos erbolarios*, herboristes empiriques, placés sous la direction d'un chef. Tous se réunissaient en consulte dès que le roi ou *caltzontzin* tombait malade, et, quand leurs efforts échouaient, ils s'adjoignaient de nombreux collègues (1). C'est qu'il y allait de leur vie; si l'auguste malade succombait, plusieurs de ses médecins devaient le suivre dans l'autre vie pour lui continuer leurs services. On les tuait au pied du bûcher royal (2).

Dans des villages indigènes, nous voyons quelquefois des femmes, des *curanderas*, se vouer au soulagement des malades; nous n'hésitons pas à revendiquer pour leurs ancêtres une coutume analogue. Sahagun, du reste, mentionne fréquemment les *medicas* avec les *parteras*, et Motolinia, dans un manuscrit inédit de la bibliothèque Icazbalceta, dit formellement : « Les personnes du sexe étaient toujours soignées par des femmes, et les hommes par des hommes (3) ».

DOCTRINES ET PRATIQUES MÉDICALES.

Des témoins d'une incontestable autorité nous apprennent à quels résultats étonnants arrivaient les thérapeutistes de l'Anahuac. Mais quelles doctrines et quelles méthodes suivaient-ils ? Leur enseignement, fondé sur l'observation et une expérience séculaire, avait-il été formulé en préceptes et consigné dans les pictographies ? Consultaient-ils des répertoires, des livres professionnels, quelque chose comme le *tonalamatl* des astrologues ? Rien de précis à cet égard dans les manuscrits hiéroglyphiques, ni dans les chants sacrés, ni dans les souvenirs populai-

(1) *Relacion de las ceremonias y ritos, poblacion y gobierno de los Indios de Mechuacan*, cité par Nicolas Leon, *Apuntes para la historia de la medicina en Michoacan*. 2e édit., pp. 3 et 23. Torquemada, *Monarchia indiana*.

(2) Cfr Alonso de la Rea, *Cronica de la orden de S. Francisco*, año de 1639, lib. I, c. 11 et 12.

(3) Icazbalceta, *Bibliog. mexic.*, p. 160.

res ; du moins, ces précieuses sources d'information, trop peu connues encore, ne nous ont pas jusqu'ici livré ce secret.

Quoique les Nahoas aient certainement eu mieux que les traditions vagues d'un grossier empirisme, il ne semble pas que leur médecine théorique ait été fort développée. Ils n'étudiaient guère l'intérieur du corps humain. On sait qu'en Égypte, malgré l'habitude d'embaumer et de momifier les cadavres, les notions anatomiques furent longtemps des plus rudimentaires. Les Mexicains (1), croyons-nous, ne profitèrent pas davantage des incisions réglementaires qu'ils pratiquaient dans les victimes humaines, quand ils les écorchaient, leur arrachaient le cœur ou les démembraient pour les festins rituels.

Leur enseignement traditionnel n'était pourtant pas inviolable ; il se modifiait en passant de père en fils, et se complétait par les recherches personnelles. Ils n'étaient pas enfermés dans les formules d'un code sacré, comme les Égyptiens, qui ne pouvaient tenter une méthode nouvelle qu'à leurs risques et périls, sûrs d'être punis de mort si l'essai tournait à mal. A Tenochtitlan, les expérimentateurs avaient les coudées franches. Sans aller jusqu'à disséquer les cadavres ou expérimenter sur des corps vivants, ils firent, grâce à une scrupuleuse observation de la nature, de réels progrès dans « l'art divin ».

Leur médication, d'abord purement conjecturale, puis appuyée sur l'expérience, paraît s'être élevée peu à peu à la hauteur d'un art et presque d'une science. Un vaste champ d'observations leur était ouvert dans les hôpitaux ; car, dès avant la conquête, Mexico, Texcoco, Tlaxcalla, Cholula et d'autres grandes capitales avaient ouvert des asiles aux malades (2). Les faits y furent soumis à une appréciation intelligente et le traitement était dirigé par

(1) Disons une fois pour toutes qu'en prenant les termes de *Mexicains*, *Toltèques*, *Aztèques*, etc., dans l'acception vulgaire, nous n'entendons préjuger aucune question ethnographique.

(2) Torquemada, *Monarchia indiana*, t. II, lib. VIII, c. 20, p. 160.

des vues rationnelles. Et si, comme l'affirme Hernandez (1), l'on savait distinguer les affections diverses, déterminer leurs caractères, en signaler les phases, n'y a-t-il pas là déjà toute une pathologie ? Ces Indiens devaient avoir du coup d'œil pour fixer d'un mot, comme ils le firent parfois, les causes de maladies jusqu'alors totalement inconnues. Quand éclata cette mystérieuse épidémie qui devait ravager périodiquement la colonie sous les vice-rois, les professeurs européens en cherchaient encore dans Hippocrate le nom et les remèdes, que déjà les naturels l'avaient exactement baptisée du nom de *matlazahuatl (ulcus in omento, aut glandulis)* (2).

Ce que devaient être autrefois les procédés médicaux, on peut encore le savoir par induction ; car l'usage s'en est perpétué jusqu'à nos jours, et nous pourrions, à l'aide des coutumes actuelles, reconstituer à peu près tout le régime précolombien. Il serait même fort utile de compléter ainsi les témoignages directs que nous fournissent Sahagun, Hernandez, Monardes et autres. Mais nous ne voulons ici qu'effleurer le sujet.

C'était dans l'élaboration des remèdes végétaux que triomphait l'esprit de recherche des *curanderos*. Antidotes, émétiques, vermifuges, dépuratifs, émollients, diurétiques, fébrifuges, il y avait une infinité de médicaments pour les indispositions ordinaires comme pour les cas les plus graves. Les simples s'administraient sous toutes les formes : décoctions, infusions, huiles, onguents, emplâtres. Certaines gommes et résines servaient d'électuaires (3). Les doses, soigneusement mesurées, variaient

(1) Cfr Clavigero, *Historia antigua de Méjico*, lib. VII. p. 188.

(2) Cfr Joannis Aloysii Maneiri, *De vitis aliquot Mexicanorum, pars prima*. Bologne, 1791, pp. 185 sqq. Mendieta, *Hist. ecl. indiana*, lib. IV, c. 36, pp. 513 sqq. Sahagun, *op. cit.*, t. III, p. 327. Cavo, *Los tres siglos de México*, pp. 64, 131, 144.

(3) Clavigero, *op. cit.*, lib. VII, p. 189. Orozco y Berra, *Historia antigua d México*, t. I, p. 357.

suivant les âges. Nous aurons à y revenir en traitant de la matière médicale.

Aux soldats blessés, aux femmes après leur délivrance, à ceux qu'avait mordus un animal venimeux ou que tourmentait la fièvre, le *temazcalli* était indispensable. L'on appelle ainsi un bain de vapeur en usage de date immémoriale. Aujourd'hui encore, nous ne traversons guère de village ni même de grande métairie, sans y voir une ou plusieurs constructions affectées à ces bains. Qu'on se figure une espèce de four en adobes (briques séchées au soleil), voûté, circulaire, de huit pieds environ de diamètre et haut de cinq ou six pieds, muni d'un orifice à la partie supérieure. Le fond légèrement convexe est un peu au-dessous du niveau du sol. On y pénètre en rampant ou à genoux par une porte étroite. Du côté opposé à cette ouverture est disposé un foyer en pierres ou en adobes, uni au *temazcalli* par une paroi commune de *tetzontli (tezontle)* ou de quelque autre pierre poreuse. Quand celle-ci est surchauffée par le feu du fourneau, le malade entre dans l'hypocauste, en ferme soigneusement les ouvertures, jette de l'eau sur le *tetzontli* embrasé et, se couchant sur une natte, se baigne dans l'épaisse vapeur qui s'élève aussitôt. En même temps, il se fouette le corps et surtout les membres endoloris à l'aide d'une verge d'herbes ou de feuilles de maïs trempées dans de l'eau chaude. Cette opération provoque une sueur plus ou moins abondante suivant les cas. Les Indiens disent merveille de ce bain thermal (1).

La médecine opératoire était en possession de maints procédés réputés fort efficaces. Elle savait promptement cicatriser une plaie, remettre des membres luxés ou désarticulés, réduire les fractures (2).

Un corps d'ambulance accompagnait l'armée. « Il y

(1) Sahagun, *op. cit.*, t. III, lib. XI, p. 287. Clavigero, *op. cit.*, p. 190. Cfr Gustav Brühl, *Die Culturvölker Alt-Amerika's*. Cincinnati, 1875-1887, p 304.
(2) Orozco y Berra, *Historia antigua de México*, t. I, p. 357.

avait, dit Mendieta (1), des gens de qualité pour prendre soin des blessés durant la bataille. On les recueillait et on les transportait à l'endroit où se tenaient les *zurujanos* », prêts à prodiguer les secours de leur art.

Entre autres hémostatiques, ces chirurgiens appliquaient sur la plaie un baume « d'une puissance merveilleuse pour guérir des blessures rebelles à tout autre traitement, et étancher le sang (2) ». Ils obtenaient ce baume en faisant cuire dans l'eau les tiges et les baies du *maripenda*, plante à feuilles lancéolées, dont le fruit, en grappes, ressemble au raisin. Ils tiraient du règne végétal mille autres ressources pour le pansement.

On tenait compte aussi de l'altitude et du climat. Nous le savons par cet aphorisme de la chirurgie indigène : Les blessures à la jambe, assez inoffensives dans les zones froides ou tempérées, peuvent être fatales en *tierra caliente ;* tandis que celles de la tête offrent beaucoup moins de gravité sous un ciel brûlant que sur le haut plateau.

En cas de fracture, on empêchait à tout prix le contact de l'air, et l'on étendait sur la région douloureuse une substance aromatique, formée de résines et de graines de *nacazol* ou *toloatzin* (3) pulvérisées. Puis on la couvrait de plumes ; et, après avoir remis en présence les deux surfaces séparées par l'accident, on les maintenait par des attelles fortement serrées, pour assurer la soudure des os. Souvent l'appareil s'enlevait au bout de vingt jours, et faisait place à des éclisses de *ocuzotle*, garnies de poudres végétales (4).

Les ulcères se guérissaient par le *nanahuapatli* et le *zacatepatli* (5), les apostèmes par le *tlalamatl* et le suc du

(1) *Hist. ecl. indiana*, lib. II, c. 36, p. 131.

(2) *Rerum medicarum Novæ Hispaniæ thesaurus*. Rome, 1651, lib. III, c. 13. Cfr *Archives de la commission scientifique du Mexique*, t. I, p. 359.

(3) Dans la langue vulgaire, cette daturée s'appelle *toloache*.

(4) Sahagun, *op. cit.*, t. III, lib. x, c. 28, pp. 97, 103 sqq.

(5) Clavigero, *op. cit.*, lib. VII, p. 191. Sahagun, *op. cit.*, t. III, p. 87.

chilpatli, certaines plaies par le baume américain, le *picietl* (tabac) ou l'*izontecpatli* (espèce de *titimalo* ou plante laiteuse). Sahagun parle aussi de médicaments antiseptiques.

Le massage était en honneur.

Les Aztèques se saignent encore au moyen de pointes de maguey. Il en était de même autrefois, mais l'on employait en outre l'épine du porc-épic mexicain *(huiztlahuatzin)*, ou une lame d'obsidienne *(iztli)*. La même pierre, sous le nom de *tzinapu*, sert toujours de lancette aux Tarasques, qui l'ont héritée de leurs ancêtres précolombiens. C'est un éclat de forme triangulaire, haut de deux centimètres, ajusté à un manche, et appelé *puretaqua*. Un coup sec et rapide le fait pénétrer dans la veine (1).

Les Indiens du Michoacan connaissaient-ils la trépanation ? M. de Nadaillac en a vu des traces sur un crâne du Pérou, et, comme le dit le docteur Leon, il existe assez d'analogies entre Péruviens et Tarasques, pour qu'on puisse s'attendre à trouver en vogue chez ceux-ci une opération semblable. Cependant, ni les crânes aztèques que nous avons pu examiner jusqu'ici, ni, croyons-nous, ceux du Michoacan n'ont fourni jusqu'ici aucun indice à cet égard.

Il est permis de supposer que, pour soustraire les malades aux douleurs des opérations chirurgicales, plusieurs tribus nahoas recouraient à des agents anesthésiques, devançant ainsi de plusieurs siècles la science européenne. Dans son *Tesoro de medicinas* (2), le vénérable Gregorio Lopez écrivait vers 1580 : « La mandragore amène la perte de la sensibilité pendant trois heures. Les médecins l'emploient avant de couper ou de cautériser. Il convient d'en prendre une drachme dans la boisson ou avec quelque aliment ». Pline, ainsi que Dioscoride, signale les propriétés narcotiques et stupéfiantes de cette solanée; et

(1) Nicolas Leon, *La Cirugía en Michoacán*, p. 1.
(2) Icazbalceta, *Bibliografía mex.*, p. 174.

peut-être est-ce de lui que l'ermite-guérisseur les apprit ; mais, peut-être aussi, ce fut chez les peuplades au sein desquelles il vécut. N'oublions pas qu'il habita successivement la vallée de Atemajac occupée par des Chichimèques, les hauteurs de la Huaxtèque et d'Atlixco, enfin l'hôpital de Huaxtepec, où il composa son ouvrage, et où il avait sous les yeux la collection de simples commencée avant la conquête et poursuivie par les colons.

Nous relevons, d'ailleurs, dans Sahagun ce curieux passage(1) : « Au mois *xocohuetzi* (ou *xochotluetzi*, comme il l'appelle), les maîtres conduisaient au sanctuaire de *Xiutecutli*, dieu du feu, les esclaves et les prisonniers destinés à être brûlés vifs, et dansaient jusqu'à la nuit tombante. A minuit ils enlevaient aux victimes quelques cheveux de la tête, et leur saupoudraient la figure d'une substance nommée *yiauchtli* pour engourdir la sensibilité et leur rendre la mort moins douloureuse. Puis ils les chargeaient, pieds et poings liés, sur leurs épaules, les menaient comme en dansant autour d'un grand brasier, où ils les précipitaient l'un après l'autre. On les en retirait à moitié brûlés, mais respirant encore, pour leur arracher le cœur. » Selon Torquemada, on employait, comme anesthésiques, les graines de *yauchtli* triturées (2), qui donnaient aussi un encens pour les cérémonies sacrées; et, pour que les captifs voués au sacrifice ne troublassent pas la fête et mourussent joyeusement, on leur faisait prendre parfois une boisson enivrante, nommée *teuvetli* (3).

Rappelons enfin l'herbe *peiotl*, qui, mangée ou prise en décoction, plonge dans l'ivresse pour deux ou trois jours. Les Chichimèques, dit Sahagun (4), en font grande consommation. C'est elle qui leur donne du cœur, leur enlève toute crainte pendant la bataille, les rend insensibles à la faim et à la soif.

(1) *Op. cit*, t. I, lib. II, c. 10, pp. 63, 141 et 177 ; t. II, p. 381.
(2) *Monarchia indiana*, t. II, lib. x, c. 22, pp. 274.
(3) Mendieta, *op. cit.*, lib. II, c. 16, p. 100.
(4) *Op. cit.*, t. III, lib. XI, c. 7, p. 241.

MATIÈRE MÉDICALE.

Nous sommes bien plus amplement renseignés sur la pharmacopée indigène que sur les théories et les méthodes. « Celui qui s'occupe de médecine, dit encore Sahagun, connaît les herbes, les racines, les arbres, les pierres, et leur donne un emplacement à part sur le tianguis, pour les vendre (1). » On le voit, les substances minérales y jouent un certain rôle. Pour les maux de cœur, on triturait dans l'eau froide les pierres *quiauhteocuitlatl* et *xiuhtomoltetl*, cette dernière semblable au *chalchihuitl*, verte et tachetée de blanc. Il suffit, disait-on, d'appliquer sur la nuque un fragment d'*aztetl* pour arrêter les saignements de nez. De l'*atlchipin*, pierre assez molle et friable, on faisait un médicament destiné à tempérer la chaleur excessive du corps.

Les Aztèques ne dédaignaient pas non plus les remèdes tirés du règne animal. La chair du tigre passait pour douée de vertus merveilleuses, notamment contre certaines fièvres. Une espèce d'insecte multipède et écailleux, séché, pulvérisé, mêlé de résines, calmait les douleurs de la goutte. L'*axin*, d'un usage médicinal si fréquent, est une sécrétion animale, d'après Sahagun. Le *tapaiaxin* cuit et mangé résolvait les humeurs. Divers insectes donnaient encore des spécifiques contre les maux de dents, les ophtalmies, etc.

Mais les docteurs mexicains avaient une prédilection marquée pour les simples.

Pour nous renseigner sur cette botanique médicale qui formait la base de tout leur système, nous avons la consciencieuse compilation de Sahagun, quelques données fournies par Motolinía et d'autres missionnaires, les peintures figuratives, la langue elle-même si riche et si expressive

(1) *Ibid.*, p. 59.

dans la nomenclature des végétaux, enfin l'inappréciable travail de Hernandez. Le célèbre médecin de Philippe II, arrivé en 1570 avec le titre de *Protomédico*, se mit aussitôt en devoir d'étudier la thérapeutique de la Nouvelle-Espagne, en essaya lui-même les résultats et les fit examiner par ses confrères dans les hôpitaux du pays. Il consigna ses recherches en seize volumes manuscrits, qui périrent dans l'incendie de l'Escurial, en 1671, mais dont heureusement les Jésuites possédaient une copie, utilisée plus tard, croyons-nous, par le père Nieremberg (1).

Or, le *Rerum medicarum Novæ Hispaniæ thesaurus* reflète assez exactement l'état scientifique de l'ancien Anahuac ; car, sans méconnaître le zèle de Hernandez ni le succès de ses recherches personnelles, c'est bien aux Indiens et aux créoles qu'il faut faire honneur de cette œuvre colossale. En vertu d'un ordre royal, les médecins du pays transmirent à l'envoyé de la cour de Madrid tout ce que leur avaient appris leurs propres observations et des traditions séculaires. Ils lui indiquèrent, entre autres, les noms et les vertus de douze cents plantes (2). Et, à vrai dire, un étranger n'aurait pu sans leur secours connaître en si peu de temps la flore infiniment variée d'un pays tropical. Hernandez l'avoue de bonne grâce, et plus d'une fois il s'excuse du laconisme de ses explications en disant que les Mexicains ne lui en ont pas appris davantage (3). Plus loin nous établirons que les dessins de l'ouvrage trahissent, eux aussi, la main de collaborateurs indigènes.

D'un examen attentif de ces monuments, un fait se dégage : c'est que pour les connaissances botaniques les Mexicains l'emportèrent longtemps sur les peuples de l'ancien monde. Leur longue vie nomade qui leur fit prendre goût à l'observation de la nature, leur passion pour les plantes d'agrément, la nécessité quotidienne de demander au

(1) Icazbalzeta, *Bibliografía mexicana*, pp. 169 sqq.
(2) Clavigero, *op. cit.*. lib. VII, p. 189.
(3) Cfr *Anales del museo nacional de México*, t. III, pp. 137 sqq.

règne végétal des aliments et des remèdes, la connaissance promptement acquise des flores les plus distinctes au cours de conquêtes poussées jusqu'à l'Océan, l'intérêt même qu'inspirait toute fleur nouvelle aux marchands *(pochteca, naoaloztomeca)* pour leur commerce, aux *tlacuilo* ou peintres pour leurs descriptions figuratives ; plus tard, la création de vastes jardins, de collections systématiques qui facilitaient la comparaison des genres et acheminaient les herboristes vers le groupement rationnel : voilà, aux yeux d'un savant auteur, ce qui explique les rapides progrès réalisés dans la botanique mexicaine. Nous voudrions ajouter le caractère même de la race, attentive, réfléchie, sérieuse, plus portée aux notions positives qu'aux œuvres d'imagination, douée d'un admirable instinct d'imitation, qui, sans exclure l'initiative et la spontanéité, lui permettait de reproduire au vif toutes les productions de la nature et d'en conserver le souvenir ; les travaux des *chinampas* et le séjour prolongé dans ces jardins flottants des lagunes où, avec des légumes et des fleurs, se cultivaient aussi des plantes médicinales (1) ; enfin la richesse du pays, qui, grâce à des terrains heureusement étagés, offre sur un espace restreint des différences fort tranchées dans l'exposition, l'altitude, le climat des provinces, réunissant ainsi les plantes des latitudes les plus diverses. Durant le trajet de Vera-Cruz à Mexico, on suit avec étonnement cette rapide succession de quatre zones distinctes, la bande du littoral, la terre chaude, la région tempérée et la froide cime des montagnes. Dans une portion considérable du territoire mexicain, comprise entre la région polaire et la région tropicale, et se confondant parfois avec elles, la végétation se présente tout autrement remarquable, riche et variée qu'en Europe sous les mêmes parallèles. Quant aux provinces du sud, leurs productions sont nettement tropicales et, par suite, doivent avoir beaucoup moins

(1) Cfr Brühl, *Die Culturvölker Alt-Amerika's*, p. 275.

changé depuis les temps historiques que celles des zones tempérées : la flore luxuriante des tropiques résiste mieux au voisinage de l'homme, et il y est plus difficile d'extirper des espèces.

Combien cette incomparable nature ravit les Nahoas et quel parti ils surent en tirer, d'irrécusables documents nous l'attestent. Bien avant la conquête, les Aztèques commencèrent à réunir les plantes, à en essayer les vertus, à les grouper suivant leurs propriétés médicales ou leurs affinités botaniques. C'est là une des phases les plus brillantes de la culture américaine, et nous voulions ici même en indiquer les grandes lignes, quand M. le docteur Paso y Troncoso nous a communiqué sa magistrale étude sur la botanique nahoa. Sauf pour un point accessoire, il paraît impossible de mieux traiter la question, et l'on nous saura gré d'analyser cette monographie trop peu connue encore.

Que les Aztèques se soient voués avec passion à l'étude du règne végétal, ce fait avait été mis en lumière depuis longtemps ; mais c'est le mérite de M. Troncoso d'être entré dans la question plus avant que personne, en étudiant les jardins botaniques des Nahoas et en reconstruisant, non pas sur les données incomplètes des monuments écrits, mais au moyen d'une habile dissection de la langue elle-même, leur système de nomenclature et leur classification, classification rudimentaire, si l'on veut, et grossièrement ébauchée, mais à coup sûr antérieure aux premiers essais tentés en ce genre par les savants européens.

JARDINS BOTANIQUES DE L'ANAHUAC.

De bonne heure, et certainement avant l'arrivée de Cortès, plusieurs grandes capitales de l'Anahuac possédaient des terrains appropriés où l'on réunissait les plantes locales et exotiques, pour les comparer entre elles et les

soumettre à des expériences systématiques. Les princes mexicains qui les créèrent, continuaient ainsi ou, du moins, renouaient la tradition toltèque. Le mouvement civilisateur commencé par Nezahualcoyotl, le roi poète de Texcoco, n'était en définitive qu'une renaissance et, comme toute renaissance, devait passer par une double phase d'imitation et de création (1). C'est à la première qu'appartiennent les jardins botaniques. Suivant toute apparence, ils étaient un souvenir de la magnifique Tula ; mais les Toltèques eux-mêmes n'en avaient-ils point pris l'idée ailleurs? Supérieurs aux tribus qui leur succédèrent dans l'Anahuac, n'étaient-ils pas à leur tour des fils dégénérés d'une civilisation primitive, plus haute encore que la leur? M. Troncoso incline à le croire. Suivant nous, les témoignages qu'il invoque ne permettent pas une interprétation aussi absolue. Si la dégradation s'accentue dans le système religieux et moral à mesure qu'on s'éloigne du berceau de la race, en revanche la culture matérielle, les arts plastiques, les constructions, les connaissances astronomiques accusent, dans l'ensemble, un progrès continu et atteignent leur apogée à l'époque toltèque. Pourquoi ne pas admettre un développement parallèle dans les investigations botaniques?

Nous l'avouons pourtant, la chaîne rompue des civilisations passées ne permet à cet égard que des conjectures.

Toujours est-il que les Nahoas du XIVe siècle révélaient déjà cet amour des plantes si caractéristique chez leurs descendants actuels. Parcourez une localité indigène : rien qu'à voir ces villages-jardins, ces huttes perdues dans la verdure, l'atrium de l'église orné de gracieuses plantations, cette profusion de fleurs dans le temple même, vous croirez retrouver l'antique société aztèque, où tous, monarques et sujets, nobles et *macehuales*, étaient toujours

(1) Troncoso, *op. cit.*, p. 7.

en quête de fleurs et de simples. Les marchands demandaient à la flore des provinces lointaines de nouveaux objets de trafic ; les guerriers eux-mêmes, au cours de leurs expéditions, recueillaient avidement les espèces inconnues dans la métropole, et le luxe s'en emparait aussitôt. Comme présent des mieux agréés, l'on offrait aux grands, aux ambassadeurs étrangers, des guirlandes de fleurs. Paraître en public un bouquet à la main était une distinction sociale, une marque de noblesse, et même certaines plantes ne pouvaient servir qu'aux principaux de la nation, d'autres au seul monarque. Ainsi, l'on interdisait au vulgaire le *cacalaxochitl* (littéralement fleur de corbeau), *Plumiera rubra* de la famille des apocynées; le *tizaxochitl*, *Plumiera alba;* et cette délicieuse magnoliée appelée *yolloxochitl*, d'un parfum si suave et si pénétrant qu'une seule fleur suffit à embaumer une maison entière(1).

Nul n'était admis sans bouquet en la présence du roi. Même étiquette, ou à peu près, dans les temples ; car les idoles étaient parées de fleurs avec un soin scrupuleux. Dans son horreur pour toute effusion de sang, Quetzalcoatl avait prescrit des sacrifices de pain, de roses, etc. ; et, quoique plus tard ses dévots aient aussi immolé des victimes humaines, les offrandes primitives ne furent pas oubliées. Outre celles qui se faisaient tout le long de l'année, Tlaloc, le dieu des pluies, recevait au printemps les prémices des fleurs nouvelles et, jusqu'à cette fête, il était défendu d'en respirer le parfum. La corporation des fleuristes célébrait à la même époque les solennités de Cohatlicuc, leur déesse tutélaire (2).

Pour n'être jamais au dépourvu, les Aztèques imposaient aux peuplades soumises des tributs de fleurs. Tous

(1) Troncoso, *op. cit.*, pp. 10, 96. Cfr Sahagun, *op. cit.*, t. III, lib. XI. c. 7, p. 291; Clavigero, *op. cit.*, lib. I, § 6, pp. 8 sqq.

(2) Sahagun, *op. cit*, t. I, lib. II, c. 3, pp. 54, 140, 211, etc. Torquemada, *Monarchia indiana*, t. II, lib. VI, c. 30, pp. 60 sqq., c. 24, p. 50; lib. VIII, c. 23, p. 168; lib. VII, c. 4, pp. 94 sqq.; lib. XIII, c. 30, p. 477.

les jours il entrait ainsi à Mexico, dit Durán (1), « des chargements entiers de rosiers », que les vassaux allaient planter dans les domaines de leurs seigneurs. Et c'était à n'en pas croire ses yeux, d'après Tezozomoc (2), « tant était grande la variété de roses, jasmins, lauriers qui arrivaient de toutes parts ». Beaucoup de ces fleurs se propageaient à Tenochtitlan même, d'autres dans les régions chaudes les plus voisines de la capitale. Il y croissait, outre les espèces déjà citées, le *cacahuaxochitl (Lexarza funebris* de la flore mexicaine), le *izquixochitl (Morelosia huanita)*, la plante grimpante *tonacaxochiquahuitl*, et bien d'autres, originaires des zones humides ou brûlantes (3). On serait surpris de les voir acclimatées toutes sur le plateau central, si l'on ne savait comment les horticulteurs tenaient compte de la position et des accidents du terrain, traitaient le sol, abritaient les plantes ou les livraient à toute la chaleur du midi, réglaient l'arrosage et l'écoulement des eaux.

Leurs collections s'enrichissaient de jour en jour, parfois au prix de luttes sanglantes. Ainsi le dernier empereur envoya des ambassadeurs munis de présents à Malinal, seigneur de *Tlachquiaucò,* avec mission de lui dire : « Motecuhçuma, notre maître et ton parent, a su par le roi Ahuizotl que tu possèdes en tes jardins l'arbre *tlapalizquixochitl* (4), aux fleurs si belles et d'une odeur si suave. Cet arbre, il désire l'avoir ; il te le demande à titre de parent et d'ami, prêt à en donner le prix que tu voudras. » Malinal refusa, mais il paya cher son refus.

(1) Fray Diego Durán, *Historia de las Indias de Nueva-España*, t. I, c. 25, p. 212.

(2) Hernando Alvarado Tezozomoc, *Crónica mexicana*, édit. Vigil, c. 10, p. 253.

(3) *Ibid.* Sahagun, *op. cit.*, p. 292. Betancourt, *Teatro mexicano*, part. 1, trat. 2, num. 126.

(4) C'est le nom d'une fleur de la famille des borraginées. L'arbre lui-même s'appelle *tlapalizquixochiquahuitl.* Troncoso, *op. cit.*, p. 8.

Moctecuhzoma lui déclara la guerre, et lui enleva, avec l'arbre convoité, la couronne et la vie (1).

Cette passion pour les plantes ornementales explique comment ont surgi tant de parcs magnifiques qui, plus tard, émerveillèrent les *conquistadores*. Quand, après de longues années d'une vie aventureuse et misérable, les Aztèques s'établirent en maîtres dans la vallée de Mexico, leurs chefs voulurent affirmer leur grandeur par le faste de leurs jardins. Ceux qu'embellit ou créa Nezahualcoyotl contenaient, à côté des espèces autochtones, mille essences variées reçues de terres lointaines, plantes exquises qui récréaient la vue et flattaient l'odorat. Leur entretien était à la charge de divers *pueblos*, qui venaient tour à tour et en se relayant prendre soin des plantations royales. Citons celles de Tzinacanoztoc, Cozcaquauhco, Tepetzinco, Quauhyacac, où se voyaient encore les grottes qui avaient abrité longtemps les Chichimèques troglodytes (2). Le plus célèbre sans contredit des jardins texcuans fut celui de Tetzcotzinco, que le monarque philosophe et naturaliste établit dans sa capitale même, et dont quelques ruines nous permettent aujourd'hui encore de deviner les splendeurs. Nezahualcoyotl, dit Clavigero (3), planta de nouveaux jardins et des bois, qui en partie survécurent à la conquête. Il affectionnait l'étude des animaux et des plantes et, parce qu'il ne pouvait réunir dans sa résidence royale les productions de toutes les provinces, il fit représenter au vif, sur les murs de sa demeure, toute la faune et la flore de l'Anahuac. Hernandez au XVIe siècle vit encore de ces peintures et put en tirer parti. Autour des vieux palais de Texcoco, Motolinía rencontra une clôture formée de plus de mille cèdres énormes et de toute beauté. Ces rangées d'arbres formaient peut-être l'abri de plantes plus délicates.

(1) Torquemada, *Monarchia indiana*, lib. II, c. 69, pp. 196 sqq.
(2) Troncoso, *op. cit.*, pp. 11 sqq.
(3) *Historia antigua de México*, lib. IV, § 4 et 14, pp. 82 et 90.

Les rois de Tenochtitlan rivalisaient de magnificence avec leurs voisins de Texcoco. Des guerres heureuses leur fournissaient des végétaux exotiques d'une beauté exquise, et ils résolurent de les réunir dans des terres chaudes au sud de la capitale. Voici comment l'excellente chronique de Durán (1) rapporte une de leurs fondations les plus renommées, celle de Huaxtepec, dans l'État actuel de Morelos :

« Tlacaelel, ayant proposé à son frère (Motecuhzoma Ilhuicamina) de grands travaux pour recueillir et distribuer les eaux de Huaxtepec, l'engagea aussi à députer des messagers à Pinotl, vice-roi de Cuetlaxtla (Cuetlaxtlan), pour lui demander des pieds « de cacao, de *xuchiuacaztli*, *yoloxuchitl*, *cacauaxuchitl*, *yzquixuchitl*, *vacalxuchitl*, *cacaloxuchitl*, et les rosiers de toute espèce qui naissent en cette région. » Le roi, goûtant ce conseil, manda de Cuetlaxtla des Indiens agriculteurs, qui mirent en terre les essences nouvelles aux endroits signalés. Ils jeûnèrent pendant huit jours, et répandirent sur les plantes le sang qu'en forme de sacrifice ils se tiraient des oreilles. Ayant demandé aux majordomes de l'empereur de grandes quantités de papier, d'encens et de *ule*, ils en firent offrande au dieu des fleurs : ils lui immolèrent aussi bon nombre de cailles, dont le sang servit à arroser la terre et les arbustes. « Ce faisant, aucune plante ne périrait, disaient-ils... Dès la troisième année, les fleurs foisonnaient ; et Monteçuma, levant les mains au ciel, rendit grâces au Seigneur de la création. Lui et Tlacaelel se prirent à pleurer de joie en voyant le succès de leur entreprise. A leurs yeux, c'était un bienfait signalé du Seigneur des hauteurs, du jour et de la nuit, qui procurait ainsi à la nation mexicaine, et à toutes les tribus et provinces, la joie d'avoir des roses dont ils s'étaient vus

(1) *Historia de las Indias de Nueva-España*, t. I, c. 31, pp. 252 sqq.

privés jusqu'alors. » Tezozomoc (1), racontant le même fait, parle aussi d'arbres fruitiers, et du *hueynacaxtli* (ou *xochihuacaztli)*, du *thilxuchitl (Epidendrum vanilla)*, du *mecaxochitl*, etc.

Le jardin de Huaxtepec, au dire de Fernand Cortès, mesurait deux lieues de circuit. Ceux de Itztalapan, de Tenochtitlan, du Peñon, de Chapultepec avec ses terrasses échelonnées comme des gradins (2), attiraient aussi l'attention. Prescott et d'autres écrivains modernes, égarés peut-être par des chronistes indigènes, ont plus d'une fois embelli ces splendeurs. Il en reste assez cependant pour la gloire de l'antique México. Des témoins aussi désintéressés que Cortès, Bernal Diaz et tous les premiers *conquistadores* s'extasient devant la superbe ordonnance des parcs royaux, leur système d'irrigation, la distribution des cultures, les allées d'arbres, les buissons en fleurs, la profusion de plantes d'agrément (3).

C'est que les monarques se piquaient d'étaler leur opulence dans de luxueuses plantations. En même temps, ils s'inspiraient d'une pensée plus haute : celle de créer de véritables jardins botaniques pour la culture des simples et l'étude systématique de leurs propriétés. Dans celui de Tetzcotzinco, Hernandez trouva le *cococxihuitl* (4), plante médicinale dont il prit le dessin ; à Huaxtepec, le *hoitziloxitl* ou le *chuchté* des Huaxtèques, que M. Troncoso identifie avec le *Myrospermum Pereiræ* des légumineuses, et dont les Indiens tiraient un baume fréquemment employé. Du reste, plusieurs des plantes dont Motecuh-

(1) *Crónica mexicana,* c. 40, pp. 370 sqq. Voyez aussi, sur les plantes citées dans le texte, Sahagun, *op. cit.*, t. III, lib. XI, c. 7, pp. 290 sqq. Betancourt, *Teatro mexicano*, part. I, trat. 2, c. 10, num. 167 sqq. Clavigero, *op. cit.*, lib. I, § 7.

(2) Cfr Cervantes Salazar, *Tres diálogos*, édit. Icazbalceta, p. 277.

(3) En langue aztèque, ces plantes s'appelaient *xochitl.* L'on sait combien sont nombreux dans le vocabulaire nahoa les noms de végétaux où *xochitl* entre comme terme générique.

(4) *Bocconia frutescens* de la famille des papavéracées. Troncoso, *op. cit.*, p. 13.

zoma, au témoignage de Tezozomoc, peupla Huaxtepec, passaient pour médicinales au premier chef. Le *xochihuacaztli* guérissait la fièvre, les asthmes, etc.; le *mecaxochitl*, les coliques et les douleurs du foie; le *tlilxochitl* servait de diurétique. Mille autres témoignages établissent que les Aztèques s'approvisionnaient au loin d'herbes salutaires, les acclimataient chez eux et s'enquéraient curieusement de leurs applications. Ainsi, des côtes de l'océan Pacifique ils amenèrent à Anenequilco (État de Morelos) le *tlacoxochitl, Bouvardia* de la famille des rubiacées, recommandée par les médecins modernes comme efficace dans les cas d'hydrophobie (1).

Ces indications peuvent paraître un peu vagues. Mais, quant au jardin impérial de Tenochtitlan, le doute n'est pas possible. Bernal Diaz, qui le visita, nous parle avec admiration de ses herbes médicinales. Motecuhzoma, assez froid pour les arbres fruitiers et les productions céréales ou potagères, se passionnait pour les plantes d'agrément et pour les simples. Sur son ordre, les médecins en essayaient les vertus et appliquaient au personnel de la cour ceux dont ils avaient reconnu l'efficacité. A en croire Solis (2), « ils avaient des herbes pour toutes les maladies, pour toutes les douleurs, et, instruits par l'expérience, faisaient des cures merveilleuses. Dans les jardins royaux l'on dispensait libéralement toutes les plantes salutaires que prescrivaient les médecins ou que sollicitaient les infirmes. L'on s'informait aussi du résultat, soit par vanité, soit parce qu'on croyait le gouvernement obligé à veiller ainsi sur la santé des sujets. » Le témoignage toujours un peu suspect du chroniste officiel s'autorise dans le cas présent des noms respectables de Gomara et de Herrera. Au surplus, la langue elle-même trahit chez les Nahoas ce soin curieux de rechercher les vertus des plan-

(1) Ibid., p. 94.

(2) *Historia de la conquista de Méjico*, édit. José de la Revilla. Paris. 1844, lib. III, c. 14, pp. 213 sqq. Cfr Gomara, *Crónica de la Nueva-España*, c. 75.

tes ; car les termes botaniques, qui sont fort nombreux dans leur vocabulaire, expriment le plus souvent les propriétés caractéristiques du végétal et ses applications (1).

Au résumé, qu'il y eût dans l'empire aztèque des enclos destinés à la culture des arbres, des fleurs et des herbes bienfaisantes, le fait est bien établi. Pour attribuer aux Tarasques des exploitations semblables, M. Troncoso invoque la tradition orale. Au dire d'un habitant du pays, toutes les plantes médicinales connues au Michoacan et réputées salutaires avaient été réunies, par ordre des *Caltzontzi* de Tzintzuntzan, dans un jardin situé sur le penchant d'une colline, près du lac de Patzcuaro. Aujourd'hui encore, la médecine domestique se pourvoit abondamment de simples en ces parages. Peut-être, ajoute-t-on, cette colline n'est-elle que le Tzirate, au nord de Cocupao (villa de Quiroga). — Mais le savant auteur a-t-il été bien informé ? M. le docteur Nicolas Leon, avec la compétence que lui ont assurée ses investigations sur les Tarasques, conteste l'authenticité de cette tradition (2) et, tout en admettant comme probable l'existence de jardins botaniques, assure qu'il n'en trouve ni vestiges ni souvenirs sur le Tzirate. Celui-ci, du reste, manque absolument d'eau et, bien qu'il abonde en herbes utiles, il est beaucoup trop froid pour porter toutes les espèces tropicales introduites dans l'ancienne médecine tarasque.

Quoi qu'il en soit, personne ne songe à nier que ce peuple ne se montrât, lui aussi, bien au courant de sa flore. Dans les listes dressées par Hernandez (3), M. Troncoso relève environ deux cent cinquante noms tarasques appliqués à des plantes médicinales de ces contrées et fournis

(1) Cfr Troncoso. *op. cit.*, p. 18.

(2) *Apuntes para la historia de la medicina en Michoacan*, 2e édit., Morelia, 1887, p. 13.

(3) Cfr Hernandez, *Rerum medicarum Novæ Hispaniæ thesaurus, sive plantarum, animalium, mineralium mexicanorum historia ex Francisci Hernandez.... relationibus a Nardo Antonio Recho collecta*, Rome, 1649. *Francisci Hernandi opera.* Madrid, 1790.

au *Protomédico* par les naturels. Il s'en trouve même davantage, croyons-nous. C'est également des indigènes que Humboldt et Bonpland apprirent à connaître ce grand nombre d'espèces utiles dont ils parlent dans le *Nova genera et species plantarum* (1).

Quant aux Tlaxcaltèques, Matlatzincas, Totonaques, Zapotèques, Mayas, etc., certains indices nous laissent entrevoir des connaissances botaniques assez avancées, ou du moins quelque zèle pour la culture des plantes locales et exotiques.

Ces faits parlent haut en faveur des Aztèques, et révèlent un degré de culture plus élevé, à certains égards, que celui du vieux monde à la même époque. Est-ce à dire, comme l'insinuent quelques auteurs, que les jardins botaniques fondés en Europe au XVIe siècle ne furent qu'une imitation des plantations mexicaines ? L'on pouvait en prendre ailleurs l'idée et le modèle. Sans parler des souvenirs laissés par l'antiquité grecque et romaine (2), les monastères du moyen âge semblent avoir mis en honneur les collections de plantes : témoin les bénédictins de Salerne et, avant eux, les ouvrages de Macer Floridus, de Walafrid Strabo, de sainte Hildegarde. Nous n'oserions même pas avancer d'une manière absolue, avec M. Troncoso, que l'Anahuac eût ses jardins botaniques plus d'un demi-siècle avant qu'en Europe aucun gouvernement organisât ou prît sous sa protection ces utiles établissements. Nierait-on que Abd-ur-Rahman Ier en fonda un à Cordoue dès le VIIIe siècle et qu'il envoya des explorateurs à la recherche de plantes rares ?

A vrai dire, les historiens regardent généralement comme les premiers jardins botaniques en règle ceux qu'inaugurèrent en 1543 et 1545 les sénats de Pise et de Padoue, et ceux-là ont été devancés par les Mexicains.

(1) Paris, 1815.

(2) Humboldt, *Cosmos*, 7e édit., t. II, pp. 194, 219. Troncoso, *op. cit.*, pp. 23 sqq.

Quoi qu'il en soit, n'est-il pas merveilleux que des peuplades naguère errantes, traquées, réduites à vivre en des îlots au milieu des lagunes, soient à peine en possession d'une patrie, qu'elles s'élèvent à des conceptions si hautes et si pratiques ? qu'aux Espagnols, venus pour les civiliser, ils apprennent l'art d'observer la nature, de grouper ses productions, d'en tirer parti ? et que leur médecine fît chaque jour de nouvelles conquêtes, alors que la science européenne s'immobilisait dans les traités d'Hippocrate et de Galien ?

SCIENCE DES VÉGÉTAUX, SYNONYMIE, ICONOLOGIE, CLASSIFICATION.

Comparée aux connaissances actuelles, la botanique nahoa était assurément dans l'enfance. L'organisation des plantes était imparfaitement connue ; l'anatomie et la physiologie végétales étaient à l'état rudimentaire. Tout révèle une période de tâtonnements. Mais l'on avançait toujours, et le travail des âges passés, les données multiples transmises par la tradition et successivement enrichies par chaque génération nouvelle allaient former un enseignement méthodique relativement complet. On en trouve la preuve dans les relations que Hernandez et d'autres avant lui rédigèrent presque sous la dictée des Indiens. Encore ne sont-ce là peut-être que des débris. Ces laborieux explorateurs n'ont pu tout recueillir, ni tout comprendre. Eh bien, leur travail, malgré toutes ses lacunes, laisse assez deviner de quoi les Aztèques étaient capables. On y voit déjà les éléments d'une taxonomie générale et d'une phytographie rationnelle. Les végétaux se distinguent par des noms bien appropriés qui en décrivent souvent le port et les organes. Ils viennent se ranger en des groupes, arbitraires communément, mais parfois aussi déterminés par des affinités naturelles. L'excel-

lente étude de M. le docteur Troncoso nous fournira quelques détails à ce sujet.

Dans l'immense empire aztèque, où se parlaient tant de langues, un même végétal portait, suivant les provinces, les dénominations les plus diverses. Rien de plus naturel que de vouloir les rapprocher et les identifier. Mais la synonymie indigène était mieux qu'une simple juxtaposition de termes locaux ou régionaux. A côté d'une appellation usuelle, tirée par exemple de certains détails de forme ou d'une vertu curative, apparaît fréquemment un mot technique qui ramène la plante à un groupe déterminé. Ainsi le *totoycxitl (patte d'oiseau :* c'est la forme qu'affecte son limbe profondément fendu) s'appelle encore *caxtlatlapan*, et rentre de la sorte dans le genre *Ipomæa* des convolvulacées. Le *pinipiniche* des Tarasques se nomme en aztèque *chapolxochitl*, fleur du *chapulin*, à cause de sa ressemblance avec cet insecte (1) ; mais la dénomination vulgaire était complétée par celle de *tenapalitl (siempreviva*, immortelle), qui rappelait le port de la plante, la consistance des feuilles ; par celles de *mincapatli* (médecine de flèches) et *comalpatli* (médecine pour la rate), la préoccupation maîtresse des Mexicains étant toujours d'indiquer les ressources thérapeutiques qu'offrait le végétal. L'on trouvera sans peine d'autres exemples dans les mots aztèques (au nombre de 2500 ou plus) du catalogue botanique de Hernandez. Beaucoup d'entre eux n'appartiennent pas à des types originaires du plateau central ; mais, en important chez eux des échantillons de la flore exotique, les Aztèques les baptisaient d'un nom nahoa, soit en traduisant celui qu'ils portaient dans le pays producteur, soit en créant de toutes pièces une dénomination nouvelle.

La synonymie mexicaine est si abondante qu'elle a pu sembler quelquefois un luxe inutile. Mais analysez les

(1) Troncoso, *op. cit.*, pp. 27 sqq.

termes de cette glossologie, groupez-les, et vous aboutirez souvent à une description exacte du type végétal. Avec leur langue synthétique, si riche de mots et de formes, si variée dans ses combinaisons, les Nahoas étaient à l'aise pour donner à la plante des noms exprimant les points saillants de son organisation, résumant ses principaux caractères, indiquant ses applications économiques ou médicales. Ils désignaient ainsi, par des appellations distinctes, la forme et l'aspect de la plante, les conditions du terrain producteur ; la nature, la direction, la consistance de la tige, des feuilles et de la fleur ; la couleur, les dimensions, la durée et jusqu'aux moindres détails. Voici quelques exemples entre mille, empruntés à la dissertation déjà citée.

Pour indiquer le port général de la plante, il y a, entre autres, *quahuitl* (arbre), *xihuitl* (végétal herbacé), *quaquauhtzin* (arbuste). De là, *copalquahuitl* (arbre du copal : une térébinthacée arborescente), et *copalxihuitl* (herbe du copal : une labiée herbacée).

Les racines *a* (de *atl*, eau), *aten* (de *atl* et *tentli*, bord), *te* (de *tetl*, pierre), *tepe* (de *tepetl*, montagne), etc., donnent à entendre que le végétal est aquatique, ou croît au bord de l'eau, qu'il vient dans un terrain pierreux ou sur les montagnes : *atenxihuitl*, herbe au bord de l'eau (1).

La racine, le tronc, les branches, les feuilles, la fleur, le fruit, s'expriment par un radical caractéristique (2), qui entre en composition avec d'autres termes et se modifie suivant les particularités de chacun des organes. Que la tige, par exemple, soit ligneuse ou herbacée, d'écorce épaisse, rugueuse, couverte d'épines et de telle classe d'épines, anguleuse et d'autant d'angles, plus ou moins consistante, développée en telle ou telle direction, pubescente et de poils longs ou courts : tout cela l'idiome nahoa le traduit sans peine. Il tient compte aussi du pétiole, du

(1) Cfr Macario Torres, *Estudios gramaticales sobre el Nahuatl.* Leon, 1887.

(2) Cfr Sahagun, *op. cit.*, t. III, lib. XI, pp. 229 sqq.

limbe de la feuille, de ses nervures, de ses dimensions relatives et, si elle est composée, du nombre de folioles : ainsi *e*, radical de *ei* ou *yei* (trois) se retrouve dans les noms des trifoliées, comme dans les Phaseolus (légumineuses).

Ce vocabulaire botanique dénote un véritable esprit d'observation en même temps qu'il reflète l'inexprimable richesse de la langue. A l'aide d'un petit nombre de termes exacts, précis, elle fixe des idées que beaucoup de nos idiomes ne sauraient rendre que par de longues périphrases. Si l'on met en regard de la plante grimpante figurée dans l'édition romaine de Hernandez, page 211, son nom aztèque de *tepehoilacapitzxochitl* (1), la justesse de ce terme saute aux yeux ; car il signifie : « plante d'agrément *(xochitl)* qui croît en terrain montagneux *(tepelt)*, dont la tige noueuse comme le roseau *(acatl)* se traîne *(hoil, huila)* et se dresse, mince *(pitzaua)* ».

Quelques-unes de ces appellations s'adaptent si heureusement à la plante, qu'elles ont passé dans la nomenclature moderne sans altération ou par une simple traduction. Dans la famille des iridées, le genre *Tigridia* de la tribu des galaxiées n'est autre que le *oceloxochitl* ou fleur du tigre, des Aztèques. Le *Chiranthodendron* de la flore mexicaine (bombacées) traduit littéralement le nom indigène *macpalxochiquahuilt* (arbre dont la fleur est comme la paume de la main). *Axochialt* veut dire que la floraison coïncide avec les premières pluies mexicaines, en d'autres termes, qu'elle commence avec le printemps et finit avec lui (2) : or, n'est-ce pas là précisément le sens du nom technique correspondant, *Senecio vernus?*

Un examen attentif du glossaire aztèque y découvre une tendance marquée à peindre par un seul mot quelque propriété essentielle de la plante, sauf à compléter au

(1) Troncoso, *op. cit.*, pp. 39 sqq.
(2) *Ibid.*, p. 35.

besoin cette dénomination par des termes apposés qui représentent les caractères différentiels. Nous n'oserions dire pourtant que l'on visait à donner ainsi le signalement du végétal : la synonymie la plus riche n'y aurait pas suffi. Mais ce peuple avait dans la peinture une ressource tout autrement précieuse pour la phytographie. Le dessin, soit naturel et figuratif, soit symbolique et conventionnel, ou même phonétique, traçait exactement le portrait de chaque plante.

ICONOGRAPHIE BOTANIQUE SYMBOLIQUE.

A en juger par plus de cent cinquante hiéroglyphes que nous avons pu étudier dans le codice Mendozino (1), la loi suivante semblait présider à l'iconographie botanique : Les parties isolées d'une plante, racines, branches, feuilles, fleurs et fruits, se peignaient très communément au naturel, comme le prouvent les emblèmes de Camotlan, Chilacachapan, Huaxtepec, Huitzanolla, Izhuatlan, et nombre d'autres ; mais la plante entière était plutôt figurée par un signe conventionnel, souvent idéographique, parfois phonétique.

Ce dut être là, nous l'avons indiqué ailleurs, la dernière étape du système graphique que les Toltèques avaient introduit dans l'Anahuac. Réduite d'abord à copier servilement les objets matériels, multipliant ensuite les caractères allégoriques, l'écriture nahoa ne se cantonna pas dans l'idéographisme. L'emploi fréquent de signes arbitraires lui frayait la voie au système phonétique, et d'abstraction en abstraction elle finit par s'acheminer au

(1) Cet inappréciable document a été reproduit en 73 planches, dans le tome I des *Antiquities of México*, de lord Kingsborough. Il se compose d'une relation historique, d'un registre d'impôts, d'un tableau des usages du pays. C'est principalement sur la seconde partie de ce recueil qu'ont porté les études iconographiques de M. Troncoso : *Estudios sobre la medicina entre los Nahoas*, Cuaderno I. pp. 59 sqq.

syllabisme. Le son attribué à l'image qu'on retrace n'est plus celui du mot tout entier, comme dans nos rébus, mais celui de l'articulation initiale. Déjà même nous voyons poindre dans mainte pictographie une division rudimentaire en voyelles et en consonnes. C, Z, TL, avaient, dit-on, des caractères à part; mais ce qui ne fait pas de doute, c'est que les figures de chemin *(otli)*, d'eau *(atl)*, du haricot *(etl, Phaseolus vulgaris)*, de l'action de boire (1), désignent fréquemment les simples émissions de voix, O, A, E, I. Dans les cunéiformes touraniens, le signe *eau* se prononce à la lecture comme notre lettre *a :* il en est absolument de même pour beaucoup d'hiéroglyphes du codice Mendozino, tels que Amacoztitlan, Amaxtlan, etc., où l'image peint le son *a* et non pas l'idée de l'eau.

Les Mayas, par leur écriture d'aspect alphabétique, semblent être allés plus loin encore dans cette voie que les premiers émigrés de Huehuetlapallan, tandis que d'autres races ont retardé sur ceux-ci : les Tarasques, quoi qu'on dise, s'en tinrent aux représentations idéographiques (2) et probablement même aux plus simples de toutes, aux signes kyriologiques (3).

Cette digression n'est pas oiseuse ; car, si l'on admettait avec de récents américanistes, égarés par quelques lignes de Champollion-Figeac, que les Mexicains s'étaient arrêtés au système figuratif et symbolique, ce serait perdre

(1) L'action de boire de l'eau, représentée figurativement par une lèvre et trois gouttes d'eau, se disait *atliliztli*, terme dérivé régulièrement de *atl* et du radical *i*.

(2) Ces termes et d'autres analogues n'ont pas toujours un sens bien fixe chez les Américanistes. Nous les prenons dans l'acception la plus usitée. Le phonétisme est la peinture des sons; l'idéographisme, la peinture des idées. Les idées se représentent soit figurativement, c'est-à-dire par l'image des objets eux-mêmes, soit symboliquement, à l'aide d'un caractère convenu. Ce signe de convention peut être ou purement arbitraire, ou la reproduction d'un objet matériel en relation plus ou moins étroite avec l'idée qu'on veut rendre. C'est à ces différents cas que se rapporte la terminologie un peu compliquée de certains auteurs.

(3) Cfr Nicolas Leon, *Anales del Museo michoacano,* tom. I, p. 3. Morelia 1888.

son temps que de vouloir déchiffrer la littérature indigène. Elle demeurerait un livre scellé, comme le furent longtemps, à la suite d'une méprise analogue, les textes égyptiens. Sous peine de n'y rien voir, il faut démêler les signes purement phonétiques des idéogrammes, et, dans ceux-ci, l'élément figuratif de l'élément allégorique. Tout cela, en effet, s'employa simultanément, et la seule division peut-être admissible, c'est que pour les usages de la vie courante (1), pour les transactions commerciales, dans les compositions vulgaires, l'écriture est volontiers phonétique ; tandis que les mappes d'histoire, les registres d'impôts, les actes administratifs, tous les monuments publics, affectant plutôt l'idéographisme, recourent aux sons par impuissance et faute de mieux. Il nous semble aussi que les livres sacrés, tels que le *Teoamoxtli* et le *Tonalamatl*, échappèrent plus complètement au phonétisme et gardèrent les symboles primitifs. Ceux qui les avaient rédigés, et leurs successeurs dans le sacerdoce rituel ou astrologique, les initiés, en avaient seuls la clef (2). Après un petit nombre de générations, le vulgaire cessa de comprendre et surtout d'employer ces allégories. N'observe-t-on pas chez d'autres races aussi, qu'au milieu des incessants progrès de l'écriture, les formes antiques, sans disparaître totalement, finissent par n'être plus populaires, et se réfugient dans des documents d'un ordre élevé, dans des écrits religieux ? Ainsi, quoique les hiéroglyphes proprement dits fissent place en Égypte à des tracés de plus en plus cursifs, à l'hiératique et au démotique, ceux-ci ne bannirent jamais complètement les images symboliques des anciens hiérogrammates.

(1) Chaque famille, paraît-il, dressait pour son compte une espèce de calendrier et consignait les faits notables. Gama parle même d'un véritable commerce de lettres. Les titres de propriété étaient aussi en hiéroglyphes.

(2) Sahagun (lib. X, c. 29, pp. 139 sqq.) dit que dès le principe les Mexicains se firent accompagner dans leurs pérégrinations par des " sages ou devins qui s'appelaient *amoxoaque*, c'est-à-dire hommes versés dans les peintures antiques ".

Que les Nahoas, au cours des âges, aient réduit leurs caractères à des expressions toujours plus simples, nous n'en voulons ici d'autre preuve que leurs dessins botaniques. Pour désigner, non pas telle plante déterminée, mais une classe étendue (l'arbre, le végétal herbacé, les légumineuses), les peintres, ou du moins une école importante de *tlacuilo* tendaient à dégager les signes strictement figuratifs de tous les traits qui caractérisent une espèce. Il en résultait un type général, fondé d'abord sur l'imitation de la nature, mais qui, à l'aide d'abréviations successives, n'était presque plus à la fin qu'un chiffre conventionnel, susceptible de vastes applications. Voulait-on ensuite redescendre à une famille particulière, il ne fallait plus en retracer l'image au naturel (c'était là l'écriture dans son enfance), mais à l'idéogramme abstrait ajouter un simple déterminatif. Ou je me trompe fort, ou d'autres peuples accusent également, dans la formation de leurs hiéroglyphes, cette double marche ascendante et descendante, cette méthode d'élimination et de recomposition, trop naturelle d'ailleurs dans l'évolution de la pictographie pour qu'il doive paraître étrange de la retrouver un peu partout.

Mais il est des coïncidences qui résistent à cette explication. Plusieurs emblèmes fondamentaux, identiques ou semblables chez beaucoup de races mexicaines, semblent un souvenir plutôt que la création spontanée de chaque peuple ou une rencontre fortuite. Et peut-être l'hiéroglyptique est-elle un anneau de la chaîne mystérieuse qui paraît rattacher à une origine commune, bien que déjà lointaine, des groupes ethniques d'une physionomie maintenant si distincte.

Il ne sera donc pas inutile de signaler quelques-uns des types principaux de l'iconographie nahoa. Commençons par celui de l'arbre en général.

Dans les emblèmes de Cuahuitlixco, Cuauhnahuac, Cuauhtitlan, Cuauhnacaztlan, Ocoyacac, etc., l'arbre

(cuauitl ou *cuahuitl)* est constamment figuré par un tronc cylindrique, de couleur jaune-brun, qui se développe en trois branches de la même nuance, terminées chacune par un volumineux appendice vert-foncé, multilobé, et plus ou moins orbiculaire (1). La tige s'appuie sur des racines peintes en rouge, à moins que le sens du mot retracé n'exige une autre base : ainsi, dans Ahuexoyocan, Huaxtepec, Cuauhtoxco, l'arbre naît immédiatement de l'eau, d'une colline, du dos d'un lapin. En d'autres cas, le signe est abrégé ou tronqué ; mais, même alors, il garde presque toujours les couleurs convenues, comme dans Cuauhpanoyan, Cuauhtecomatzinco, Cuauhtetelco.

Un type universel, applicable aux espèces arborescentes les plus diverses, ne pouvait manquer d'être un signe arbitraire. N'est-il pas d'autant plus remarquable de rencontrer le même symbole, à quelques détails près, chez les Mayas, les Zapotèques et les Mixtèques ? L'idée fondamentale apparaît toujours la même, au milieu d'inévitables variantes de forme. Tandis que dans le *cuahuitl* aztèque la tige et les trois rameaux ne se coupent guère à angles droits (sauf peut-être dans Cuauhtoxco), les peintures zapoteco-mixtèques de la bibliothèque Bodléienne (num. 2858, pl. 6) nous présentent un arbre doublement cruciforme ; les traverses y sont perpendiculaires entre elles, et terminées chacune par trois branches qui forment croix à leur tour (2). Dans la pictographie de Fejervary, nous avons vu un groupe de cinq médaillons, où figure quatre fois un arbre symbolique ; les traverses horizontales s'épanouissent en trois rameaux en forme de croix ; mais le bras supérieur est remplacé par un oiseau, qui repose sur l'arbre, à peu près comme dans le célèbre monument de Palenque. Il en est de même des arbres dichotomes du manuscrit de Dresde (pl. 3) et du Borgiano (pl. 63, sqq.). Le symbole

(1) Cfr Troncoso, *op. cit.*, pp. 62 sqq.
(2) Cfr *ibid.*, p. 63.

cruciforme apparaît encore dans les codices Telleriano (pl. 44) et Vaticano (pl. 39, 41, 65, 66), ainsi que dans les planches 37 et 50 du codice Fejervary, où il distille du sang.

Ces arbres cruciformes furent-ils créés de toutes pièces pour désigner allégoriquement le dieu des pluies ou la vertu fécondante des rayons solaires ? Sont-ils, comme le veulent quelques auteurs, le symbole de la vie ou celui de l'intelligence ? Faut-il y voir aussi une notation chronologique, soit d'une période de 260 ou de 1040 ans, comme dans les codices Borgiano et Viennense, soit du grand *xiquipilli* ou cycle de 8000 années dans les reliefs de Palenque ? Est-il permis encore d'attribuer quelques-unes de ces croix à des souvenirs d'une évangélisation précolombienne ? Ou bien enfin, n'est-ce au début qu'une modeste image figurative, un arbre vulgaire que l'évolution hiéroglyphique a réduit à l'état de symbole abstrait ? Nous n'oserions maintenant reprendre pour notre compte ce problème si délicat et si discuté, ni même, dans un cadre aussi étroit, résumer la controverse.

Il faut seulement rappeler ici l'aspect tout différent de l'arbre hiéroglyphique des Égyptiens ; une simple tige s'épaississant vers le haut en un appendice fusiforme ; tel est, si je ne me trompe, l'idéogramme ou le déterminatif *arbre*. Mais ce même signe représente phonétiquement l'articulation syllabique *âm*, et alors, par une curieuse coïncidence, il a pour équivalent une croix latine. Au sens de quelques auteurs, le *tau* égyptien et le T renversé de l'écriture chinoise font aussi pendant à l'arbre dichotome des textes mexicains et ont eu la même genèse : ce ne seraient, au principe, que des arbres symboliques.

Les hiéroglyphes mexicains présentent des symboles génériques, non seulement pour les *cuahuitl*, mais pour des groupes végétaux plus restreints. En voici quelques-uns :

Bambusacées. Beaucoup de plantes de cette famille

ont pour caractéristique une tige jaune, striée horizontalement de raies noires. C'est ainsi que, dans le codice Mendozino, l'emblème de Otlatitlan (édition de Kingborough, planche 48, fig. 3) peint aux yeux la *Bambusa arundinacea* (1).

Cactées. Épaisses ramifications charnues, généralement au nombre de trois, munies d'aiguillons sur le bord, surmontées de la fleur et du fruit. Exemples : Nopalla (pl. 18, fig. 1), Teonochtitlan (pl. 44, fig. 13), Xoconochco (pl. 49, fig. 1).

Conifères. Généralement l'organe conoïde, comme dans Ocopan (pl. 41, fig. 8), Ocoyacac (pl. 9, fig. 10).

Convolvulacées. Plusieurs espèces sont facilement reconnaissables à la racine tubéreuse. Elle apparaît de grandes dimensions et garnie de feuilles trilobées dans Camotlan (pl. 46, fig. 5), où elle désigne le *Camotli* comestible, *Batatas edulis* de Choisy. Nous la retrouvons sous une autre forme dans Puhcauhtlan (2).

Graminées. Tiges herbacées, jaunes, barbelées. Voyez Zacatepec (pl. 15, fig. 12), Zacatla (pl. 42, fig. 13), etc. Mais la tribu des *arundinées* est caractérisée par de grandes feuilles alternes et sessiles, qui représentent le *Phragmites communis (acatl).* Le dessin, constamment bleu dans Acatepec (pl. 24, fig. 5), Acatzinco (pl. 44, fig. 4) et beaucoup d'autres, est vert pour des raisons spéciales dans Acamiltzinco (pl. 27, fig. 20).

Légumineuses. Fruit en forme de gousse, modifié suivant les diverses espèces de cette nombreuse famille. Le *mizquitl (Mimosa circinalis* de la tribu des mimosées) est toujours armé d'épines, comme le montrent Mizquic (pl. 21, fig. 3) et Mizquitlan (pl. 13, fig. 23).

Sapotées. Fruit orbiculaire, de couleur verte, rattaché à l'arbre par un pédoncule simple. Dans cette classe

(1) Cfr Troncoso, *op. cit.*, p. 64. Nous trouvons un autre exemple dans Otlazpa (pl. 30, fig. 6).

(2) Cfr Hermandez, tom. I, p. 351. Madrid, 1790.

rentrent le *tzapotl* ou nèfle d'Amérique *(Casimiroa edulis*, de La Llave), figuré dans Tzapotlan (pl. 21, fig. 5, et pl. 47, fig. 7); le *tetzapotl* ou *tetzontzapotl (Lucuma Bonplandi)*, représenté dans Tetzapotitlan et dans Tzontzapotla (pl. 55, fig. 7, et pl. 50, fig. 2); le *tliltzapotl*, de couleur brune ou noire; le *cochitzapotl*, qui a la vertu d'endormir; le *xicdzapotl (Achras sapota* de Linné), etc. (1), le coztzapotl *(Lucuma salicifolium)*, etc.

Les *Cupulifères* du codice Mendozino ne se distinguent de l'arbre normal que par un complément phonétique. Le signe bleu caractéristique de l'eau nous donne *ahuatl (Quercus insignis)*, et à l'aide d'un nouveau suffixe *ahuatzitzin (Quercus parva*, de Hernandez). Voyez Ahuatepec (pl. 22, fig. 11) et Ahuatzitzinco (pl. 42, fig. 11).

Dans cette liste de types botaniques, qu'il serait facile d'allonger, l'on entrevoit déjà quel rôle jouaient les couleurs. Il y avait là tout un langage, moins expressif, mais aussi fixe dans ses règles, ou peu s'en faut, que l'image hiéroglyphique. Serait-ce trop s'aventurer que d'y voir une tradition des âges primitifs où, sans réussir encore à rendre suffisamment une idée par le dessin, on fixait surtout par les couleurs le message qu'il fallait transmettre ou le souvenir des principaux événements? Les *wampum* (petits disques de bois, noyaux, pierres rondes, coquillages, enfilés sur un cordon et diversement teints suivant la pensée qu'on voulait exprimer) furent longtemps, et à peu près jusqu'aux temps modernes, la seule écriture officielle des Leni-Lenape, des Iroquois, des Hurons, et sans doute aussi de leurs prédécesseurs sur le continent américain; car quel autre sens donner à ces innombrables billes en os, en coquillage, en pierre, mises au jour dans les *tumuli* de la vallée du Mississipi? Le Creek-Mound seul

(1) Cfr Sahagun, *Historia general de las cosas de Nueva-España*, lib. XI, c. VI, p. 235.

en a livré près de quatre mille (1). Au Mexique même, il s'en est trouvé beaucoup, notamment à Tequixquiac, dans les tertres de la Sierra Gorda et au Yucatan.

Bien d'autres civilisations rudimentaires présentent un phénomène analogue. Les archives des Caras (Quito), pour citer un détail entre mille, n'étaient que de petites lames de pierre, des bâtonnets, des morceaux d'argile, conservés dans les temples, de couleurs et de dimensions variées (2). Les *Quipos* ou franges à nœuds des Chibchas, des Araucaniens, des Puruchas, de beaucoup d'autres peuples du sud et peut-être de quelques tribus mexicaines (3), reposaient également sur la combinaison des couleurs et des cordelettes. Comme dans les *wampum*, le blanc était le symbole de la paix, le rouge celui de la guerre. Nous connaissons trop peu les anciennes peintures des grottes californiennes (4) pour oser rien en déduire ; mais, à coup sûr, la polychromie monumentale, si chère aux Mayas-Quichés, et introduite à leur exemple chez les races voisines, rentrait dans la règle générale. Dans les décorations murales du Palais du Tigre, Chichen, l'on a cru reconnaître que le bleu exprimait la sainteté, le pourpre le bonheur, le vert la sagesse, et le jaune les passions mauvaises. Les couleurs éclatantes, surtout le bleu, le jaune, le rouge, dont les Aztèques étaient épris, et qu'ils prodiguaient sur les monuments, sur les idoles, sur leur céramique même, avaient fréquemment, elles aussi, leur signification bien précise.

Le système graphique marche du même pas que la civilisation matérielle ; mais, comme celle-ci, en se perfectionnant ou en se raffinant, il se souvient toujours de ses humbles débuts. Le chromatisme, moins nécessaire

(1) Cfr Bradford, *American Antiquities and researches into the origin and history of the Red Race*, p. 15. Daniel Brinton, *The Myths of the New World*, p. 189. Orozco y Berra, *Historia ... de México*, tom. II, p. 312.

(2) Cfr Brühl, *Die Culturvölker Alt-Amerika's*, pp. 216 sqq.

(3) Boturini, *Idea de una nueva historia de la América Septentrional*, p. 87.

(4) Clavigero, *Historia de la Antigua ó Baja California*, p. 21. Mexico, 1852.

dans une hiéroglyphique déjà fort avancée, demeura cependant en vogue. Il apparaît dans beaucoup de pictographies nahoas, sujet à des règles presque aussi inflexibles que celles de l'héraldique européenne. Ainsi, en feuilletant le codice Mendozino, vous reconnaîtriez aisément à leur coloration toujours la même les hiéroglyphes *atl* (eau), *tepetl* (colline ou montagne), *xalli* (sable), *itztli* (obsidienne), *tepuztli* (cuivre), *xihuitl* (dans le sens de pierre précieuse), etc.; puis, toute une série d'animaux, comme le *chapulin (Acridium peregrinum* d'Olivier), le zarral *epatl (Mephitis bicolor* de Gray, *zorrillo),* le *cuauhtli* (aigle), le *cacalotl* (corbeau), le *izcuintli* (espèce de chien), le *coyotl (Canis latrans),* le *tamazolin* (crapaud), le *tzinacan* (chauve-souris), etc.

Il en est encore ainsi pour des caractères purement conventionnels, comme celui du mouvement *olin* (voyez Olinalan, Olintepec); celui de la nuit *yoalli* (Yoallan, Yoaltepec). Le symbole de l'année est presque toujours peint en vert, par allusion à l'herbe qui repousse chaque année (1): *xiuitl* ou *xihuitl* signifie à la fois herbe, année, comète et pierre précieuse ou turquoise (2).

Que si un même signe apparaît parfois diversement colorié, c'est que le sens spécial du mot dessiné l'exige ainsi, et ces exceptions, loin de nuire au déchiffrement, le rendent souvent plus facile. Le *acatl* (roseau), bleu en général, devient multicolore, comme dans Acaticpac et Acapan, lorsqu'il a une portée chronologique. La tête humaine, cuivrée ou jaune-clair suivant qu'elle représente un homme ou une femme, est noire dans Tepecacuilco, où, selon toute vraisemblance, elle désigne une tribu entière dont les origines ou l'histoire justifient sans doute cette dérogation. Le Mendozino a quelques figures tout en

(1) Gama, *Descripcion historica y cronológica de las dos piedras.* ANALES DEL MUSEO NACIONAL DE MÉXICO, tom. III, p. 251.

(2) Fray Alonso de Molina, *Vocabulario en lengua mexicana y castellana*, fol. 159. Mexico, 1571.

blanc ; mais il s'agit alors d'un dieu ou d'un objet relatif à la divinité. Comparez, par exemple, Teotliztacan (pl. 38, fig. 6) et Tlamacazapan (pl. 38, fig. 7). Pour un lecteur au courant des traditions religieuses des Aztèques, il y a dans ce fait un vaste champ d'études nouvelles.

Dans la botanique figurée, plus qu'ailleurs peut-être, les enluminures parlaient aux yeux. La nécessité de créer des symboles généraux, applicables à de vastes groupes, avait donné naissance à des types imaginaires qui ne rappelaient que de loin la réalité, et l'on aurait pu se méprendre sur leur signification sans ces couleurs uniformes qui spécifient généralement les grandes divisions. Un même dessin peut avoir une valeur idéographique ou phonétique fort différente suivant sa coloration. Ainsi, quand l'arbre typique a le tronc et les branches, non plus jaune-brun, mais entièrement vertes, il faudra lire *ahuacatl,* au lieu de *cuahuitl.* Tel est le cas de l'hiéroglyphe thuacatlan, où figure la *Persea gratissima* (1).

Ces principes et d'autres énoncés plus haut ne se vérifient pas indistinctement et universellement dans toutes les mappes historiées. Quelques-unes n'ont pas le *cuahuitl* symbolique, mais un caractère figuratif, une simple image, comme le prouvent Cuauhyacac et Xuexotla du Mapa Tlotzin, publié par M. Aubin. Dans celles-là même où les règles paraissent systématiquement observées, il se présente des notations irrégulières ; mais alors l'anomalie, plus apparente que réelle, s'explique par d'autres lois hiéroglyphiques, quand elle n'est pas due à la maladresse d'un compilateur moderne. Nous le verrons plus loin, les copistes postérieurs à la conquête n'ont pas toujours saisi le sens ni la valeur de certains détails essentiels. Quand

(1) Beaucoup d'autres faits démontrent que la couleur était souvent à elle seule un élément phonétique ou idéographique, et qu'il en fallait tenir compte dans la lecture. Le signe *tepetl* (colline ou montagne) était ordinairement vert, et donnait le nom de lieu *tepec.* Peint en noir, il doit se lire *tliltepec.* Cfr Orozco y Berra, tom. I, p. 391.

le dessin leur semblait par trop inexact ou trop bizarre, ils le corrigeaient parfois au risque de le dénaturer. Le codice Telleriano-Remense de Paris, plus correctement dessiné que le Vaticano, est aussi moins fidèle et, pour la même raison, les figures qui accompagnent l'excellente *Historia de las Indias* de Fray Diego Durán nous sont suspectes. Voilà pourquoi il est si difficile d'établir des règles absolues, qui ne soient jamais en défaut.

Malgré tout, les indications générales que nous fournissent quelques pictographies de premier ordre peuvent jeter du jour sur l'hiéroglyphique mexicaine, en révélant le jeu des divers éléments qui la composent.

L'arbre-type, tel qu'il a été décrit plus haut, se présente parfois sans aucune modification botanique : comme dans Cuahuacan, Cuahuitlixco, Cuauhnahuac (1), Cuauhxayacatitlan. Mais le plus souvent il est modifié par des détails accessoires, variés à l'infini, qui adaptent le symbole universel à chacun des genres particuliers. Chez les Égyptiens, les signes déterminatifs, accolés à l'expression phonétique d'un terme, désignent par son image même l'objet dont les caractères précédents ne peignaient que le son. Quelques hiéroglyphes mexicains laissent entrevoir un procédé semblable ; du moins trouvons-nous des pléonasmes dans Ocoyacac (2) et ailleurs. En général, pourtant, le système des *tlacuilo* exprime chaque idée à l'aide d'un seul signe, simple ou complexe, idéographique ou phonétique, dont tous les éléments déterminatifs ont leur raison d'être.

Nous avons vu déjà comment ils représentent la riche famille tropicale des Sapotées. Pour préciser davantage, pour rendre, par exemple, le *tetzapotl (Lucuma Bonplandi)*, ils substituent à la base rouge du prototype l'hiéroglyphe de la pierre *(tetl)*, jaune et pourpré. — Parmi les *tzapotl*

(1) Cfr *Anales del Museo nacional de México*, tom. III, pp. 246 sqq. ; planches de Gama, pl. 4, fig. 12.

(2) Troncoso, *op. cit.*, p. 60.

les Aztèques rangeaient tous les fruits de saveur douce, et ils classaient ceux de saveur acide sous le nom générique de *xocotl* (1), dont le type se rencontre dans Axocopan (pl. 29, fig. 1), Xocoyocan (pl. 57, fig. 5), Xocotla (pl. 41, fig. 2). Comparez cependant Xoconochco (pl. 49, fig. 1), et Xocotitlan (pl. 37, fig. 8).

D'autres signes additionnels, complétant l'arbre symbolique et abstrait, faisaient de celui-ci un *ahuehuetl (Taxodium mucronatum* des conifères), un *ahuexotl (Salix babylonica* des salicinées), un *huaxin (Acacia esculenta* des légumineuses), un *huixachin (Acacia albicans)*, ou enfin, avec une infinité d'autres, le *Cerasus capolin* des amygdalées, si bien caractérisé par ses grappes rouges dans Capulteopan (2), Capulapan ou Capulhuac.

L'analyse nous révèle une racine constante et des affixes variables, non seulement dans le type de l'arbre, mais dans beaucoup d'autres symboles végétaux. L'hiéroglyphe général des cactées doit-il être ramené à l'*Opuntia (tuna de piedra, tuna lapidea* de Hernandez), espèce de nopal qui croît de préférence dans les interstices des rochers? Il suffit de combiner le radical *nochtli* avec le signe de la pierre *(tetl)*, ce qui donne graphiquement *tenochtli* (3). Le *zacatl*, le *xochitl*, le *quilitl*, le *mizquitl*, etc., fourniraient bien d'autres exemples du procédé mnémonique et didactique de nos anciens peintres botanistes.

Combien ce procédé était à la fois expéditif et fécond pour fixer et transmettre l'enseignement, M. Troncoso le prouve par l'hiéroglyphe des conifères. L'idée que les indigènes voulaient donner de l'*ocotl (Pinus teocote* de Scheid), était celle d'un arbre dont l'écorce porte des crevasses profondes, naturelles ou faites de main d'homme, distil-

(1) *Ibid.*, p. 62. Cfr Betancourt, *Teatro Mexicano*, trat. II, num. 154.

(2) Troncoso, *op. cit.*, pp. 61 sq.

(3) *Ibid.*, pp. 65 et 74. Voyez aussi Xoconochco, où est représentée la *tuna agria (xocotl*, fruit, *xococ*, acide); *Nochtepec, Nopalla* (codice Mendozino, pl. 49, fig. 1; pl. 38, fig. 5; pl. 45, fig. 6), etc.

lant un produit résineux (le *ocotzotl*, térébenthine, littéralement, sueur épaisse du pin). Le fruit est un cône écailleux, de surface inégale, sessile; les feuilles longues, menues, pointues et raides. Comment réunir en un seul terme tant d'éléments significatifs? Et si l'on voulait les rendre par une série de noms juxtaposés, quel embarras pour la mémoire! Les *tlacuilo* condensaient tous ces attributs en un signe unique, facile à retenir, disant tout par lui-même, et suppléant ainsi au texte explicatif, dont ils ignoraient l'usage. C'est le symbole ordinaire de l'arbre; mais la tige, crevassée, striée de noir, porte un appendice blanchâtre pour figurer la résine qui en découle. Un organe conoïde, de surface réticulaire, est fixé, sans pédoncule, entre les branches. Aux extrémités, deux panaches représentent bien les feuilles. Cet hiéroglyphe, complet dans Ocoapan (pl. 41, fig. 8), ne garde plus ailleurs qu'une partie de ses traits essentiels (1).

Une telle méthode d'accumulation, en donnant le signalement de chaque objet ou son expression phonétique complète, devait en revanche, on le pense bien, aboutir souvent à une image disgracieuse, sinon tout à fait grotesque. *Tlan*, par exemple, une des terminaisons de lieu, pouvait s'exprimer par un complément phonétique tiré du mot tlantli, *dent*. Aussi Cuauhtitlan apparaît-il sous la forme d'un arbre *(cuahuitl)* muni d'une double rangée de dents. Pour Totoltzinco nous avons une tête de dindon tricolore *(totolin, Meleagris mexicana)*, surmontant la moitié inférieure du corps humain accroupi *(tzinco)*. Les codices fourmillent de notations semblables où, pour signifier les modifications particulières d'une idée abstraite, pour rendre un nom propre, pour rappeler un

(1) Les raies noires tracées sur la tige suffisent-elles à caractériser le pin? Un américaniste de haute valeur l'affirmait récemment dans un ouvrage justement estimé. Nous avouons ne pouvoir concilier cette opinion avec les hiéroglyphes de Cuauhpanoyan, Cuauhtochco, Cuauhxilotitlan, Mictlancuauhtla, etc., rayés de noir eux aussi, et pourtant sans relation aucune avec l'*Ocotl*.

événement, l'on amoncelait les détails les plus disparates. Ajoutez que les pictographes, écrivains plutôt que peintres, et moins soucieux des règles de l'esthétique que d'un tracé rapide, faisaient naturellement bon marché de l'élégance des formes. Au témoignage des *conquistadores*, ils peignaient extrêmement vite, abrégeant le dessin ou se contentant de l'ébaucher.

De là sans doute tant d'appréciations injustes sur les artistes mexicains, comme si les tableaux hiéroglyphiques donnaient la mesure de leur goût et de leur talent. Dans ces corps chétifs terminés par une énorme tête de profil avec l'œil de face, dans ce labyrinthe d'images fantastiques, anguleuses, disposées à rebours, quelques auteurs s'obstinent à voir des peintures figuratives, quand il n'y a le plus souvent qu'une écriture conventionnelle. Son aspect caricatural suffirait seul au besoin à en révéler la destination. Œuvre de toute une race et de diverses races peut-être, travail inconscient de plusieurs siècles, les derniers *tlacuilo* ne l'avaient pas créée et n'étaient pas libres de la transformer à leur fantaisie. Ils se la transmettaient intacte de père en fils, liés comme nous le sommes à peu près dans l'écriture ordinaire, et comme le sont les artistes en peinture héraldique. Tout en gardant certaine initiative qui se traduit d'une mappe à l'autre par des différences de méthode et d'exécution (1), les pictographes respectaient les types primordiaux légués par les ancêtres et religieusement vénérés dans l'Anahuac. Avaient-ils tort ? Pour exiger d'eux un travail plus délicat, plus raffiné, il faudrait oublier qu'ils regardaient comme leur premier devoir de se faire comprendre. C'est en s'accommodant aux formes reçues, en pliant leur génie à des règles consacrées par une longue tradition, qu'ils demeuraient clairs et intelligibles. Prescott et son école ont beau dire

(1) Leon y Gama, *Descripcion histórica y cronológica de las dos piedras ...* dans Anales del Museo nacional, tom. III, pp. 246 sqq.

qu'ils ne l'étaient pas, que les contemporains eux-mêmes trouvaient ce langage figuré bien vague et bien énigmatique : en réalité, beaucoup le lisaient couramment et, pour nous-mêmes, c'est encore très évidemment le moins difficile du nouveau continent.

Ce ne sont pas là des explications inventées après coup pour les besoins de la cause ; nos adversaires s'en convaincront au déchiffrement des textes mexicains. Ils y verront des dessins extravagants, mais généralement les mêmes pour un même ordre d'idées ; un coloris parfois absurde, mais constant et presque invariable. Dessin et coloris obéissaient donc à des lois. S'ils n'étaient qu'un caprice de l'ouvrier ou le résultat de son impuissance, d'où viendrait cette uniformité ?

Veut-on d'autres preuves ? Là où le peintre, le sculpteur, le statuaire avaient toute liberté d'allures, et pouvaient s'affranchir des modèles imposés par l'usage, ils arrivaient à des représentations fort convenables d'animaux, d'arbres et, n'en déplaise à quelques critiques, à des figures humaines vivantes et pleines d'expression. Cortès, Las Casas, Torquemada (1), bien d'autres, s'extasient devant ces merveilles de l'art plastique. En dépit de leurs exagérations, si exagération il y a, ils nous semblent plus près de la vérité que le savant auteur de l'*Archeological Tour in Mexico*, M. A. Bandelier, quand il écrit que les sculptures des anciens Mexicains ne valent pas mieux que les gravures sur bois ou sur ivoire des tribus américaines du nord-ouest (2).

Les statues mexicaines sont pour la plupart mythologiques, et difformes par système ; le défaut d'harmonie saute aux yeux. Mais dans beaucoup aussi les lignes bien accentuées, la vigueur des touches, l'entente des détails, accusent le sentiment du beau et un ciseau exercé. Une

(1) *Monarchia indiana*, lib. XIII, c. 54 ; lib. XVIII, c. 1 ; lib. XVII, c. 50.
(2) Cfr Brühl, *Die Culturvölker Alt-Amerika's*, p. 293.

statuette que nous avons recueillie sur le Chichipico, et qui représente une femme dans l'attitude de la prière, nous paraît joindre à la pureté des lignes une rare distinction. Qui ne connaît l'*Indio triste* du Musée national de Mexico, et la tête colossale du dieu Totec, et tant de figures d'un modelé à peu près irréprochable (1), et ces grandioses reliefs de Xochicalco taillés sans le secours du fer ? Il est difficile maintenant de concevoir comment l'on a pu assouplir ainsi les matériaux les plus rebelles.

Les peintures, nous le verrons bientôt, n'étaient pas non plus dépourvues de mérite. Le jeu de la lumière et de l'ombre, la perspective linéaire, la gradation y font ordinairement défaut ; mais quelques-unes, sans être encore d'une perfection consommée, gardent d'exactes proportions, comme ces antiques portraits de rois dont parle Clavigero (2). Les Mixtèques ont produit des œuvres notables ; et en général, dans les pictographies mêmes où l'artiste dut sacrifier ses inspirations au symbolisme classique, nous sommes souvent frappés de l'heureux groupement des figures, de la vérité et de la souplesse avec lesquelles certains détails sont rendus.

Au demeurant, ce qui nous reste à dire sur l'iconographie figurative édifiera complètement le lecteur sur les aptitudes des *tlacuilo* mexicains.

ICONOGRAPHIE FIGURATIVE.

A côté de l'iconographie conventionnelle, toute faite de bizarres hiéroglyphes, il est resté des vestiges d'une iconographie figurative ou, si l'on veut, symbolico-figurative, qui représente l'objet par son image exacte, ou du moins par ses principaux contours.

(1) Orozco y Berra, *op. cit.*, tom. I, p. 354.
(2) *Historia antigua de Méjico*, lib. VII, p. 181.

Avant tout il importe de rappeler le merveilleux instinct des indigènes pour copier la nature au vif. Mendieta, qui les vit à l'œuvre, s'en porte garant : « Ce qui dépasse toute croyance, dit-il entre autres, c'est leur habileté à reproduire à l'aide de plumes d'oiseaux, laissées dans leurs couleurs naturelles, tout ce que peut retracer le pinceau du meilleur peintre.... S'ils sont vingt, chargés en commun de quelque tableau, ils divisent celui-ci en autant de sections qu'ils sont d'artistes, et se les distribuent entre eux. Quand chacun chez soi, séparément, a terminé le fragment qui lui est échu, ils se réunissent pour ajuster les pièces, et l'image totale est aussi parfaite, aussi achevée, que si elle sortait des mains d'un seul ouvrier. » Et ailleurs : « Ils avaient des peintres de mérite, qui représentaient au naturel des oiseaux, des arbres, de la verdure... Quant aux figures humaines, ils les peignaient laides, monstrueuses, comme celles de leurs dieux, parce qu'ainsi on le leur avait appris. Mais une fois chrétiens, quand ils virent nos images de Flandre et d'Italie, il n'y en a aucune, pour belle qu'on la suppose, qu'ils ne parvinssent à reproduire (1). »

Quoique les indigènes aujourd'hui ne peignent plus guère, ils révèlent encore en mainte occasion la justesse de coup d'œil et l'habile tour de main qui distingue la race. Dans tel village, vous verrez un pauvre Indien, d'aspect misérable, modeler votre buste pendant le temps d'arrêt d'un train. Il est étonnant, divertissant parfois, de voir avec quelle finesse ils saisissent alors toutes les particularités caractéristiques. Convenablement formés, ils fourniraient aux arts plastiques des travailleurs de premier ordre.

Leurs ancêtres ont laissé dans les palais des peintures

(1) *Historia eclesiastica indiana*, lib. IV, c. 12, pp. 404 sqq. Cfr Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. IV, c. 37 ; Beaumont, *Cronica de la Provincia de ... S. Pedro y S. Pablo de Michoacan*, lib. I, c. 8; Alonso de la Rea, *Cronica de la Orden de S. Francisco*, lib. I, c. 6 et 9.

murales remarquables (1). Déjà sans doute ils y ébauchaient le paysage ; ils devaient du moins s'y essayer, puisqu'en parlant de divers offices, on a pu dire : « Le bon peintre nuance parfaitement les couleurs, et sait représenter les ombres, les lointains, les feuillages (2). »

Ce genre de tableaux, si propre à éveiller l'amour de la nature et à en favoriser l'étude, ne se bornait pas chez les Aztèques à la reproduction des scènes locales. Les expéditions militaires, en agrandissant l'empire, ouvraient aux artistes des horizons nouveaux. Épris des magnificences de cette zone tropicale qui allait s'élargissant devant eux, ils en fixaient le souvenir sur les murs des demeures seigneuriales. Bien avant la conquête, et à l'époque même où ils étalaient sur les tissus de coton et les papiers d'agave les extravagances de l'art sacré, ils peignaient dans les *tecpan* de Mexico et de Texcoco des fauves, des plantes, des productions autochtones et exotiques, de proportions exactes et parfaitement ressemblantes.

C'était mieux encore que de la peinture décorative, c'était un véritable enseignement ; et Nezahualcoyotl (3), nous l'avons vu, y trouvait le moyen d'avoir constamment sous les yeux toute la flore et toute la faune de l'Anahuac, assez fidèlement reproduites pour que Hernandez en tirât parti pour son *Thesaurus* monumental (4).

Au surplus, l'œuvre du *Protomédico* lui-même témoigne du retour des pictographes à des représentations plus exactes et plus naturelles. Dans son livre, vraie botanique en images, les planches l'emportent sur le texte, et disent assez haut leur origine mexicaine. Qui donc aurait songé, sinon les naturels, à y employer les symboles de l'antique écriture ? Eux seuls en comprenaient la valeur, si bien

(1) Cfr Boturini, *Idea de una nueva historia de la América septentrional*, p. 9.

(2) Sahagun, *op. cit.*, lib. X, c. 8, t. III, p. 20. Troncoso, *op. cit.*, p. 67.

(3) Nezahualcoyotl, fils de Ixtlilxochitl, naquit en 1402.

(4) Clavigero, *op. cit.*, lib. IV, p. 90; lib. VII, p. 180.

que leurs copistes d'outre-mer, prenant ces signes inconnus pour de simples ornements, les ont souvent omis ou altérés dans leurs transcriptions. Mais aux indigènes ce langage était familier, et lorsqu'un ordre royal leur enjoignit d'aider le grand naturaliste espagnol, c'est surtout à l'aide de peintures, il fallait s'y attendre, qu'ils lui auront fourni leurs renseignements.

De ce précieux recueil, détruit par les flammes en 1671, nous n'avons plus que les planches reproduites par le jésuite Eusèbe Nieremberg dans son *Historia naturæ maxime peregrinæ*. Bien moins nombreuses que les dessins zoologiques, les figures de plantes qui ont échappé au désastre suffisent pourtant à nous initier au système iconographique des collaborateurs de Hernandez. L'*atatapalcatl* (1) y est correctement dessiné au naturel, avec des organes de végétation et de reproduction : l'hiéroglyphe ne joue plus là qu'un rôle secondaire, puisqu'il indique seulement que la plante est aquatique. Les autres gravures accusent, elles aussi, une transition du symbolisme, tel qu'il règne presque partout dans les *tlacuilolli,* à un procédé mixte où domine l'élément figuratif, et où les caractères conventionnels ne servent que d'accessoires (2).

Ces tendances se manifestent, quoique plus timidement, jusque dans certains codices. La fameuse *Tira del Museo*, où se déroulent les pérégrinations aztèques, nous offre un remarquable dessin de cactées appartenant au genre *Echinocactus*. En général, les images de petite dimension peuvent souvent passer pour des représentations naturelles, sans intention allégorique.

Diego Muñoz Camargo nous parle aussi d'un cahier où les Indiens avaient peint « dans leurs formes et leur structure, et en indiquant leurs propriétés, quelques-unes des plantes les plus appréciées des naturels ». Il est permis

(1) Les textes imprimés portent *atatapalacatl*.
(2) Troncoso, *op. cit.*, pp. 69 sqq.

de voir là un nouveau document d'iconographie figurative, et il en existe peut-être bien d'autres perdus maintenant dans les archives d'Espagne (1).

TAXONOMIE VÉGÉTALE. NOMENCLATURE.

L'iconographie mexicaine mettait bien en relief quelques-unes des propriétés de chaque famille végétale ; mais elle avait une portée plus haute, et un lecteur attentif y aura entrevu déjà les germes d'une véritable classification. Le fait que les Nahoas ont réparti les plantes en catégories déterminées, alors que la classification de la flore européenne était pour ainsi dire encore à naître, peut sembler assez étrange pour qu'il convienne de s'arrêter un instant à le démontrer.

Les pictographies et la terminologie fournissent de sérieux arguments (2).

Nous le savons déjà, l'analyse découvre dans les hiéroglyphes un double élément : le symbole générique, applicable à un vaste ensemble de végétaux, né de la comparaison de plusieurs espèces qui, aux yeux des Nahoas, offraient des points de contact; puis des signes déterminatifs variables qui, complétant ou modifiant le radical abstrait, expriment les attributs de quelque groupe inférieur. N'était-ce pas en définitive toute une répartition méthodique, et celle-ci ne devait-elle pas bien autrement parler aux yeux et aider la mémoire qu'une nomenclature écrite ou purement orale? Grâce à ces types généraux, se retrouvant au milieu des différences spécifiques dans tous les individus d'une même classe, l'on embrassait d'un coup d'œil les grandes divisions du règne végétal.

L'idiome parlé venait au secours de la pictographie. Il

(1) *Ibid.*, pp. 72 sqq.
(2) Troncoso, *op. cit.*, pp. 73 sqq.

désignait généralement les plantes par un terme composé, et ouvrait ainsi la voie à la classification.

A prendre d'abord chaque nom à part, nous le voyons communément formé de divers radicaux, plus ou moins altérés dans leurs parties finales, sauf le dernier. Celui-ci exprime presque toujours l'idée dominante, une notion générique, tandis que les autres ont pour rôle de spécifier et de préciser, en indiquant le port de la plante, sa coloration, sa consistance, ses vertus, le terrain où elle naît, etc.

Le *tollin*, que les auteurs traduisent par jonc, glaïeul, souchet (1), et qui est entré dans la langue hispano-mexicaine sous la forme de *tule* avec une signification plus vaste et parfois indécise, nous permettra d'apprécier le mécanisme de la nomenclature nahoa (2). Ce terme apparaît dans :

Itztollin, *tule* tranchant ; de *tollin* et *itztli*, obsidienne ou fragment d'obsidienne, employé comme rasoir, lancette, flèche, etc. La tige est triangulaire, dit Sahagun (3), la racine et les fleurs médicinales.

Ixtollin, tule pour les ophtalmies, de *ixtli*, œil.

Iztactollin, *tule* blanc *(iztac)*, souchet épais et long.

Petlatollin, tule qui sert à tisser les nattes appelées *petlatl (petate)*. Il a aussi des propriétés thérapeutiques (4).

Popotollin, de *popotl*, genêt, balai. Comparez le *scoparius* de Linné.

Nacacetollin, *tule* anguleux, de *nacace*, angle, coin.

Tliltollin, *tule* noir, de *tliltic*, noir, brun.

Tepetollin, *tule* de montagne, de *tepetl*, montagne ou colline.

Tzontollin, *tule* chevelu, de *tzontli*, cheveu, poil.

(1) Eufemio Mendoza, *Catálogo razonado de las palabras mexicanas introducidas al Castellano*, p. 57.
(2) Troncoso, *op. cit.*, pp. 79 sqq.
(3) Lib. XI, c. VII, § 7, p. 289.
(4) Ibid.

Il est beaucoup d'autres noms dérivés de *tollin,* et toujours de la même manière, sauf *toliama, tule* marin *(amaitl,* mer),*tolpatli, tule* médicinal, *tolnacochtli,(nacochtli,* pendants d'oreilles), *tolpatlactli (patlactli,* chose large), *tolmimilli,* colonne de *tule* (1), où le qualificatif suit le terme générique.

Dans cette liste, et d'autres qu'il serait facile de dresser pour le *zacatl* ou *çacatl,* le *quilitl,* le *nochtli,* le *auacatl,* etc., la nomenclature offre un air de parenté avec celle de la botanique moderne. Elle est manifestement binaire, quoique les termes constitutifs soient soudés entre eux. Et comme nous désignons fréquemment par un troisième nom les variétés d'un même genre, ainsi les Mexicains employaient jusqu'à trois radicaux soit isolés, soit unis en un mot. *Nochtli* (2), fruit du nopal ou l'arbre lui-même (famille des cactées, genre *Opuntia),* donne *xoconochtli, tuna* acidulée *(xococ,* aigre); mais aussi *iztacxoconochtli, tuna* acide et blanche. Il y a encore *atoyaxocotl,* fruit acide de cours d'eau, et *atoyaxocotl chichiltic,* fruit acide de cours d'eau et vermeil.

Ces ressemblances de terminologie ne s'étendaient pourtant pas à la classification ; car le troisième terme des Nahoas pouvait indiquer aussi bien une nouvelle espèce qu'une variété accidentelle (3).

En revanche, ils avaient sur la nomenclature linnéenne l'avantage d'être plus expressifs et, disons-le, plus rationnels à certains égards. Non seulement ils prenaient tous leurs mots dans un même idiome, mais, au lieu de recourir à des expressions plus ou moins poétiques ou à des noms propres absolument étrangers aux attributs du végétal (comme Tournefortia, Lavoisiera, etc.), ils visaient uni-

(1) Nous préférons cette interprétation à celle que donne le dictionnaire de M. Remi Siméon : *tule* de champ cultivé *(milli). Mimilli* signifie bien colonne, et du reste Molina, qui fait autorité en cette matière, traduit *tolmimilli :* junco gordo y largo.

(2) Les Espagnols l'ont appelé *tuna,* d'un mot caraïbe.

(3) Troncoso, *op. cit.,* p. 82.

quement à rappeler quelque détail caractéristique de la plante.

Ce mérite ne balance pas les graves défauts de la nomenclature mexicaine. Tout d'abord, elle ne tient pas assez compte du caractère dominant de chaque espèce, et accuse une connaissance imparfaite des organes végétaux, de leur importance relative, de leur valeur dans la classification. Puis, il s'y trouve trop de lacunes : ce double élément générique et spécifique, que nous avons fait ressortir dans bon nombre de termes botaniques, manque dans beaucoup d'autres.

Plus simple d'apparence, plus concise que nos systèmes modernes, puisqu'elle décrit souvent un végétal par un seul mot, elle offre en réalité une fâcheuse complication dans les radicaux multiples qui forment ce nom unique.

Là même où il n'en entre que deux, l'emploi d'un même nom dans des acceptions différentes est bien fait pour nous dérouter. Des essences qui n'avaient entre elles aucune affinité botanique, localisées sur les points les plus divers, pouvaient cependant jouir des mêmes vertus médicinales, ou se prêter aux mêmes applications industrielles. En ce cas ou en d'autres analogues, il était naturel qu'elles reçussent un nom identique. Dans les listes de simples de Sahagun nous avons relevé plusieurs *ueipatli* (grand remède), *ololiuhqui* (chose ronde). Hernandez donne trois *tlamalayotli*, treize *palancapatli* (remède pour les ulcères) et trente-sept *iztacpatli* (remède blanc). En voilà bien assez, à défaut même d'autres preuves, pour établir que la nomenclature indigène ne fut ni l'œuvre d'un seul homme, ni un travail d'ensemble systématiquement exécuté. Formée graduellement et un peu au hasard, elle porte l'empreinte de longs tâtonnements.

Quand les Aztèques eurent conscience de ces défauts (et ils étaient trop perspicaces pour tarder à les reconnaître), ils ne songèrent pas à refondre leur système, mais à le compléter. Aux noms équivoques s'adjoignirent des

synonymes ou des termes explicatifs pour en fixer le sens : nous le voyons dans les *ucipatli*, dans les *ololiuhqui*, dans sept *palancapatli* et huit *iztacpatli*. Les autres homonymes avaient-ils aussi leurs déterminatifs ? C'est probable, mais ceux-ci ne sont point parvenus jusqu'à nous. Plusieurs ont échappé à Hernandez ; on le constate en confrontant sa terminologie avec celle que fournissent d'anciens travaux indigènes (1). En somme, les méthodes botaniques de l'Anahuac, mieux connues, apparaîtraient beaucoup moins informes et moins défectueuses ; car, il ne faut pas l'oublier, nous n'avons guère que les débris recueillis après la conquête, quand la société antique, bouleversée, effondrée, n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Malgré ces conditions défavorables, la botanique mexicaine se montre pourtant en avance sur l'enseignement contemporain dans le vieux monde. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que Joseph Pitton de Tournefort détermina avec précision les limites des genres admis à son époque. Encore laissa-t-il bien des espèces confuses dans leurs caractères, difficiles à reconnaître dans leurs appellations. Pour fixer exactement la physionomie de chaque groupe inférieur, pour substituer aux longues phrases qui les désignaient une expression concise, comprenant un nom générique et un terme spécifique, il a fallu tout le génie de Linné. Eh bien, plusieurs siècles avant la naissance du célèbre fondateur de la botanique moderne, les Aztèques avaient déjà toute une nomenclature, imparfaite encore, mais infiniment supérieure à la glossologie qui régnait alors dans nos écoles. L'on peut en dire autant de la classification proprement dite.

(1) Cfr *ibid.*, p. 84.

CLASSIFICATION.

Pour apprécier la valeur relative de la taxonomie mexicaine, il n'y a qu'à lire l'étude que M. le docteur Troncoso lui a consacrée. Ces pages, vraiment neuves et originales dans leur ensemble, n'offrent pas seulement un grand attrait archéologique. En apprenant aux explorateurs à se familiariser avec la terminologie nahoa, elles les préparent aux plus précieuses découvertes. L'intelligence de la langue botanique, telle que la consignèrent les premiers naturalistes et telle qu'elle subsiste aujourd'hui parmi la population aborigène, mènerait certainement à de fécondes applications thérapeutiques. S'il reste encore beaucoup à faire, du moins le cadre de ces recherches a-t-il été tracé, et quelques jalons posés avec beaucoup d'érudition.

Après les efforts de Magual, Adanson, etc., pour ranger les plantes d'après l'ensemble de leurs analogies, Antoine Laurent de Jussieu établit définitivement ou plutôt créa la méthode des familles naturelles. Le *Genera plantarum*, publié en 1789, exposa pour la première fois avec netteté les principes généraux qui doivent servir à la démarcation d'un genre à l'autre.

Depuis cette époque, la science dont il avait posé les bases n'a cessé de se développer. Mais comme elle est loin encore d'être parfaite ! Que d'anneaux manquent dans ses séries d'êtres, et quelle distance parfois les sépare !

Il faut moins s'étonner dès lors et des défauts et des lacunes de l'antique classification nahoa. Sans être tout à fait empirique, elle ne forme encore ni système ni méthode proprement dite. L'invasion espagnole la saisit dans sa période d'élaboration, alors que, faute de plan et de principes arrêtés, elle poussait un peu en tous sens, tantôt artificielle, tantôt naturelle, souvent mêlée ou flottant indécise entre les deux procédés. La séparation des

familles repose sur des caractères variables, sur des analogies accidentelles (port de la plante, dimensions, couleurs, propriétés), quelquefois sur les organes de reproduction ; ailleurs sur les caractères de la végétation, qui, on le sait, ne suffisent jamais seuls à déterminer un groupe naturel. Et ainsi des ordres inférieurs viennent se placer sous des divisions générales auxquelles ils se rattachent moins par leurs affinités botaniques que par des ressemblances purement extrinsèques (1).

Pour nous faire une idée de cette répartition tout arbitraire, prenons au hasard les radicaux qui reviennent dans un grand nombre de termes : ils expriment une idée générique, et ce sont eux qui ont présidé à la formation des séries artificielles. Les espèces rapportées à chaque genre se distinguent entre elles par des affixes qualificatifs (2). Voici quelques-unes des divisions primaires :

Xihuitl s'applique aux plantes herbacées, et donne, par exemple, *micaxihuitl* (herbe du mort), *atenxihuitl* (herbe du bord de l'eau), *coaxihuitl* (herbe de la couleuvre).

Cuahuitl désigne les végétaux de plus forte consistance, et se retrouve dans *tlilcuahuitl* (arbre noir), *ulcuahuitl* (arbre qui produit le *ulli*, caoutchouc mexicain), *papalocuahuitl* (arbre des papillons), et dans une infinité d'autres.

Mecatl, désignation générique pour les plantes grimpantes et les joncs très déliés (3), entrait en composition pour former *mecaxochitl* (fleur en cordon, *Piper amalago)*, *xocomecatl* (cordon acide, plante volubile à fruit aigre : *Vitis labrusca)*, etc.

Patli réunissait dans un groupe bien fourni, mais absolument artificiel, les plantes réputées médicinales : *palan-*

(1) Troncoso, *op. cit.*, p. 85.
(2) *Ibid.*, pp. 88 sqq.
(3) Cfr Sahagun, *op. cit.*, t. III, lib. xi, c. 7, p. 287. Betancourt, part. I, trat. 2, num. 219.

capatli (remède pour les ulcères), *pozaualizpatli* (remède pour les enflures), *yollopatli* (remède pour les maladies de cœur), *poztecpatli* (remède pour les luxations, les ruptures), *tzipipatli* (remède pour les tout jeunes enfants), *ezpatli* (remède couleur de sang, *Croton sanguifluum)*, *chichicpatli* (remède amer), etc.

Quilitl est le nom commun des herbes comestibles, soit cultivées dans les jardins, soit à l'état sauvage : *cochizquilitl (quilitl* narcotique, de *cochi* dormir : les indigènes s'en servaient pour endormir les enfants) ; *tonalchichicaquilitl* (1), *ocoquilitl* (herbe comestible résineuse), etc.

Xocotl formait une nouvelle classe des végétaux dont le fruit a une saveur acide. Sahagun (2) cite entre autres le *texocotl*, le *macaxocotl*, le *atoiaxocotl*, le *xalxocotl*.

Xochitl : sous ce terme venaient se ranger les plantes d'ornementation. Dans le genre *Anguloa* des orchidées, nous avons par exemple : *coatzontecoxochitl* (fleur à la tête de vipère), plante médicinale dont la superbe fleur tachetée était en grand renom chez les Aztèques ; *nopalxochicuezaltic (Epiphyllum speciosum* des cactées ; littéralement : fleur de nopal qui a l'aspect d'une flamme), etc.

Ces arrangements tout artificiels rappellent en plus d'un point ceux de la science européenne avant Jussieu, et pèchent par les mêmes côtés. En rompant les rapports établis par la nature, ils disséminent en des familles distinctes des genres étroitement apparentés.

Mais, au milieu même de ces inévitables morcellements, il s'opérait au Mexique un lent travail de coordination rationnelle. Certaines espèces, offrant une organisation commune, toutes semblables par leur aspect et par leur structure intérieure, se combinaient entre elles et formaient des sections assez nettement définies. On dirait

(1) De *tonalli* (soleil), *chichic* (amer), *atl* (eau), *quilitl*, c'est-à-dire herbe comestible, amère, qui vient près de l'eau et demande de la chaleur ; plante d'été.

(2) *Op. cit.*, t. III, pp. 236 sq.

un essai de la méthode naturelle, un effort pour assigner à chaque être la place qu'il occupe réellement dans la hiérarchie végétale, et ramener ainsi la botanique dans sa véritable voie.

Il est regrettable que la botanique nahoa n'ait pas été mieux étudiée à ce point de vue : mille faits concluants révéleraient une fois de plus l'esprit d'observation et la sagacité de ses fondateurs inconnus. Pour nous circonscrire, citons seulement, d'après Sahagun, Hernandez et Ximenez, quelques plantes étroitement liées à l'économie rurale et domestique, mais qui toutes en même temps trouvent leur place dans un groupe parfaitement naturel, celui des cucurbitacées.

Ayotli, *ayotetl* ou *ayutetl* en est le nom commun. Cependant ce terme désigne aussi par antonomase le pépon proprement dit *(Cucurbita pepo* de Linné), à la peau généralement jaune pâle, dure, crustacée ; aux graines ovales et blanches ; à la pulpe solide, jaune, et souvent d'un goût sucré. Il apparaît dans l'hiéroglyphe de Ayoxochiapan (codice Mendozino, pl. 26, fig. 19).

Ayotzin, diminutif de *ayotli*, *Calabacilla* ou *Cucurbita fœtidissima;* « semblable à l'ellébore par ses racines, dit Hernandez (1), et à la calebasse ordinaire par ses feuilles. Elle s'applique avec succès dans les cas de lèpre, de pelade, de dartres vives, de prurigo. » C'est elle, croyons-nous, qui figure dans Ayotzintepec (codice Mendozino, pl. 48, fig. 15. Cfr fig. 7).

Chichicayotli, calebasse amère *(chichic)*, « espèce sylvestre, à racine ronde (2). »

Chayotli, calebasse épineuse (3), *Sicyos edulis,* à fruit uniloculaire monosperme.

(1) *Francisci Hernandi, medici atque historici Philippi II ... et totius novi orbis archiatri, opera, cum edita, tum inedita*, tom. I, p. 103. Madrid, 1790.

(2) *Quatro libros de la naturaleza y virtudes de las plantas, por Fr. Francisco Ximenez*, lib. II, part. II, folio 101. Mexico, 1615. Cet auteur dit avoir ajouté beaucoup de plantes aux listes qu'avait dressées Hernandez.

(3) Molina, *Vocabulario de lengua mexicana y castellana*, fol. 19. Mexico, 1571.

Cozticayotli, ayotli jaune *(coztic), Cucurbita pallida* de Hernandez, qui lui donne pour synonymes *hacayotli* et *hueyacayotli;* forme oblongue, pulpe jaunâtre, semence blanche et striée. C'est une bonne espèce comestible.

Cuauhayotli a la forme du *Cucurbita melopepo,* la coque jaunâtre, la chair rouge, la graine mince et blanche (1).

Cuauhayotli ou *Quauhayotli* est aussi un arbre originaire de Yoallan (2), produisant des fleurs très blanches et une sorte de courges oblongues, de grandes dimensions.

Iztacayotli, espèce comestible; elle a l'écorce et la pulpe blanche, la graine oblongue.

Tlalayotli ou *tlatlalayotli*, *Calabacilla silvestre;* Sahagun en décrit le port et vante ses vertus médicatrices (3).

Tlamalayotli, grande calebasse ronde, à coque dure, pulpe jaunâtre, d'une saveur agréable.

Un *tlamalayotli,* fort distinct du précédent, a l'écorce jaune, la chair blanchâtre, la graine large et très blanche. C'est, dit-on, un bon remède pour les inflammations d'yeux et d'autres affections (4).

Tlamalayotli : encore une espèce différente, propre aux terres chaudes. Le fruit roussâtre, oblong, à pulpe rouge, peut se manger (5).

Tlilticayotli, de taille médiocre, chair jaune pâle, graine blanche assez longue.

Tzilacayotli (chilacayote), appelée quelquefois aussi *cuicuilticayotli*. Le fruit, de forme sphérique, mesure jusqu'à trois empans; il a la peau lisse et blanc-verdâtre, la pulpe blanche, fibreuse. C'est le *Cucurbita citrullus* de Linné ou le *Cucurbita sonans* de Hernandez (6), donnant un son

(1) Hernandez, *loc. cit.*, pp. 99 sqq.
(2) *Ibid.*, p. 108.
(3) *Historia general de las cosas de Nueva-España*, lib. X, c. 28, p. 90, et lib. XI, c. 7, p. 257.
(4) Hernandez, *loc. cit.*
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*, pp. 99 sqq. Sahagun, *op. cit.*, lib. I, c. 21, p. 37.

creux quand on le frappe. Une de ses variétés s'appelle .

Iztactzilacayotli (1); chair très blanche et filamenteuse, graine blanche et large. On lui attribue des propriétés thérapeutiques.

Tzonacayotli, *Cucurbita capillata (tzontli*, cheveux) : elle doit son nom à sa pulpe très fibreuse. On l'appelle parfois *iztacayotli*.

Ayotzoyacatl, excellente calebasse que les Mexicains font sécher au soleil; ils en forment une conserve (2) qui sert de condiment durant toute l'année.

Plusieurs cucurbitacées, au lieu de *ayotli*, portent un autre nom. Cette anomalie s'observe dans des variétés non comestibles, comme l'*atecomatl*, dont les Indiens tirent des gourdes pour transporter l'eau *(atl*, eau, *lecomatl*, vase,) le *cuauhtecomatl*, etc. (3).

Il serait facile de multiplier ces exemples. Beaucoup de plantes, identiques par la forme ou la disposition des parties diverses de la fructification, venaient se classer dans des séries naturelles : celle des *zacatl*, pour les graminées, des *tlepatli*, pour divers genres de renonculacées, quoique le mot *tlepatli* (médecine brûlante ou médecine pour la fièvre) s'appliquât spécialement au *Plumbago lanceolata*. *Quilitl*, dénomination générale des plantes alimentaires, désignait parfois, dans un sens plus restreint, tout un groupe d'amaranthacées et de chénopodiacées, deux familles d'un port tout à fait différent, mais tellement voisines par leur organisation qu'il est fort difficile d'en tracer les limites.

(1) Hernandez, *loc. cit.*, p. 101.
(2) Molina, *op. cit.*, fol. 3.
(3) Cfr Hernando Alvarado Tezozomoc, *Cronica mexicana*, edit. José Vigil pp. 248, 251.

GÉOGRAPHIE BOTANIQUE.

Aux essais de classification indiqués jusqu'ici, nous serions tenté d'en ajouter un troisième. La géographie botanique, d'invention si récente en Europe, paraît avoir attiré l'attention des Nahoas. Pouvait-il en être autrement dans ce pays privilégié qui, grâce à de brusques changements d'altitude, présente dans un espace relativement étroit et presque sous les mêmes parallèles une incomparable variété de culture? Depuis les neiges du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl jusqu'aux côtes brûlantes de l'Océan, ils voyaient la puissance organique du sol croître à mesure que s'élevait la température, et les types changer graduellement avec les différences de hauteurs. Aux forêts de pins et de chênes des points élevés, succédaient les immenses plaines du maguey et la verdure un peu uniforme du plateau central; puis, plus bas, d'épaisses masses végétales, aux couleurs brillantes, aux fruits variés et exquis. Et chacune de ces régions se divisait à son tour en zones parfaitement définies, que l'œil embrassait pour ainsi dire d'un regard, groupées comme dans un panorama féerique. Les Aztèques s'en étaient rendu compte au cours de leurs explorations, et avaient bien saisi la physionomie spéciale de chaque district. Nous en trouvons la preuve dans la langue elle-même et dans plus d'un texte de nos premiers annalistes. Quand il s'agit, par exemple, de peupler leurs jardins d'essences nouvelles, ils allèrent les chercher à coup sûr les unes sous un climat tempéré, les autres dans les terres humides et chaudes.

A côté de ces grandes divisions établies dans la flore de leur vaste empire, ils introduisirent beaucoup de divisions particulières. Dans un rapide recensement de pictographies, nous avons été surpris de relever tant de termes botaniques. Des quatre cent soixante localités qui figurent dans le rôle des tributs du codice Mendozino, plus du

quart ont dans leur hiéroglyphe quelque organe végétal, et un très grand nombre sont uniquement désignées par un nom de plante. C'est en miniature toute une géographie botanique de l'Anahuac, qui témoigne du zèle qu'ils apportaient à étudier les productions de chaque province.

Que l'on en juge par quelques noms pris çà et là, et dont plusieurs appartiennent, détail notable, à des points fort éloignés de la métropole.

Ahuacatlan, littéralement lieu où abonde le *ahuacatl (Persea gratissima* des laurinées).

Chictlan, lieu où abonde le *chictli*, sécrétion épaisse du *xicotzapotl*, aujourd'hui encore employée par le vulgaire comme masticatoire.

Chiltecpintla, lieu où abonde le *chiltecpintli (Capsicum microcarpum* des solanées), qui donne un piment de petites dimensions très piquant: *chilli*, piment, *tecpintli*, puce (1).

Coaxomulco, coin des mûres sauvages *(Rubus fruticosus :* c'est une espèce indigène, à baies noires).

Huaxtepec, sur le plateau qui produit le *huaxin* (genre *Cassia,* des légumineuses).

Xiloxochitlan, lieu où il y a beaucoup de *xiloxochitl*, genre *Pachira* ou *Carolinea* des bombacées.

Xochicuauhtitlan, l'endroit des arbres du liquidambar, *xochicuahuitl (Liquidambar styraciflua* de Linné).

Xochiyetla, là où se donne en profusion le tabac-fleur ou tabac parfumé.

Xoconochco, la localité des *tunas agrias,* aujourd'hui Soconusco, sur le Pacifique, presque à la frontière du Guatemala.

Xocoyoltepec, sur le plateau où croît le *xocoyolli (Rumex acetosa* des polygonées).

Dans les anciens chants nahoas conservés à la Bibliothèque nationale de Mexico, nous trouvons plusieurs noms que ne donne pas le registre d'impôts cité jusqu'ici, et entre autres :

(1) Cfr Tezozomoc, *Cronica mexicana,* p. 483.

Mizquititlan, le pays du *mizquitl (Mimosa circinalis* des légumineuses).

Tzihuactitlan, lieu où abonde l'arbuste *tzihuac*, espèce de maguey *(Agave)* de petites dimensions, croissant en terrain rocheux.

Beaucoup d'autres textes anciens, dépouillés à la hâte, nous ont fourni des preuves nouvelles et tout à fait concluantes. Il en ressort que non seulement les Aztèques, mais encore des races voisines, avaient observé, au moins dans certaine mesure, la distribution géographique de leur flore. Ainsi, chez les Tarasques, beaucoup de localités doivent leur nom à leurs productions dominantes.

Apupio, endroit où se trouve l'*apupu*, variété du *Sicyos edulis*.

Capirio, lieu des *capiri*, arbre de la famille des sapotées.

Caramecuaro, lieu où croissent les *carámequa (Caladium*, tribu des aroïdées, famille des aracées).

Cupandaro, endroit des *cupanda (Persea gratissima,* famille des laurinées).

Cuirindalito, endroit des *cuirindal (Licania arborea,* des rosacées).

Huacuxa, endroit des *huacux (Lucuma mammosa,* des sapotées).

Huanimba et *Huaniqueo,* lieu où croît la *huanita (Huanita morelosia,* des borraginées).

Penjamo, lieu où abondent les *penlamu (ahuehuetl,* en aztèque ; *Taxodium mucronatum* des conifères).

Ziricicuaro, lieu des *tziritzecua (mizquitl,* en aztèque ; *Mimosa circinalis).*

Pour voir combien sont fréquentes les étymologies de ce genre, il suffira de parcourir le vocabulaire géographique que vient de publier le savant directeur du museo Michoacano, le docteur Nicolas Leon (1).

(1) *Anales del museo Michoacano,* t. I, pp. 10-28. Morelia, 1888.

En résumé, si la botanique mexicaine, telle que nous l'avons esquissée, n'accuse pas une connaissance approfondie de la physiologie ni de l'organographie végétales ; si elle ne peut supporter la comparaison avec la science moderne, elle n'en témoigne pas moins, au milieu même de ses nombreuses imperfections, du travail persévérant et de la perspicacité de la race nahoa.

Les peuples du vieux monde avaient été de longue date initiés à ces études par Dioscoride et Théophraste; les faits, les idées, les théories nouvelles qui surgissaient au cours des âges devenaient par le moyen d'une écriture facile le patrimoine des générations suivantes. Et cependant qu'était devenue la science des végétaux? Sans doute les moines, qui nous transmirent les ouvrages du philosophe d'Anazarbe, herborisaient, précisaient les caractères des plantes, en déduisaient d'utiles applications. Les serres de leurs jardins, notamment celles d'Albert le Grand à Cologne, avaient durant tout l'hiver des plantes en fleurs. La nature les attirait. Mais, en dehors des monastères, la botanique était délaissée et sans intérêt. Dioscoride avait décrit plusieurs centaines de végétaux et, au lieu d'enrichir cette flore, c'est à peine si les civilisations postérieures purent en reconnaître et en identifier une partie. Quant à classifier, les écoles n'en avaient guère souci.

Vers la même époque, une peuplade perdue au fond de l'Amérique, au sortir d'une longue ère de pérégrinations sanglantes, dès qu'elle se voit en possession d'une patrie, se livre à l'étude de la flore locale et exotique : avec quelle intelligence et quel succès, nous l'avons vu. Le développement fut si rapide, il y eut bientôt une telle somme de connaissances, qu'on hésiterait à en faire honneur aux Aztèques, pour y voir plutôt un héritage laissé par leurs prédécesseurs. Mais, quelle qu'ait été la part de la tradition, leur botanique porte l'empreinte parfaitement visible des derniers occupants du plateau central, et les traces

d'un travail nouveau. En plus d'un point, ils ont fait seuls leur apprentissage. Les nations qui les entouraient, les unes sauvages ou incultes, les autres sans relations directes avec eux, n'ont rien pu faire pour leur éducation scientifique (1). Ils n'avaient pas, pour fixer leur enseignement, les ressources d'une écriture alphabétique. Ajoutez que des guerres de défense ou de conquête les tinrent constamment en haleine.

C'est dans ces conditions qu'ils purent nommer, décrire et jusqu'à certain point classifier plusieurs milliers de végétaux. Avec cet élan vigoureux, il leur eût suffi, pour arriver à de merveilleux résultats, qu'un génie puissant, s'emparant des éléments accumulés par les siècles précédents, réussît à les coordonner, à les ramener à quelques vues d'ensemble, et à en déduire les conséquences.

C'est une opinion fort accréditée, érigée même en dogme par les plus récents américanistes, que de leur ancienne littérature poétique il n'y rien à tirer, parce que rien n'a survécu à la conquête. A peine resterait-il trois ou quatre chants de Nezahualcoyotl (2), quelques beaux vers conservés par le père Carochi (3) et un petit nombre d'insignifiants débris.

Grâce à cette idée préconçue, les vaillants chercheurs qui ont mis au jour tant de documents historiques ont négligé les chants traditionnels. Ils auraient cependant pu en trouver beaucoup, et sans peine, et tout près d'eux. Dans un riche recueil de poésies en langue nahoa, que M. José Maria Vigil a eu l'obligeance de nous communiquer à la Bibliothèque nationale de Mexico, nombre de pièces sont antérieures au XVIe siècle, et d'une manifeste authenticité. Une partie seulement en a été publiée par

(1) Cfr Troncoso, *op. cit.*, p. 86.
(2) Kingsborough, *Mexican Antiquities*, tom. VIII, pp. 110 sqq.
(3) Clavigero, *op. cit.*, lib. VII, pp. 177 sqq.

M. Daniel Brinton (1), sur une copie qui nous paraît fort défectueuse. Des *cuicatl* ou poèmes que nous avons pu parcourir, il n'en est pas un seul qui ne fasse mention des fleurs ; et plus d'un leur est exclusivement consacré. Quelques passages de cette littérature encore trop peu connue mettront en relief la passion des Mexicains pour les plantes d'agrément.

« Je me demande où je pourrai cueillir de belles et douces fleurs... Si j'interroge le brillant oiseau guainambi ou le jaune papillon, ils me diront qu'ils savent où s'épanouissent les jolies et douces fleurs... Et je les mettrai dans les plis de mon vêtement, et avec elles je saluerai les enfants, et je réjouirai les nobles. Réellement, au cours de mes promenades, j'entends comme la voix des roches répondre au suave chant des fleurs.

» Où pourrons-nous cueillir les fleurs ? Et comment atteindrai-je cette région fleurie, cette terre fertile, où il n'y a ni servitude ni affliction ? Si quelqu'un y peut arriver, ce ne sera qu'en obéissant à la cause de l'univers. Ici sur la terre, le chagrin remplit mon âme quand je me rappelle où moi, le chantre, j'ai vu la région fleurie, et j'ai dit : Vraiment, il n'y a pas d'endroit heureux sur la terre... Vraiment il est une autre vie après celle-ci. Puissé-je y arriver ! Puissé-je apprendre à connaître ces bonnes fleurs, ces douces fleurs, ces fleurs délicieuses ! » (Chant Ier.)

« Moi, le chantre, je suis entré dans la maison jonchée de fleurs.

» O mon ami, puisses-tu apporter à mon instrument des fleurs variées ! Couvre-le de brillants *ocoxochitl*. Offre-les et élève la voix en un chant nouveau pour réjouir l'auteur de l'univers. » (Chant III.)

(1) *Brinton's library of aboriginal American literature. Number VII. Ancient Nahuatl poetry, containing the Nahuatl text of XXVII ancient Mexican poems, with a translation, introduction, notes and vocabulary.* Philadelphie, 1887.

« Je m'avance, armé du glaive et du bouclier, sur le champ de bataille, afin de mériter ces nobles fleurs qui nous réjouiront.

» Vainement, ô mes amis, convoitons-nous ces nobles fleurs et tentons-nous de les cueillir, à moins de combattre, la poitrine découverte et à la sueur de notre front, nous rendant ainsi dignes de ces superbes fleurs, au cours d'une guerre dure et pénible, pour laquelle nous récompensera la cause de l'univers. » (Chant VI.)

Parlant des émigrés de Chicanoztoc : « Une seconde fois, dit le barde, ils abandonnent les *mizquitl* de Huetlalpan. Dociles aux ordres de Dieu, ils vont là où sont les fleurs. » (Chant XVI.)

« Là où tu mènes tes pas, ô chantre, apporte ton tambour couvert de fleurs... Qu'il se dresse au milieu de fleurs dorées. Une pluie de fleurs tombe là où il se trouve ; de superbes guirlandes l'enlacent...

» Ici les guerriers et les adolescents, portant à la main les brillantes fleurs *xiloxochitl*, vont et viennent respirant le suave parfum...

» Ta demeure, ô Auteur de la vie, est en tous lieux. Les tapis qui la décorent sont des fleurs, de beaux tissus de fleurs. C'est là que les enfants t'adressent leur prière. » (Chant XVII.)

Souvent aussi le poète peint vivement la brièveté de la vie, le néant des jouissances humaines, exhalant ses regrets de devoir mourir un jour et « abandonner ses fleurs odoriférantes »... « Je pleure quand je songe qu'un jour ces belles fleurs ne me serviront plus de rien (1). »

Ces idées reviennent si souvent dans la poésie des anciens Nahoas, qu'ils sembleraient n'avoir apprécié du règne végétal que les plantes d'agrément. Il n'en est rien. Observateurs pratiques plutôt que poètes et théoriciens,

(1) Cfr les chants XI, XXIII, etc., et les vers de Nezahualcoyotl, publiés par Kingsborough.

ils visaient avant tout aux applications utiles. Ce qu'ils ont connu et employé de simples est à peine croyable ; et, s'il ne faut pas toujours les croire sur parole quand ils vantent les vertus médicatrices de leurs herbes, leurs renseignements ne pourraient manquer, d'autre part, d'enrichir notablement la matière médicale de la thérapeutique moderne.

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine